LA VILLE REND FOU

Une enquête de MADAME EXPRESS (pp. 24-25)

L'EXPRESS

1.25 NF

25 MAI 1961. — N° 519

(A.P.)

M. ROBERT KENNEDY, MINISTRE DE LA JUSTICE DES ETATS-UNIS.

« Dieu ! Que ne suis-je assis à l'ombre des forêts ! »

Jean Racine

Courrier

PRIOURET ET LE P.C.

Roger Priouret porte un « jugement » très personnel sur le parti communiste. Il faut dire, à sa décharge, que les faits sont si complexes qu'ils défient l'analyse. Le parti communiste était fondé à croire que de Gaulle serait sinon « l'instrument d'une dictature militaire » (ce que le P.C. n'a jamais affirmé) du moins l'incarnation d'une dictature qui se serait appuyée sur l'Armée. Toute dictature s'appuie sur l'Armée, à condition qu'elle soit docile, et la répression d'une rébellion n'infirme pas cette évidence. La rébellion militaire n'a pas été possible que par une sorte de complicité ou du moins de tolérance du pouvoir. Le souci du gouvernement de prendre ses distances vis-à-vis des instances populaires en est une autre preuve, car il faut bien qu'il s'appuie sur quelque chose et la dictature militaire pure est une apparence derrière laquelle se dissimulent d'autres intérêts.

D'autre part, ce que Roger Priouret appelle « *l'incapacité du P.C. d'engager la bataille* » est en fait à l'actif du bureau politique. C'est la preuve tangible de la maturité politique de la direction communiste, de sa sagesse découlant d'une analyse scientifique, dans son esprit sinon dans ses moindres détails. Le gauchisme, l'aventurisme, la frénésie sont suffisamment dénoncés dans la « littérature » des sections. Les deux exemples (juin 1848 - La Commune) se retournent contre celui qui les cite car ce sont des défaites qui ont coûté cher à la classe ouvrière et dont il convient de garder la leçon présente à la mémoire.

La science politique implique une vue mondiale et historique des problèmes et un compte tenu des réalités à l'exclusion de tout romantisme.

« *La contradiction la plus aiguë de notre époque* », « *celle qui peut susciter une explosion de violence généralisée* » se voit mieux à l'échelle internationale entre le monde communiste et le monde capitaliste. La « patience » des classes ouvrières locales, des partis communistes minoritaires s'explique en partie par là. Un bouleversement international, une rupture dans l'équilibre des forces mondiales, prouvera à Roger Priouret que la contradiction essentielle n'a pas varié depuis Marx.

Il n'y a pas lieu de croire au caractère progressiste du capitalisme, fût-il « concentré », « intégré », « automatisé ».

La simple « civilisation » est une réaction contre le capital quel qu'il soit. Il est bien connu que « gauchisme » et « réaction » sont les deux faces d'une même médaille.

Ce n'est pas parce que l'ouvrier et le capitaliste voient les mêmes films que les classes sociales sont abolies. Depuis toujours le Maître et l'Esclave respirent le même air, boivent la même eau, marchent sur la même terre et cette communauté n'a pas abaissé d'un millimètre la barrière qui les sépare. Le capitaliste est le capitaliste parce qu'il possède les instruments de production et qu'il exploite le prolétaire qui lui vend sa force de travail et lui permet d'accumuler la plus-value. Cette aliénation économique est à la base de toutes les autres.

Voir le même spectacle, consommer des produits identiques ne changent rien à l'affaire. Les rapports d'exploitants à exploités ne sont pas affectés par une identité partielle de consommation.

Par ailleurs gardons-nous des affirmations ridicules : « *Le fils du patron a dix sujets de conversations avec le fils de l'ouvrier, de la voiture au match de football en passant par Brigitte Bardot.* »

Je me permets de douter que les fils des patrons s'entretiennent souvent avec les fils d'ouvrier.

Dans les immeubles neufs « logéco » les cadres et les ouvriers n'ont aucun contact bien qu'ils habitent des appartements identiques. Que serait-ce si les patrons y logeaient ? Mais soyons tranquilles: ils n'y logeront pas.

Car ce que Roger Priouret se garde bien de souligner c'est qu'il n'y a pas communauté totale de consommation. La communauté partielle a toujours existé pour quelques produits de base.

Aujourd'hui les classes possédantes consomment davantage en qualité et en quantité. J'ai honte de rappeler une telle évidence mais il le faut bien. Quelle communauté de consommation peut-il vraiment y avoir entre le salarié à 50.000 fr. par mois, marié, père de trois enfants, et M. Peugeot des usines du même nom ?

Si l'un habite une mansarde où s'entassent cinq personnes, où vit l'autre ? De combien de privations ne faut-il pas souffrir quand on est un prolétaire pour se loger convenablement ? Qui fait du ski ? Quelques classes scolaires par-ci, par-là. Cela signifie-t-il que la classe ouvrière fait du ski dans son ensemble ? Allons donc.

Il y a au moins une chose que M. Roger Priouret ne doit pas ignorer : nous avons tous été à l'école du marxisme de près ou de loin. Les contes à dormir debout c'est fini.

MAURICE ZAIDLINE,
Villiers-le-Bel,
(Seine-et-Oise.)

DIABLE !

Quelques-uns regrettent que le peuple ne cherche pas à s'élever plus. Mais d'autres ont intérêt à l'abêtir : et ceux-là sont, sans aucun doute, les maîtres de la radio nationale. Ce soir, je l'ai perçu nettement en écoutant le Révérend Père Berger rapporter d'une voix gouailleuse... ses discussions avec le diable !

Oui, comme vous le dites, « *tout est lié* », et j'ai encore plus d'appréhension en lisant votre éditorial « Evian et Vienne » qu'hier soir après avoir côtoyé le diable !

R. M.
Le Port des Bois.
(Nièvre).

UNE VIE POTABLE

Des Français défaitistes et blasés, on en rencontre peu. J'ai 30 ans. Je n'ai qu'un modeste brevet en poche et un emploi minable. Rien ne me porte vers la droite ; encore moins vers la gauche. Mais je raisonne juste et je m'abstiens de critiquer mon pays et son régime si bons et si appréciés par tant d'étrangers !

Car notre France est un grand pays, monsieur, qui a dû malgré lui, et pas pour son plaisir, mais par idéal et pour son prestige, s'offrir une guerre durant 22 ans, et qui peut, malgré tout ce que cela représente, offrir encore une vie potable à l'ouvrier comparativement à tant d'autres pays.

Je ne vous donne pas mon nom car, avec un homme comme vous, on peut s'attendre à des représailles.

X...,
Versailles.

M. LE CONTE

M. Le Conte, directeur de la Compagnie Générale du Crédit, actuellement arrêté dans l'affaire du complot, fait connaître qu'il « *n'a jamais occupé dans un établissement de crédit qu'un emploi de salarié* » et affirme que « *l'allégation selon laquelle son arrestation témoignerait de la réalité de concours financiers aux ultras est dénuée du moindre commencement de preuve, de la plus petite parcelle de vraisemblance et de tout fondement* ».

DE CHICAGO

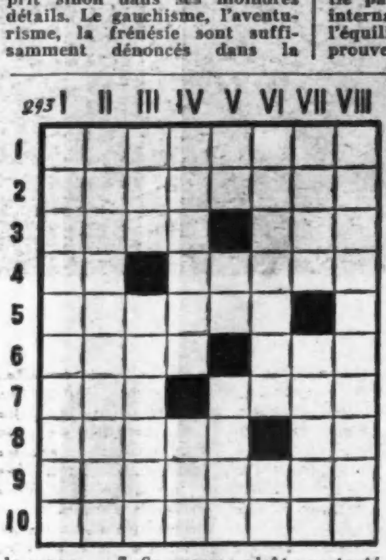
En renouvelant mon abonnement à votre journal, je voudrais vous dire à quel point « L'Express » est lu avec intérêt dans le milieu étudiant auquel j'appartiens, à l'Université Roosevelt de Chicago.

Il nous éclaire sur certaines questions qui ne sont pas du tout traitées dans la presse populaire américaine. Cela est surtout vrai à l'égard du Congo, du Laos et de Cuba, qui nous occupent tellement au cours des derniers mois.

Aussi, grâce à votre journal, commençons-nous à nous intéresser sincèrement au problème algérien qui restait jusqu'ici très « éloigné ». Non seulement en voit-on l'importance mondiale, mais aussi les fortes ressemblances avec certains problèmes de minorités ici.

JERRY CHRISTIAN
Chicago (U.S.A.)

Mots croisés n° 293



Horizontalement : 1. Agir ainsi qu'un forgeron ou qu'un acteur à diction très appuyée. — 2. Sorte de baromètre. — 3. Ne maintint pas sur le rôle. — Ne s'identifie pas avec l'âge. — 4. Désigne un jaune dangereux, heureusement peu discret. — Habite les régions glacées ou réchauffe les corps froids. — 5. Un siège et un voyage ont fait sa célébrité. — 6. Ville ou rivière de Hongrie ou de Tchécoslovaquie. — Façon un peu brutale, pour un invité, d'honorer le repas. — 7. Sa pomme n'eût pas tenté Eve. — Le fort y trouva sa fin. — 8. N'a pas arrêté les Goths. — D'elles ou d'eux. — 9. S'applique à un rayon. — 10. Petite table à laquelle on ne s'attable pas.

Verticalement : 1. Celui qui l'utilise peut se dire : Excelsior. — II. Raisonnement par similitudes. — III. Chimiste périgourdin ou compositeur marseillais. — Habilles, pour ne pas dire plus. — IV. Travailler à la chaîne. — Modifia un ordre naturel légitime. — V. Les deux grands rivaux. — Apparaît parfois dans un sourire. — Fait plus de bière que de sucre. — VI. Déterminée, en principe, par le cadastre. — Ce qu'est devenu l'arc latin. — VII. Le règlement intérieur y fut transgressé, dans des conditions encore peu claires. — Ce que font chirurgiens et jardiniers. — VIII. Ne cherche ni à nier, ni à se glorifier.

292	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	O	U	F	F	L	E	T
2	A	L	L	I	A	N	C	E
3	C	I	M	E	R	■	R	R
4	A	V	■	R	I	E	U	R
5	M	E	L	E	N	T	■	O
6	A	R	E	■	A	N	A	R
7	N	A	R	D	■	A	L	I
8	D	I	I	I	I	■	O	S
9	R	E	N	T	R	A	N	T
10	E	S	S	O	R	A	G	E

Solution du n° 292

FORUMS REGIONAUX

● *Allier.* — Le Forum de Montluçon organise, le vendredi 26 mai, à 20 h. 45, salle du Vieux-Château, une conférence-débat avec la participation de M. Alfred Sauvy sur le thème : « Pour une économie planifiée ».

● *Allier.* — Le Forum de Moulins organise, le mercredi 31 mai, à 21 h., salle de l'Université Populaire, une conférence-débat avec la participation de Mᵉ Gisèle Halimi qui parlera sur le thème : « Des barricades au pronunciamiento ».

● *Haut-Rhin.* — Vendredi 26 mai, à 20 h. 30, salle d'honneur de la Société Industrielle, le Forum de Mulhouse présente une conférence-débat au cours de laquelle M. Gilles Martinet parlera de : « La liberté de la presse ».

● *Ariège.* — Le Forum de Saint-Girons organise, le 26 mai, à 21 h., salle de la Maison du Peuple, une conférence au cours de laquelle M. Daniel Mayer, ancien ministre, prendra la parole en compagnie de M. Achille Auban sur : « La situation politique en France au lendemain du coup d'Etat d'Alger ».

● *Basses-Pyrénées.* — Le Forum d'Oloron-Sainte-Marie organise, mercredi 31 mai, 21 h, salle de la Mairie, une conférence-débat avec la participation de M. Michel del Castillo, écrivain, qui parlera de : « L'Espagne 22 ans après, bilan d'une dictature ».

FÊTE DES MÈRES

faites-lui doublement plaisir...

...Offrez-lui
dans cet atomiseur élégant et précis
le nouveau parfum de toilette
frais et séduisant:
"LE NUMERO CINQ" de MOLYNEUX.

MOLYNEUX

pour vos pelouses de week-end

La Tondeuse à Gazon
MOTOSTANDARD - MOTO-MOWER
Gamme de 9 modèles offrant un ensemble de qualités inégalées :
■ Prix imbattables
■ Moteur puissant et silencieux
■ Hauteur de coupe réglable
■ Roues déportées pour fauchage des bordures
● Entretien très facile
■ Garantie d'un an et inspection gratuite
● 800 stations-service "après-vente"
CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

MOTOSTANDARD MOTO-MOWER
86, rue Rambureau
MACON (S.-&-L.)

L'AVENTURE N'EST PAS UN RÊVE

UNE EQUIPE EN PLONGEE.
Echapper à la pesanteur...

PLUS d'un million de spectateurs ont vu dans les cinémas de France le film du commandant Cousteau : « Le Monde du Silence ». Si l'on ajoute à ce nombre les quelque deux millions de téléspectateurs qui ont pu suivre sur leur petit écran les extraits du même film, on s'aperçoit que trois millions de Français savent aujourd'hui ce qu'est la plongée sous-marine et... les trésors qu'elle permet de découvrir.

La plupart d'entre eux voudraient bien sans doute participer à l'aventure, voir de leurs propres yeux les récifs de corail ou les poissons d'argent. Mais jusqu'à présent, la « Fédération Française d'Etudes et de Sports sous-marins » ne compte que vingt mille adhérents. Que font donc les 2.980.000 admirateurs passifs ?

Ils rêvent à la plongée sous-marine comme à quelque chose d'inaccessible, jusqu'au jour où, les vacances approchant, ils se disent : « Et si j'essayais... » (Ils ont raison, la plongée est un sport à la portée de tous.) Vous appartenez peut-être à cette catégorie. Et, comme le mois de mai est typiquement le mois des projets d'été, vous commencez à envisager la matérialisation de votre rêve.

En connaissance de cause

Vous allez donc vous trouver devant le problème équipement. Jusqu'à présent, deux solutions aussi imparfaites l'une que l'autre s'offraient à vous :

- acheter le matériel de plongée avant de partir, dans un magasin quelconque, en même temps qu'un maillot de bain ou un sac de plage. C'est-à-dire un peu « à l'aveuglette » ;
- attendre d'être sur place pour apprendre quels sont les éléments indispensables et comment les choisir.

UN TEMOIGNAGE AMERICAIN.
A l'honneur de notre industrie.

Mais, « sur place », il devient quelquefois difficile de trouver la taille ou la marque désirées.

Il existe maintenant une troisième solution. Elle vous permettra de vous équiper *avant de partir*, mais « *en connaissance de cause* ».

La première « *Centrale Sous-Marine* » du monde vient en effet de s'ouvrir à Paris (37, rue Pasquier. Tél. : EUR. 12-56. Près Saint-Lazare). Elle a été créée par Trigano, vulgarisateur du camping en France. Et c'est un spécialiste du sport sous-marin, ancien nageur de combat, Jacques Van Halphen, qui vous recevra.

Les stades aquatiques

Cette centrale n'est pas un magasin comme les autres, mais une véritable maison des sports nautiques, qui met à la disposition des amateurs des « services » semblables à ceux qu'on trouve dans un club.

Vous pourrez donc apprendre, en passant rue Pasquier :

● COMMENT VOUS EQUIPER :

Si vous n'avez jamais pratiqué de sport sous-marin, les spécialistes vous expliqueront qu'il existe trois stades « aquatiques ».

● PREMIER STADE : vous nagez un peu à la surface de l'eau et vous avez envie de « voir » ce qu'il y a en-dessous. Alors, vous mettez :

— *un masque* pour regarder (les plus récents ont deux bossages intérieurs, qui permettent de se pincer le nez pour compenser la pression : masques « Equi-Spiro ») ;

— *des palmes* pour avancer (il en existe quatre ou cinq variétés de qualité) ;

— *un tube-respiratoire*, ou « tuba », pour respirer (prenez-le en caoutchouc de préférence, il ne s'accrochera pas dans les trous de rochers).

● DEUXIÈME STADE : ce que vous avez vu vous donne envie d'en... voir davantage et, à force de rester dans l'eau vous avez froid. Alors, vous avez besoin d'un vêtement. Choisissez « super-calypso » en mousse de néoprène, doublé de jersey de nylon extensible. Ce vêtement est celui qui possède les meilleures qualités isothermiques, indispensables à la plongée et à la chasse sous-marine.

● TROISIÈME STADE : vous avez tout ce qu'il vous faut pour *voir* et *avancer* et vous n'avez plus froid dans l'eau. Alors vous avez envie de rester plus longtemps dans votre nouvel univers. Remonter toutes les trente secondes à la surface pour « prendre de l'air » vous agace. Il vous faut donc emporter votre air avec vous. C'est le moment d'acheter un *scaphandre autonome*. L'appareil est composé de deux éléments :

— un réservoir d'air comprimé (ou « bouteille ») ; le modèle le plus courant contient 2 m3 d'air et permet de rester vingt-cinq minutes à trente mètres ;

— un détendeur, qui ramène à la pression ambiante l'air comprimé de la bouteille.

● OU PRATIQUER LES SPORTS SOUS-MARINS ?

Le service « orientation » de la « *Centrale Sous-Marine* » organisera pour vous vos vacances aquatiques.

● SI VOUS N'AVEZ JAMAIS FAIT DE PLONGÉE : elle vous enverra immédiatement dans une piscine parisienne, où vous vous familiariserez avec l'eau et les appareils de plongée. Vous gagnerez ainsi du temps sur vos vacances.

● SI VOUS PARTEZ SEUL : la « *Centrale Sous-Marine* » vous indiquera quels sont les clubs et centres de sports sous-marins — (Le Club Méditerranée, par exemple, qui forme 2.000 plongeurs chaque année dans ses villages). Elle vous dira aussi où aller, d'après votre degré d'entraînement.

● SI VOUS PARTEZ AVEC UN GROUPE D'AMIS : la centrale organisera pour vous des « safaris ». Elle vous fournira bateau, équipement sous-marin, itinéraires, etc. Toutes les formalités et tous les préparatifs vous seront évités.

Mise de fonds ?

Mais si la « *Centrale Sous-Marine* » se distingue des autres maisons de sport par ses services « conseils », elle s'en distingue aussi sur le plan commercial proprement dit :

1° PAR SES QUATRE FORMULES :

● LA LOCATION : elle vous permet de vous entraîner pendant une saison sans acheter de matériel. Vous pouvez louer :

— un scaphandre autonome pour 7,50 NF par jour ;

— un vêtement sous-marin pour 8,50 NF ;

— un compresseur pour 20 NF.

● LA LOCATION-VENTE : aucune « mise de fonds » au départ, mais, si vous prenez goût à la plongée sous-marine et si le matériel essayé vous convient, vous pouvez en devenir propriétaire. Les sommes versées pour la location seront déduites du prix de vente.

● LA VENTE-CONSEIL : devenez immédiatement propriétaire de votre équipement (futur). Les techniciens de la « *Centrale Sous-Marine* » savent ce qui vous est nécessaire et ce qui le deviendra : jamais ils n'essaient de « vendre à tout prix ». Ce ne sont pas des vendeurs, mais des conseillers sportifs.

● LA VENTE PAR CORRESPONDANCE : quel que soit le lieu de votre résidence, vous pouvez commander votre matériel à la « *Centrale sous-marine* ». Un catalogue spécial a été édité. L'article que vous aurez choisi vous sera adressé immédiatement.

2° PAR LA COMPOSITION DE SON STOCK :

La « *Centrale Sous-Marine* réunit dans les quatre étages de son « building » *tout* ce qui existe en fait d'équipement aquatique. Depuis les plus simples harpons jusqu'aux bateaux à moteurs en passant par toutes les sortes de vêtements sous-marins, de palmes, masques, fusils, sans oublier, bien sûr, les appareils mécaniques ou électriques étanches.

La dernière nouveauté dans ce domaine s'appelle « Phot 112 ». C'est un appareil photographique petit format (24 × 36) à objectif SOM Berthiot, entièrement amphibie, qui coûte 700 NF. (*La Spirotechnique.*)

Une sélection mondiale

Cette diversité dans le choix des articles est doublée d'une diversité dans le choix des marques.

La « *Centrale Sous-Marine* » vend :

● *d'une part*, tous les appareils et équipements réalisés par la Spirotechnique — première fabrique mondiale de matériel sous-marin, qui réalise et diffuse dans le monde entier les conceptions du commandant Cousteau. Il s'agit donc ici d'articles sûrs, longuement éprouvés (1), qui renforcent le prestige de l'industrie française ;

● *d'autre part*, tout le matériel mondial spécialement sélectionné. La centrale recherche sans cesse les articles nouveaux produits par l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, l'Allemagne et l'Espagne. Chaque pièce nouvellement fabriquée fait l'objet d'un test au Centre International de Plongée de Bendor. Si l'essai est concluant, l'article est adopté, importé et immédiatement mis en vente.

3° PAR SON SERVICE APRES-VENTE :

— Pendant vos vacances : la centrale vous dépannera rapidement, où que vous soyez. Vous recevrez n'importe quelle pièce franco de port (si vous êtes client) ;

— Après vos vacances : la « *Centrale sous-marine* » stockera pour vous le matériel, le revisera, fera le plein d'air. En un mot, maintiendra votre équipement « prêt à servir ».

★

Autant de caractéristiques qui font du 37, rue Pasquier *le plus court chemin de la terre à la mer.*

(1) 300.000 détendeurs « Mistral », par exemple, sont en service dans le monde.

Prix spéciaux « ouverture »
(Quantités limitées)

- Tube respiratoire : 4,90 NF (au lieu de 5,30 NF).
- Masque « bathy-spiro » : 12 NF (au lieu de 22,50 NF).
- Masque « spiro-vision » : 12 NF (au lieu de 22,50 NF).
- Palmes « Cressi-Rondine » : 22 NF (au lieu de 28,50 NF).
- Palmes « Cressi-Flottantes » : 24 NF (au lieu de 31,50 NF).
- Détendeur « Aquamatic » : 140 NF (au lieu de 200 NF).

« CENTRALE SOUS-MARINE », 37, RUE PASQUIER, PARIS-8°. EUR. 12-56

Une page spéciale
PUBLI-EX

La plus délicate et la plus affectueuse des attentions :

transmettez des fleurs

par les fleuristes

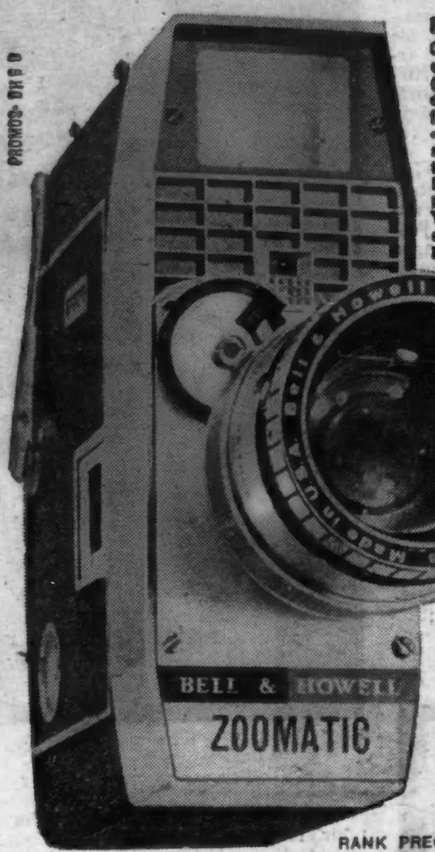
interflora

- INTERFLORA groupe les 1500 meilleurs fleuristes de France.
- INTERFLORA "transmet" vos fleurs à l'heure et où vous le désirez, dans toutes les villes de France et du monde entier.

totalement automatique

la BELL & HOWELL ZOOMATIC

met à votre portée tous les effets du «grand cinéma»



merveille de sûreté

Chevronné ou débutant, vous êtes sûr de ne pas gâcher un mètre de pellicule (même en couleur). La cellule photo-électrique se charge de tout. Elle modifie le diaphragme d'une façon continue, « accommodant » à la façon d'un œil humain, avec une précision et une exactitude totales.

Dans le viseur un voyant lumineux vous prévient:

Vert, "vous tournez" (le diaphragme est exactement réglé).

Rouge, ne filmez pas (les conditions lumineuses ne sont pas suffisantes).

merveille de technique

C'est encore, avec cette caméra extraordinaire, la possibilité :
de passer du grand angle au télé-objectif ou inversement, sans cesser de filmer, de changer instantanément des cadences normales aux ralentis, etc...
et ceci sans aucun asservissement de réglage.

RANK PRECISION INDUSTRIES S.A.

BELL & HOWELL

DISQUE BLEU

A grand fumeur, bout filtre

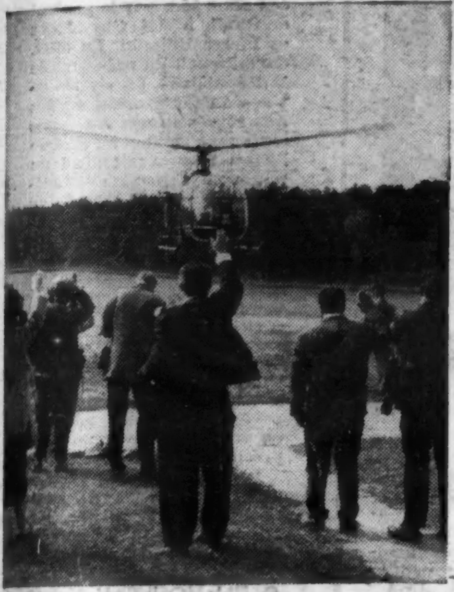
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

[illegible] MAI 1961

L'EXPRESS

9e ANNÉE — N° 519

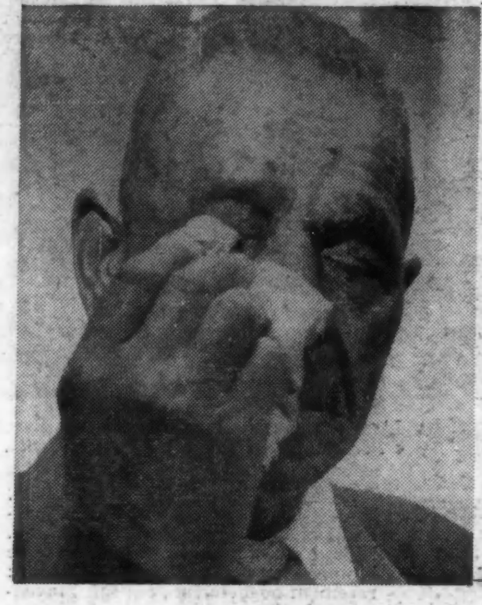
Cette semaine :



ÉVIAN

« Si cela continue, disent les journalistes étrangers qui suivent la conférence franco-algérienne, ils finiront par rompre dans l'amour le plus complet ! » Nos envoyés spéciaux Jean Daniel, Paul-Marie de la Gorce — et Jules Roy — ne sont pas d'accord avec cet humour noir. Rien n'est encore joué, dans un sens ou dans un autre. Français et Algériens avancent sur la pointe des pieds. Mais... (pp. 6, 7, 8, 9).

L'HÉLICOPTÈRE DU F.L.N.



ALABAMA

Cet homme (photo ci-contre) a 71 ans. Il s'appelle Jimmie Ayers. Il est noir. Il habite Montgomery, dans l'Etat de l'Alabama, au sud des Etats-Unis. Il se promenait dans la rue, samedi, quand deux jeunes blancs ont freiné brusquement leur voiture et en ont jailli pour se précipiter sur lui. Il est à l'hôpital. Ces nouvelles violences racistes sont un grand drame politique. (pp. 12, 13, 14 et 52).

J. AYERS, DE MONTGOMERY.

LA VILLE REND FOU

Dans les grandes villes « on ne vit pas, on lutte pour ne pas mourir ». C'est ce que révèle une grande enquête sur la vie urbaine, ses problèmes, ses maladies, ses agressions de toutes sortes, dont Rosie Maurel donne les conclusions à partir de cette semaine dans « Madame Express ». (pp. 24, 25).

UN HOMME DANS LA FOULE

AVENIR

« Quel avenir attend l'humanité ? » Toute la semaine, cette question opposa à Royaumont deux équipes de penseurs — marxistes et antimarxistes — spécialisés dans l'exploration du futur. Michel Cournot y était. (pp. 34, 35, 36).

M. SEMIONOV (à gauche) AVEC MICHEL COURNOT.

« NOUVEAU THÉATRE »

Il y a dix ans, deux rangées de spectateurs goguenards aux premières pièces de Ionesco... Aujourd'hui, le « nouveau théâtre » est joué dans le monde entier. Que s'est-il passé ? Trois pionniers : Marguerite Duras, Robert Pinget, Jean Martin font le point. (pp. 46, 47).

MARGUERITE DURAS.

(Keystone)

L'ARRIVÉE DE M. BELKACEM KRIM A EVIAN.
« *Permettez-moi, Monsieur le Président...* »

ÉVIAN

Sur la pointe des pieds

● ***Français et Algériens se sont mis d'accord au cours de cette première semaine d'Evian pour baptiser cette étape de leur travail : mission d'exploration. Est - ce bon signe ? Nos envoyés spéciaux, Jean Daniel et Paul-Marie de la Gorce, ont posé la question aux uns et aux autres.***

MERCREDI matin, au bar de la Maison de la Presse de Genève où se bousculaient plus de 600 journalistes, un échange entre correspondants étrangers : chacun a eu des confidences sur la dernière réunion d'Evian. L'un dit : « *Il y a eu assaut de courtoisie* » ; l'autre rapporte que les présidents Joxe et Krim ont pour la première fois manifesté une certaine sympathie l'un pour l'autre. Un troisième conclut : « *En somme, ils vont finir par se séparer dans l'amour complet* ».

Ce n'est, bien sûr, qu'une boutade. Il n'est heureusement question aujourd'hui ni de rupture ni d'interruption. Mais c'est une boutade qui résume l'impression de ces premiers jours : rarement négociateurs ont fait l'inventaire de leurs désaccords dans une atmosphère de courtoisie si attentive.

Sans doute, c'est loin d'être négligeable. Mais, au bout de quelque temps, on doit lucidement constater que l'on marque le pas, dans l'estime réciproque et l'urbanité totale, et que l'on en est encore aux généralités tactiques et aux sondages indirects. Il est évident que pour le moment, il est encore impossible de décider si les pourparlers dépasseront le stade de l'affrontement de deux stratégies et de deux habiletés.

Toutes les arrière-pensées

Où en est-on en effet ? Le prétexte officiel de la rencontre d'Evian, c'est, on le sait, la discussion du seul principe sur lequel Français et F.L.N. soient d'accord : le principe de l'autodétermination. Le 16 septembre 1959 pour la France, le 28 septembre 1959 pour le F.L.N., il a été pratiquement admis que le destin de l'Algérie était indéterminé, que les gouvernements français et algérien devenaient ainsi des gouvernements de fait et que seule une consultation du peuple algérien pouvait conduire à une autorité de droit : les autorité de fait s'étant elles-mêmes déclarées illégitimes en s'en remettant au verdict des Algériens. On pouvait certes penser que cette approche du problème était dépassée et que, du fait de la gravité des événements récents, chacun trouverait utile et urgent de passer immédiatement à la discussion sur l'indépendance et sur l'association. Il faut constater qu'il n'en est rien. Pour le F.L.N., la phase actuelle est indispensable pour faire se révéler un adversaire auquel on prête toutes les arrière-pensées. Exemple : en posant la question de savoir si l'autodétermination concernera aussi les populations sahariennes, on peut découvrir avec précision si le principe cher aux Algériens de l'intégrité territoriale est entièrement reconnu. (Il ne l'est pas.) En demandant quelles formes prendra la consultation et si les suffrages seront comptabilisés à l'échelon du territoire entier, on décèle facilement si un autre principe, celui de l'unité du peuple algérien, est observé (on ne peut dire encore s'il l'est ou non). Enfin, certains responsables F.L.N. paraissent estimer que la période transitoire peut conduire à des réaménagements du G.P.R.A. et qu'il n'est pas mauvais que la future autorité algérienne émane directement du peuple consulté grâce à l'autodétermination.

Pour les Français, la comédie de l'autodétermination paraît de même très pratique et presque pour des raisons identiques. On voit bien les raisons de politique intérieure, ainsi que celles qui concernent l'armée et les Européens d'Algérie : il ne faut pas que le F.L.N. paraisse tirer son autorité des concessions du gouvernement français. Mais ces raisons ne sont pas déterminantes. En fait, on peut penser que le général de Gaulle aurait décidé de passer outre s'il avait eu la conviction — ou la preuve — que le F.L.N. était immédiatement prêt à conclure une association selon ses vœux. Il veut lui aussi voir se révéler l'adversaire sur ce point. La méthode ne peut être alors que l'étude, à l'intérieur du cadre de l'autodétermination, des réactions du F.L.N. sur chacune des questions posées par l'association.

Les gestes de paix

Français et Algériens sont évidemment arrivés à Evian avec l'obsession d'un éventuel échec des pourparlers. Or, du point de vue français, si l'accord se révèle impossible, il faut pouvoir envisager une rupture sans que le G.P.R.A. ait obtenu dans la discussion une reconnaissance plus ou moins déguisée, sans qu'on ait fait de lui le seul partenaire avec qui l'association puisse être envisagée. L'adversaire doit savoir que si l'entente ne survient pas, l'Algérie n'en sera pas moins indépendante et associée.

D'ailleurs — espère-t-on — les masses musulmanes se prêteront alors davantage qu'auparavant à une telle association. Elles ont été impressionnées par l'énergie avec laquelle de Gaulle appliquait son plan contre vent et marée, triomphant des putschs et pulvérisant les insurrections : tions : elles le seront encore davantage par les gestes de paix qui vont se multiplier en Algérie et qui ont commencé avec l'arrêt des opérations offensives, le rapprochement de Ben Bella et de ses compagnons, et surtout la libération de prisonniers et le retour à la libre circulation des personnes et des biens. « *La France confie la paix aux Algériens* », selon le slogan de la propagande algéroise. La paix leur est confiée, somme toute, pour lutter contre les ultras et pour

NOTES

● PAS DE REMANIEMENT MAIS...

Plusieurs cabinets ministériels étudient actuellement une refonte totale des structures gouvernementales qui dépasserait de loin un simple remaniement par son ampleur et par sa conception. Parmi les mesures envisagées :

● Les actuels départements ministériels seraient transformés en secrétariats d'Etat et confiés exclusivement à des « techniciens ».

● Six ministères d'Etat seraient confiés à des hommes politiques.

● Les ministères de la Défense nationale et de l'Intérieur seraient réunis en un grand ministère de la Sécurité nationale.

● Une partie de ces projets ont été évoqués au cours des dernières audiences accordées par le général de Gaulle à MM. Guy Mollet et Pierre Pflimlin. En effet, dans l'esprit du président de la République, les six ministères d'Etat seraient confiés aux représentants des partis soutenant l'action du chef de l'Etat. Il y aurait ainsi un ministre U.N.R., un Indépendant, un S.F.I.O., un M.R.P., un U.D.T. et un radical.

● PLUS DE PREMIER MINISTRE ?

● Un projet secret sur lequel aucune décision n'est encore intervenue évoque la possibilité de supprimer le poste de Premier ministre en créant un poste de vice-président de la République.

Le même projet envisage une autre solution : la nomination d'un Premier ministre adjoint qui pourrait être M. Louis Joxe.

● UN NOUVEAU SENAT

Le plan de réorganisation de l'exécutif, que certains spécialistes du droit constitutionnel ont comparé à l'organisation des pouvoirs sous la monarchie, puisque chacun des six ministres d'Etat agirait en fait comme conseiller du chef de l'Etat et comme surveillant général d'un grand ministère, serait complété par une modification totale du Sénat et par une refonte de l'ensemble des structures administratives dans les départements.

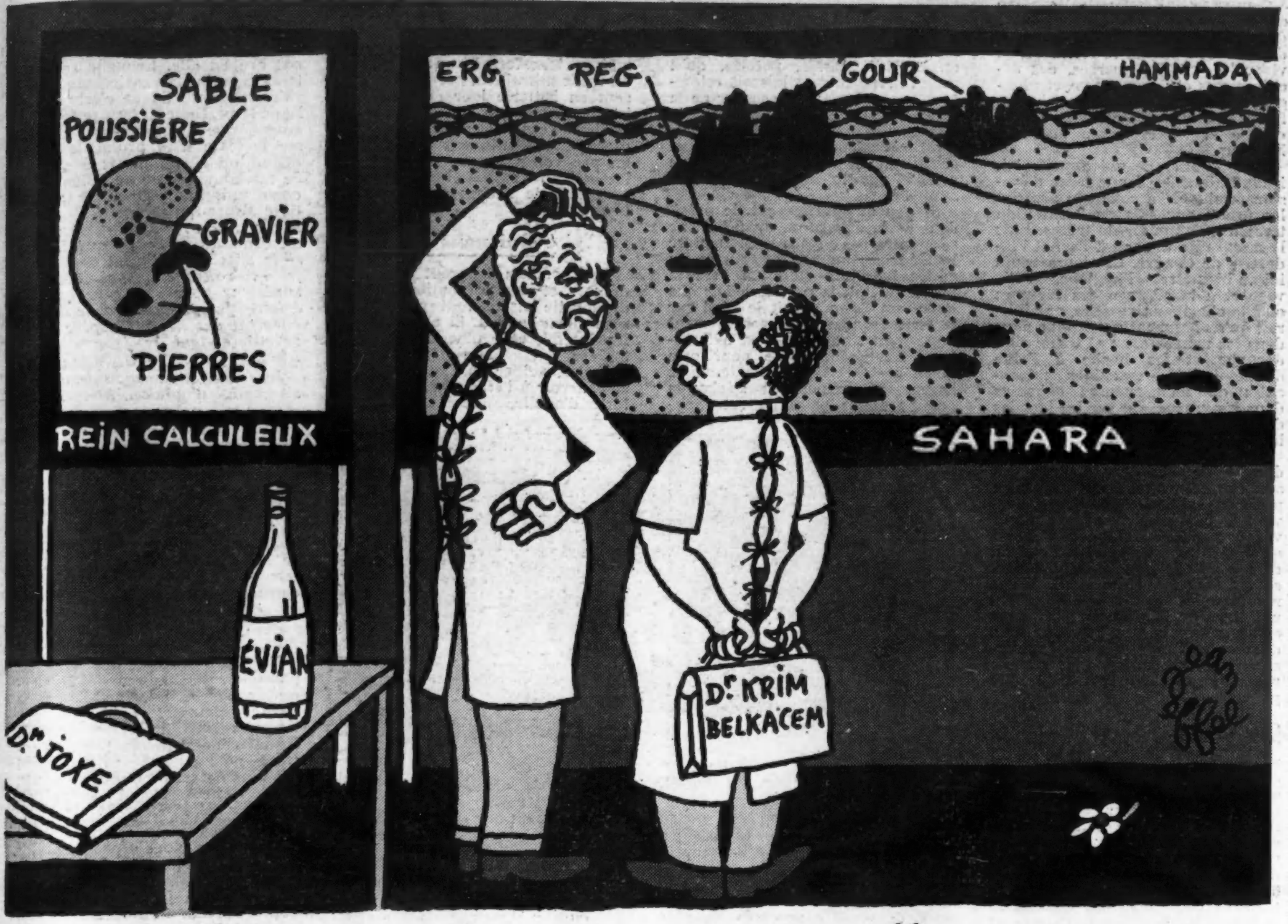
● Le Sénat deviendrait une grande assemblée consultative où se retrouveraient les représentants des corporations, des syndicats, des intellectuels, etc.

● Enfin, dans chaque département, le préfet serait assisté d'une sorte de conseil politique où siégeraient les représentants des partis politiques.

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

du 24 mai
au 6 juin
PANTALONS LÉGERS
dernières
nouveautés
masculines
depuis
75 NF.
ligne affinée
JONES ET FILS
88, AV. RAYMOND POINCARÉ
PARIS-16e

LES INDICATIONS D'ÉVIAN



— Ça, alors, comme gravelle...

faire pression sur le F.L.N. La paix leur est confiée pour réaliser l'Algérie algérienne gaulliste et associée. Tel est le plan, telle est la tactique.

Cela n'a évidemment pas échappé au F.L.N. qui en a tiré à Tunis publiquement et dans le privé à Genève des conclusions qui inquiètent les milieux français : « *De Gaulle ne cherche qu'à nous séparer de notre peuple et, malgré une organisation impeccable des pourparlers, une irréprochable courtoisie de la délégation française et de son président, nous allons nous trouver en présence d'un ultimatum élégamment camouflé qui revient à nous dire : ou bien vous consentez à notre conception de l'association, ou bien nous la réaliserons avec votre peuple mais sans vous. Cette menace est à la fois absurde et désagréable. De Gaulle ne pourra rien réaliser sans nous, donc sa menace est absurde et ne nous fait pas peur. Mais le fait qu'il entende utiliser une menace nous empêche d'examiner le contenu de l'association proposée* ».

La délégation française répond, il est vrai, qu'après tout, il n'est que de se mettre d'accord sur le contenu de l'association pour qu'aussitôt disparaissent tactiques et menaces. Les groupes d'experts ont déjà été désignés mardi soir après qu'on eût dressé un catalogue complet de tous les problèmes. Si ces groupes d'experts arrivent à trouver, au-delà de toutes les arrière-pensées des uns et des autres, ne serait-ce qu'un langage commun, alors les progrès peuvent être soudain décisifs.

Plus d'agressivité

Cela est vrai, à la condition de faire abstraction de ce qui est l'objet même de la négociation, à savoir la guerre et la paix sur le territoire même de l'Algérie. Tandis que l'on discute ou que l'on échange les impressions, en Algérie les manœuvres répondent aux manœuvres et le sang ne cesse pas de couler. Des négociations ne peuvent pas indéfiniment se poursuivre dans un tel contexte. Le F.L.N. en est d'accord. Mais il dit :

« *En décrétant de façon unilatérale l'arrêt des opérations offensives, la France a empêché le décrochage normal et la trêve de fait qui est le lot habituel de tous les pourparlers. Pour éviter une paix imposée et une démobilisation qui ne soit pas sur notre ordre et qui ne découle pas d'un accord politique, il nous faut faire preuve de plus d'agressivité qu'avant.* »

Les réactions algériennes à la décision de Paris, le gouvernement français n'en aura pas été surpris. Il ne se faisait aucune illusion sur les conséquences pratiques qu'aurait cette décision : si le F.L.N. ne répondait pas à l'initiative française par un geste semblable, l'A.L.N. pourrait de toute façon poursuivre les combats.

Une tâche compliquée

L'objectif du gouvernement était beaucoup plus général. Il se rendait parfaitement compte que les mesures qu'il allait prendre lui donneraient un avantage politique et psychologique que tant auprès de l'opinion française et algérienne que dans l'opinion internationale, et que le F.L.N. devrait en tenir compte. Dans la meilleure hypothèse, le G.P.R.A. annoncerait à son tour une suspension d'armes, une trêve de fait s'établirait, et c'est le point de vue français qui l'aurait emporté : mais Paris n'a jamais vraiment cru que les choses pourraient se passer ainsi. Dans une autre hypothèse, beaucoup plus vraisemblable, le G.P.R.A., pour ne pas apparaître comme systématiquement opposé à tout progrès de la négociation, serait conduit à éviter à tout prix la rupture dans les premiers jours ou même dans les premières semaines. Les pourparlers seraient alors suffisamment avancés déjà et l'espoir de paix assez fort dans l'opinion algérienne pour qu'il devienne de plus en plus difficile aux négociateurs F.L.N. de revenir en arrière.

Il n'en reste pas moins que cette décision inapplicable sur le terrain et prise avant toute discussion politique avec le F.L.N. complique aujourd'hui la tâche des négociateurs aussi bien français qu'algériens d'ailleurs. Elle les contraint à poser la question du cessez-le-feu non seulement pour des raisons de principe mais surtout parce que, comme le disait le responsable F.L.N. qui s'exprimait plus haut, il est désormais impossible à l'armée algérienne de ne pas faire la preuve d'une combativité plus grande.

Les négociateurs français se sont aperçus de cette difficulté puisqu'ils font savoir maintenant qu'ils se contenteraient d'un arrêt de la part

(*Suite page* 9)

RACISME NOIR AUX U.S.A.

Le racisme noir prend des proportions inquiétantes aux Etats-Unis. Certains de ses promoteurs, farouches tenants de la supériorité de l'homme noir sur l'homme blanc vont jusqu'à réclamer la création d'un état noir séparé sur le territoire des Etats-Unis. Ces nationalistes cherchent à éveiller la conscience des noirs américains et à les intéresser aux problèmes des jeunes états d'Afrique. Un nouveau type de noir américain est en train de naître. Un individu plus fier de sa race est prêt à lutter pour obtenir plus d'égalité dans la vie de tous les jours.

Cette semaine, lisez dans CONTINENT, une enquête sur un problème qui est difficile à résoudre pour le gouvernement américain.

CONTINENT, hebdomadaire européen d'information est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

Robert FOSSAERT **L'AVENIR DU CAPITALISME**

un nouveau capitalisme ?

Les raisons pour lesquelles la guerre et la crise ne sont pas fatales : les métamorphoses du capitalisme français.

Coll. "Esprit" 9,60 nf **SEUIL**

REGARDS SUR JOXE ET KRIM

par JULES ROY

Genève, 24 mai.

LE temps, pour nous, se mesure au sang qui coule et à la haine qui ne désarme pas. Dans cette île de douceur qu'est Genève, on voudrait, sitôt tranchie la frontière, se vider l'esprit des guerres, des déchirements et des menaces et plonger dans cette paix incroyable et fascinante qui permet de se consacrer à la vie et à son luxe : le bonheur.

Pour oublier ce qui appelle ici, il faudrait, grâce à une force d'évasion semblable à celle qui arrache les fusées aux lois de l'attraction terrestre, s'expulser du temps. Mais la mesure du temps est l'art et l'industrie de Genève. Ces jours voués ici au bien-être, à l'hygiène, à l'élevage et à la gérance des fortunes ou à la charité universelle, on aimerait qu'ils baignent aussi pour nous dans les mêmes eaux et Genève les découpe et les hache à l'aide d'innombrables machines minuscules ou monstrueuses exposées dans les vitrines ou sur les façades des bijouteries qui battent toutes les secondes.

Depuis des années nous attendons cette heure-là. Depuis des années une somme incalculable de peine, de violence et d'espoir travaillait à étouffer ce jour ou à veiller sur sa naissance ; et voici qu'il apparaissait pareil aux autres, déjà sorti de son aube blanche, compté par toutes les aiguilles des montres, des pendules et des chronomètres de la ville. Sur les rives embrumées du lac, des milliers d'hommes étaient en place *pour assurer l'ordre contre ceux qui ne veulent ni de cet ordre, ni de cette paix.*

L'étrange journée en vérité ! Quand elle toucha à sa fin, tout enfiévrés à dominer nos impressions, nous n'étions plus très sûrs de ce qu'elle avait apporté tant elle nous avait basculé de l'ombre à la lumière et de la lumière aux ombres. Des centaines de reporters avaient guetté l'approche des hélicoptères vers les pelouses et les rosiers d'Evian, à l'aplomb de six platanes taillés en forme de candélabre et tenté de déceler ce qui pouvait se cacher sous les gestes, l'allure et les regards des délégations engoncées dans leurs rôles neufs. Confrontation solennelle de ceux qui, encore ennemis, allaient essayer de mettre un terme à l'horreur et à la sottise. En fait, c'est moins une guerre qu'il s'agit d'achever qu'un difficile enfantement à réussir dans le sang. Mais qui peut douter, hormis ceux qui la décrient, du caractère pathétique de cette rencontre ? Chez les hommes qui se faisaient face dans cette salle où nul photographe n'avait encore pénétré, la même nécessité s'imposait au-delà des différences de langage : en finir avec ce qui aura été la plus grave méprise commise par la France depuis un siècle.

Une gentillesse naturelle

De ce que dit le président de la délégation française et de la façon dont il le dit à la conférence de presse qui se déroula devant le rideau rouge du Palais des Festivités d'Evian, rien ne fut très marquant. C'est ce qui est en lui qui, à la longue, donne du poids aux propos de M. Joxe. Diplomate, il parut un moment troublé par l'appareil et l'éclat de l'information internationale. Calé dans son fauteuil Directoire, il chaussait et enlevait tour à tour ses lourdes lunettes cerclées d'or dont le port, manifestement, le gênait et, le rapprochant pour un temps de son texte, l'éloignait de son auditoire. Son masque de consul romain qu'adoucit un regard bleu exprimait une fermeté tranquille. Consul romain ? On le verrait aussi sous la pourpre cardinalice, un rubis à cette main fine et, m'a-t-il semblé, potelée, qu'il soulevait parfois et laissait retomber sans rudesse. Pour parler de la délégation du F.L.N., il employa le terme : nos « interlocuteurs » et il le fit à plusieurs reprises avec une gentillesse si naturelle qu'elle ne sembla pas le moins du monde appuyée.

Si peu qu'on l'aperçût, le président de la délégation du F.L.N. ne se montra pas plus à l'aise, malgré les sourires un peu crispés et les gestes familiers qu'il eut vers la presse. C'était la première fois que Belkacem Krim posait le pied sur la terre française et probablement aussi qu'il se déplaçait en hélicoptère. C'est sans doute pour cela qu'en sortant de l'habitacle, il se baissa exagérément et s'échappa comme si les pales du rotor risquaient de le décapiter. Puis, il reprit sa lente et impressionnante démarche de montagnard. Un regard noir et aigu donne à son teint, encore chargé de bile, de la dureté. Sous le crâne dégarni et les traits fermes, la bouche paraît molle mais, entre ses sourcils, un pli profond creuse l'obstination. Ses mains faites pour les armes semblent être embarrassées par la serviette de cuir.

(Keystone)
M. LOUIS JOXE.

(Europress)
M. BELKACEM KRIM.

Dans la capitale du Temps.

La méfiance des loups

Si le fossé qui sépare pour le moment les deux délégations est large et abrupt, on chercherait en vain, dans ce qu'a dit le représentant du gouvernement français, le mot qui fermerait ou rendrait plus âpres les discussions à venir. La volonté d'aboutir n'est pas moins grande du côté du G.P.R.A. Certes, le langage employé par le F.L.N. fut râpeux et, dans les commentaires qui suivirent la trêve ordonnée par le gouvernement français, scandalisa. Mais il faut se souvenir que ministres du Quai d'Orsay et conseillers d'Etat ont en face d'eux des hommes durcis par leur révolution et leurs combats, qui ne savent ou ne veulent pas limer leur rugosité d'expression.

A l'écart du monde depuis des années, traqués, frappés en ce qui concerne certains d'entre eux par des condamnations à mort ou aux travaux forcés, tous bannis de leur patrie ou y vivant comme des loups, ils ont des loups la méfiance et les hérissements subits.

Aujourd'hui encore, dans une ville où il arrive que des ennemis se croisent librement sans se heurter, la nécessité les isole derrière des réseaux de barbelés dans une maison transformée en blockhaus où fusils mitrailleurs et projecteurs sont en batterie jour et nuit. Des jeeps montées par des commandos coiffés de casques en forme de saladier patrouillent sans cesse. Sur un pré voisin fauché depuis peu, les hélicoptères sont bottés, gainés et gantés de baches aux couleurs neutres.

« Qui nous aime ? »

Ces hommes ignorent tout des détours et des précautions de la diplomatie et ne font preuve de ruse qu'au combat. Si c'est le plus irréductible et le plus décidé d'entre eux qui a été choisi pour les présider, veiller sur les principes et pourvoir à l'efficacité, on aurait tort d'oublier aussi que c'est l'homme qui a déclaré en 1958 en pensant au rapprochement avec la France et à la fin du conflit : « Je saurai surmonter toutes les injustices et tous les malheurs dont on a accablé ma famille. Déjà maintenant, quand nous disons « peuple algérien », nous arrivons à penser que feront partie de ce peuple tous ceux qui vivent sur la terre d'Algérie » (1).

Quels obtacles arrêteraient donc la réconciliation en marche ? Les Algériens attendent « un contact humain » des Français, un geste qui dénoue. Si, dans les ambassades, la bonne éducation feutre les pas et filtre les propos, elle dépouille aussi les relations de simplicité et de chaleur. « Qui nous aime ? » se demandent les Algériens en écoutant leurs interlocuteurs un peu figés parler de l'Algérie avec le détachement qui est de bon ton quand il s'agit du Laos ou de Cuba. Ils oublient que de leur côté ils n'osent se montrer grands, dans la crainte qu'on ne déguise leur générosité en faiblesse. Dans la hantise des pièges, ils n'avancent qu'en flairant longuement le terrain devant eux. Qui peut les comprendre, en effet, sinon ceux que brûle le même sang et les hommes qu'un combat sans pitié aura placés devant eux dans la fraternité de la mort ? C'est la confrontation des militaires qui plaquera les membres des deux délégations sur le même plan de vérité.

Les deux armées qui se font face n'ont pas les mêmes problèmes à résoudre : l'une sort du peuple et s'érige comme son guide, l'autre a son honneur à maintenir et veut défendre la liberté des hommes qui ont cru en elle. Laquelle se montrera la moins intransigeante ? Sans vainqueurs ni vaincus, c'est vite dit. Dans la pratique, il faut se montrer singulièrement grand pour encaisser le texte d'un protocole pareil quand on a des morts à venger. Je me souviens de ce colonel qui commandait un secteur sur la frontière algéro-tunisienne et me disait il y a un an : « *Si le cessez-le-feu est ordonné, je l'appliquerai. Mais si je vois des fallagha approcher, je ne consulterai pas l'échelon supérieur pour savoir ce que j'ai à faire. Je commanderai le déclenchement des tirs et j'espère qu'on m'imitera tout le long du barrage...* »

Je serais étonné que ce colonel ait changé d'opinion. Alors ?

Eh bien, depuis le soir où nous avions abordé ce sujet de la fin des combats, je pense que ce colonel veut prendre une revanche et croit tenir une victoire à sa portée, à condition de prolonger la guerre de quelques années. Comme je lui demandais s'il avait une idée pour la paix : « *La paix*, me répondit-il, *ce n'est pas mon affaire. Elle se fera d'elle-même si le F.L.N. est écrasé.* »

A l'encre rouge

Pense-t-il encore que cela est possible ? Et, s'il a renoncé à reconquérir Tunis, imagine-t-il que la France pourrait garder 400.000 hommes sous les armes hors de la métropole pendant un demi-siècle pour gagner une guerre qui n'a plus de sens ? Dans son esprit, notre lâcheté, c'était de ne pas accepter cela.

Qu'il renverse les rôles, qu'il suppose que nous soyons envahis une fois de plus, et je serai à ses côtés tant qu'il me restera des forces. Là-bas, jusqu'à la preuve du contraire, tout est différent. La paix revenue, l'armée algérienne deviendra la puissante alliée de la nôtre si la nôtre accepte de lui tendre la main. Pourquoi serais-je un monstre ou un fou ? Je connais des officiers convaincus de cette vérité sans être pour autant des traîtres à leur patrie, et ces officiers croient comme moi que le peuple algérien oubliera ses souffrances, ses humiliations et ses malheurs si nous nous décidons à lui offrir la souveraineté et le libre choix de ses amitiés. J'ajouterai qu'il y aurait peut-être eu une Algérie française si l'ancien caporal-chef Belkacem Krim n'avait pas dû inscrire sur le cahier d'effectifs de sa compagnie les noms français à l'encre bleue et les arabes à l'encre rouge.

Sur les tilleuls et les marronniers d'Evian, il pleuvait doucement. Un à un les hélicoptères descendaient vers l'Hôtel du Parc charger leurs passagers puis décollaient face au lac et s'éloignaient au ras des nuages. Le sifflement des moteurs et le battement des pales troublaient un temps la petite ville somnolente aux rues hérissées d'antennes de police. Près de moi sur la rive, deux cygnes français au plumage moins brillant que les suisses s'épuçaient et ne se détournèrent pas. Mais tous les chronomètres et tous les carillons de Genève ont battu avec nos cœurs les premières heures d'avant la paix.

J. R.

(1) Interview par Jean Daniel, « L'Express », 26 juin 1958.

(Suite de la page 7)

du F.L.N. des actes de terrorisme urbain et qu'ils seraient prêts à négliger les combats aux frontières ou les engagemenst dans le bled. Ainsi serait honorée au moins la promesse du général de Gaulle de ne pas négocier dans la terreur. Pour le moment, en tout cas, rien n'indique que le F.L.N. puisse écouter d'une oreille favorable une telle position de compromis. Il veut au contraire prendre sa revanche après le coup qui lui a été porté.

A la fin de cette semaine, il n'y aura donc probablement rien eu de nouveau et nous en serons encore au stade des prénégociations. Cette rencontre, attendue depuis sept ans, qui suscite un prodigieux intérêt international et qui n'a pu avoir lieu qu'au bout d'un itinéraire de malheurs et de bouleversements, débute-t-elle donc dans le pessimisme et la stérilité ? Non. Personne ne le croit. Les positions peuvent paraître identiques à ce qu'elles étaient aux pires moments de la guerre ; le climat psychologique, lui, a radicalement changé.

Des témoins exigeants

D'abord, et contrairement à ce que l'on pouvait craindre, l'internationalisation de l'intérêt porté aux pourparlers d'Evian, car le fait de la résidence à Genève de la délégation algérienne exerce une pression qui constitue une véritable contrainte. La conférence sur le Laos et celle sur le désarmement ont procuré aux négociateurs d'Evian des observateurs attentifs qui deviennent de plus en plus des témoins exigeants. On pouvait craindre que les pourparlers sur l'Algérie ne risquent d'être influencés par des attitudes de guerre froide. Cela n'est pas le cas. Il apparaît au contraire que chacun estime le moment venu pour les Français et pour les Algériens de faire la paix, quitte pour l'Est et l'Ouest à exercer dans l'avenir leur influence, chacun dans son sens, une fois la paix rétablie. On peut recueillir cette impression même auprès de la délégation chinoise qui réside en force à Genève en ce moment (sa mission est la plus nombreuse).

Le moment paraît venu à chacun de faire la paix parce que personne ne doute plus, d'une part que le général de Gaulle veuille donner aux Algériens une certaine indépendance et, d'autre part, qu'à l'aide de cette indépendance même limitée, le F.L.N. pourrait construire rapidement l'Etat algérien selon ses vœux. Le moment paraît venu parce que, selon la formule d'un observateur yougoslave : « *Toutes les alternatives à une entente sont pires que les compromis qui peuvent être nécessaires pour arriver à cette indépendance* ». Parmi ces alternatives, l'observateur pensait évidemment à une situation que la continuation de la guerre rendrait anarchique en France et à une internationalisation du conflit. Or, pour le moment du moins, il apparaît que personne ne souhaite plus une telle internationalisation.

Les raisons d'espérer

En dehors de la pression internationale, un autre fait invite à dépasser le pessimisme auquel conduit la simple analyse des positions en présence. Il semble, en effet, que du côté algérien on ne craigne plus comme avant de la part de la France une exigence de capitulation sans condition, une forme déguisée d'humiliation, ou encore une tentative pour faire de l'Algérie un territoire soumis à la France. C'est sans grande conviction que dans l'émouvante déclaration télévisée qu'il a faite mardi soir à la presse M. Belkacem Krim a cru devoir rapprocher l'interruption unilatérale des opérations offensives et l'offre de paix des braves de 1959. En réalité, pour la première fois, le G.P.R.A. est persuadé que la France s'est engagée dans la voie de la décolonisation et lorsque M. Louis Joxe a résumé la position française par les deux questions qui seraient posées en Algérie (Voulez-vous ou non l'indépendance ? Voulez-vous l'indépendance avec la France ou sans la France ?), rares sont ceux qui ont pu supposer qu'il s'agissait encore d'une manœuvre pour ressusciter une forme quelconque d'Algérie française. C'est pourquoi on peut dire que les raisons d'espérer sont plus grandes qu'avant bien que la confrontation des positions révèle toujours un véritable divorce.

JEAN DANIEL.
P.-M. DE LA GORCE.

M. SOUSTELLE DÉMENT

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 4 mai, votre collaborateur Claude Krief fait état d'un prétendu déjeuner auquel j'aurais assisté, le 7 décembre 1960, aux Etats-Unis, avec M. Bissel et d'autres membres de la C.I.A. Il rapporte même les propos que j'aurais tenus au cours de ce repas au sujet de l'Algérie.

Je tiens à préciser que ce récit n'est qu'affabulation pure et simple. Je n'ai vu ni M. Bissel ni aucun autre membre de la C.I.A. pendant mon séjour aux Etats-Unis, je n'ai pas déjeuné — ni dîné — avec eux, je ne leur ai fait aucun exposé.

Je me permets de faire appel à votre souci d'objectivité pour vous demander de faire connaître cette mise au point à vos lecteurs.

JACQUES SOUSTELLE.

(A.P.)

M. SOUSTELLE A SON DERNIER VOYAGE AUX ETATS-UNIS.
Souci d'objectivité.

M. Jacques Soustelle est coutumier des démentis cinglants, facilités du fait que ses activités généralement clandestines sont très difficiles à vérifier. Cette fois, il n'a pas de chance : nous tenions nos informations d'un collaborateur personnel du président Kennedy. Nous sommes donc en mesure, après avoir « fait connaître » la mise au point de M. Soustelle à nos lecteurs, de la faire suivre des précisions supplémentaires que voici :

1° Le déjeuner du 7 décembre a bien eu lieu entre M. Soustelle et M. Bissel (adjoint du chef de la C.I.A.), après un consentement préalable de M. Allen Dulles, dans un salon de l'hôtel Sheraton-East, Park Avenue.

2° Il ne s'agissait d'ailleurs pas de la première rencontre entre M. Soustelle et M. Bissel, qui avaient déjà pris part ensemble à un autre déjeuner privé.

3° Au cours du déjeuner, M. Soustelle a montré à M. Bissel un dossier exposant que le F.L.N. est infiltré et en voie d'être dominé par les communistes. C'est ce même dossier que M. Soustelle avait devant lui à la Télévision américaine quand il déclara : « *Ce que j'ai là pourrait vous démontrer que la rébellion du F.L.N. est une vaste conspiration communiste.* »

4° Au cours du deuxième déjeuner (celui du 7 décembre), M. Soustelle a demandé à être reçu par M. Allen Dulles et par M. Kennedy. A la suite de quoi, la C.I.A. a envoyé une lettre au cabinet de M. Kennedy affirmant « *l'utilité d'une rencontre avec M. Soustelle* ». Cette lettre est entre les mains d'un des adjoints de M. Kennedy. La réponse a été négative.

5° Au cours du même voyage, M. Soustelle s'est entretenu à Washington avec M. Foy Kohler, secrétaire d'Etat adjoint pour les Affaires européennes, afin de lui montrer également le même dossier.

6° L'attaché de presse de la délégation française à l'O.N.U., qui a donné un autre déjeuner pour M. Soustelle, confirme les contacts Soustelle-C.I.A.

GRÈVES

Qui pousse ?

Il y a cinq semaines, Michel Bosquet avait rencontré un dirigeant syndical désabusé et sceptique sur la combativité ouvrière. Il vient de retrouver son interlocuteur. Ecoutons-le.

— De *Gaulle, c'est fini. Le charme est rompu. Le régime est en train de se suicider. Nos gars en ont marre, ça fait trop longtemps qu'on les mène en bateau. Même si on voulait, on ne pourrait plus les retenir.*

Je me trouve dans le bureau sombre, austère, où j'étais déjà venu il y un mois et j'ai devant moi les mêmes responsables syndicaux : un porte-parole de la Confédération, des permanents régionaux et des militants de base qui entrent et sortent. Pourtant, tout est changé ; en cinq semaines, l'ordre des préoccupations a été inversé. La dernière fois, mes interlocuteurs se demandaient encore comment mobiliser la classe ouvrière (« *de Gaulle, pour la plupart des gars, faut pas y toucher* »). Cette fois, ils redoutent d'être débordés par la base et confrontés à une crise de régime pour laquelle ils ne se sentent pas prêts :

— *D'abord*, disent-ils, *l'absence de démocratie a provoqué une démission en faveur du chef. Maintenant, nous avons une prise de conscience collective : nos gars sentent que l'autorité discrétionnaire du chef finit toujours par se tourner contre eux. Ils sont comme devant un mur. Ils n'attendent plus rien de ce régime, de ces institutions-là.*

Les postiers de Bordeaux

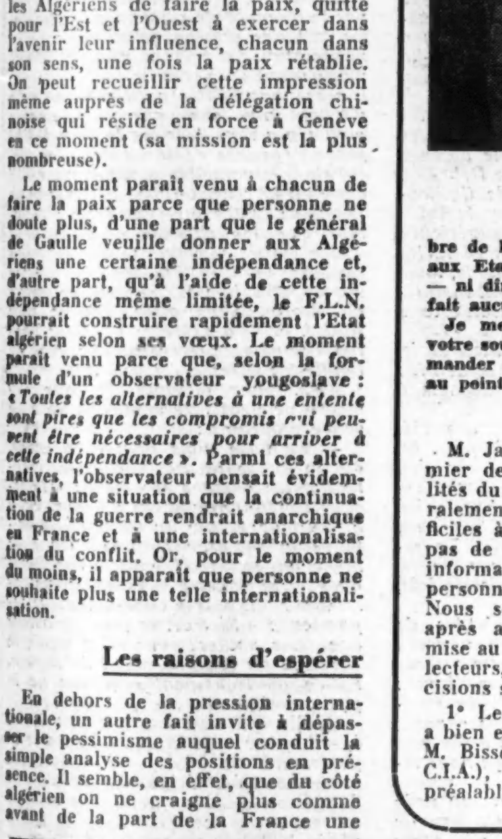
Je leur demande :

— *Vous prévoyez donc une vague de fond, comme en août 1953 ?*

Le responsable confédéral se moque de moi :

— *Vous êtes drôles, vous autres, bourgeois. Vous croyez qu'un syndicat, ça prévoit, ça mobilise, ça tire des plans, comme l'état-major d'une armée. Qu'on donne des ordres et que ça suit. Mais on n'est pas des colonels, nous. Tant que rien ne bouge, on travaille dans le vide. On fait ce que vous appelez de « l'agitation » : la masse, c'est une poussière de gars, chacun tourne dans sa solitude, son impuissance, son désespoir. On essaie d'organiser, de faire cristalliser des mouvements partiels. Ça rate plus souvent que ça ne réussit. Et puis, tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, tout ce travail que vous avez fait sans résultat apparent pendant des mois ou des années, tout ce travail porte : le mouvement démarre, et une fois qu'il a démarré, les gars de l'appareil sont mis en congé : ils s'essoufflent à courir après les travailleurs en lutte qui leur ont enlevé l'initiative.*

Moi, par exemple, en août 1953, j'étais parti en vacances, tranquille. C'était un jeudi. Le vendredi, les postiers de Bordeaux étaient en grève et, la semaine suivante, c'était tout le



La plus fraîche des lavandes anglaises

ATKINSONS

English Lavender

Dès le matin, *English Lavender Atkinsons*, extraite des plus fines lavandes récoltées dans le Comté de Hertford, vous apporte sa fraîcheur relaxante. Au long de la journée et le soir avant de sortir, l'odeur fraîche, riche mais discrète, de *l'English Lavender Atkinsons* vous procure une sensation personnelle de bien-être raffiné qui contribue à votre succès.

Offrez-la, essayez-la dès aujourd'hui !

ATT. 21.336/4

pour l'été...

holmès coupe
dans les tissus les plus légers...
Shantung
Mohair
Alpaga
Dacron
Airway
Tergal

HOLMES
22, AV. VICTOR-HUGO
PARIS - PAS. 57-23

NOTES

DE GAULLE-KENNEDY: UNE BOTTE SECRETE

Une pièce encore secrète figure dans le dossier que constitue le général de Gaulle pour préparer ses prochaines conversations avec le président Kennedy.

Il s'agit d'un document établi à la fin de 1947 et prouvant que les gouvernements de M. Truman et de M. Attlee acceptaient l'idée d'un directoire à trois (Etats-Unis, Grande-Bretagne, France) coordonnant la politique occidentale. Le négociateur français était à l'époque le général Billotte.

UNE MESURE D' « EPURATION »

Un jeune lieutenant avait pendant le putsch soustrait sa section au commandement d'un colonel challiste et avait rejoint avec ses hommes un officier supérieur loyal au gouvernement. Il vient d'être puni de soixante jours d'arrêt de rigueur pour « abandon de poste ». « L'Express » tient son nom à la disposition de M. Messmer.

LES ASSASSINS EN LIBERTE

On a retrouvé à Alger une feuille de papier signée de l'ex-colonel Godard mentionnant : « Ordre de libérer les 34 F.S.E. (Français de souche européenne, dans la terminologie militaire) détenus ». C'est grâce à cet ordre que les plastiqueurs et les assassins de Me Popie, notamment, ont recouvré la liberté. Moins du tiers d'entre eux ont été, depuis, repris.

LA POLICE ET LE DROIT DE GREVE

Le syndicat autonome de la police qui a tenu cette semaine son congrès, salle des Sociétés savantes, à Paris, a demandé dans une motion le rétablissement du droit de grève pour tout le personnel de la préfecture de police. Ce droit lui avait été retiré en 1947 par le ministre socialiste Jules Moch.

LES GAULLISTES DE GAUCHE CONTRE DEBRE

Au nom des gaullistes de gauche, M. René Capitant a expliqué au général de Gaulle que ses amis ne pourraient accepter aucun portefeuille ministériel tant que le Premier ministre sera M. Michel Debré.

GUY MOLLET PROPOSE UNE NOUVELLE MAJORITE

M. Guy Mollet a demandé au général de Gaulle d'abandonner l'U.N.R. et de soutenir politiquement un nouveau regroupement qui réunit chaque semaine, Cité Malesherbes, des représentants de la S.F.I.O., de l'U.D.T. (gaullistes de gauche), de Force Ouvrière, des syndicats chrétiens et du syndicat des instituteurs. Ces hommes élaborent actuellement un programme commun qui pourrait servir de plate-forme électorale dès octobre prochain au cas où, la paix réalisée en Algérie, le chef de l'Etat organiserait de nouvelles élections générales.

LA MANIFESTATION DES FONCTIONNAIRES, RUE DE RIVOLI.
Dans le même sac.

(A.F.P.)

→

pays qui débrayait. Alors, pour ce qui est de prévoir...

Une seule chose est sûre : le mouvement, cette fois, est « porté par la base ». La semaine dernière, malgré la gêne que la grève des transports a causée aux travailleurs, aucune récrimination ne s'est fait entendre :

— *Les gars, et pas seulement les nôtres, mais les classes moyennes aussi bien, jugent maintenant que les débrayages font partie d'un processus normal. Vous avez là la conséquence de l'action d'un gouvernement qui n'en fait qu'à sa tête.*

Plus de crédit

Il a pourtant été prévenu. Après le putsch du 22 avril, des camarades d'une grande centrale sont allés trouver des ministres. Ils leur ont dit : « Vous avez maintenant une chance du tonnerre. Ne faites pas les imbéciles ; lâchez du lest, la masse des travailleurs n'est pas antigaulliste. »

Le gouvernement a fait des promesses. Il y a des ministres qui ont fait savoir qu'on allait travailler avec les syndicats, que la politique sociale et économique allait être décidée en commun avec nous. Et puis, quelques jours après, qu'est-ce qu'on entend ? C'est le général qui met les fonctionnaires dans le même sac que les ultras et qui, après quelques vagues formules sur les télécommunications et le niveau de vie des familles, nous présente un nouveau diktat en agitant la menace de réquisition.

Sur la nature de ce diktat « social », les chiffres suivants sont éloquents :

- Les travailleurs du Gaz et de l'Electricité se voient offrir 1 % d'augmentation nominale en octobre prochain, puis 1,2 % d'augmentation en 1962. Soit, pour les douze mois à venir, une augmentation du revenu annuel de 0,5 %. Leurs salaires, comme ceux des cheminots et des fonctionnaires, ont 15 % de retard sur les salaires du secteur privé.
- Les cheminots avaient obtenu 3 % d'augmentation l'année dernière. Pour cette année, le gouvernement leur offre 2,75 % d'augmentation du salaire annuel (et autant pour l'année prochaine). L'homme d'équipe, qui débute à Paris avec 385 NF, gagnera le 1er octobre 7,20 NF de plus qu'au début de l'année.
- Les 4 % d'augmentation échelonnés sur dix-huit mois que le gouvernement offre aux fonctionnaires représentent un relèvement du salaire annuel nominal de 1,3 % ; soit, pour la majorité des salariés de l'Etat, 5 NF par mois en moyenne.

— *On dirait qu'ils font exprès de braquer les travailleurs,* dit l'un des syndicalistes, parlant des hommes du régime. *Qu'ils veulent obliger les syndicats à se durcir, pour pouvoir s'exclamer ensuite : « Vous voyez bien que les dirigeants ouvriers sont des gens impossibles. Ce n'est pas avec eux qu'on peut construire la France! » Eh bien! si c'est ça qu'ils veulent démontrer, nous, on leur retourne le compliment.*

Vous avez des camarades, ici, qui étaient d'avis qu'il ne fallait pas rompre avec le régime, qu'il fallait essayer de travailler avec lui. Mais aujourd'hui, on est tous d'accord : il n'y a plus rien à attendre de ce régime-là. Dans tous les domaines, ce régime a procédé de façon dictatoriale, et il nous a fallu nous battre sur tous les plans : c'étaient d'abord les atteintes à la Sécurité sociale, puis le blocage des salaires, puis la lettre de Debré au patronat, puis les octrois de Guillaumat. Pas une seule fois, depuis 1957, on n'a réuni la commission supérieure des Conventions collectives. Alors les gars, pas seulement les militants, mais la masse des travailleurs, sont maintenant d'accord que la plaisanterie a assez duré.

Il y a six mois, ou même deux mois, si de Gaulle était venu, s'il avait dit : « Travailleurs français, je négocie à Evian, je vous demande de vous tenir tranquilles », ça aurait sûrement porté. Maintenant, ça ne prendrait plus. La masse a compris. Le régime n'a plus de crédit. D'ailleurs, vous l'avez remarqué : l'action revendicative, qui a été coupée par le putsch d'Alger, est repartie de plus belle après. La reprise a été plus facile que nous ne pensions. Et le mouvement, cette fois, peut aller loin.

Avant, les gars se disaient : de Gaulle, c'est un rempart, on a besoin de lui pour négocier et pour retenir l'Armée. Maintenant, les gars disent : ça fait trois fois qu'on fait les pompiers ; si le régime n'est pas capable de faire que sa boutique ne brûle pas, alors les affaires de l'Etat, ça nous regarde et on s'en charge.

La Charte d'Amiens a pris un rude coup dans l'affaire. Pour beaucoup de militants, chez nous et dans d'autres centrales, le syndicalisme ne devait pas se mêler de politique. C'est fini, maintenant, ces positions-là. Il y a eu une prise de conscience concrète, profonde, que l'action du syndicalisme sur le plan politique n'est pas seulement un droit dont on use par éclipses, quand la maison brûle, mais qu'il est de notre devoir qu'elle s'exerce en permanence, pour empêcher la boutique de flamber à nouveau. Et ça n'est pas seulement toute la politique économique et sociale de l'Etat qui est maintenant contestée par les travailleurs des secteurs public, privé et de l'Etat. C'est le régime lui-même, la capacité du régime à mener une politique sociale, à défendre le pays contre le fascisme.

La grève générale

Je peux vous assurer une chose : un nouveau Melun n'est plus concevable aujourd'hui. Si les négociations d'Evian étaient rompues, dans le climat actuel ce serait la mobilisation immédiate, massive, de tous les travailleurs.

Jusqu'où ira l'épreuve de force ? Quelle sera la réaction syndicale si l'Etat use du pouvoir de réquisition ? Et que se passerait-il si le régime succombait ? Devant ces questions, les syndicalistes se montrent divisés.

Les uns répondent que « *ce n'est pas le moment de renverser le régime. Ça fait des années qu'on réclame la négociation ; à présent, on l'a. Il s'agit maintenant de peser de façon précise nos responsabilités politiques. Et cela d'autant plus que nous avons appris qu'il n'y a rien derrière le Grand. Engager l'épreuve de force dans les circonstances actuelles serait donner des armes à la réaction. Nous ne pouvons pas nous battre sur deux fronts. D'autant que les syndicats risqueraient d'être lâchés par une partie de leurs propres gars si l'assaut de gauche contre le régime déclenchait un assaut de droite. Sans aller, comme Guy Mollet, jusqu'à préférer Challe à Thorez, beaucoup préféreraient encore de Gaulle à Thorez et à Challe.* »

Mais, pour d'autres, la lutte ouvrière ne peut être subordonnée à ce genre d'options :

— *La base nous pousse en avant,* dit un dirigeant. *Des camarades viennent nous trouver et disent : « Pourquoi les fonctionnaires un jour, ceux du secteur public un autre et les métallos la semaine d'après ? On a le même adversaire et le même but. Pourquoi ne pas aller à la bagarre tous ensemble ? » D'autres camarades leur répondent : « Si c'est la grève générale que vous voulez, vous allez poser la question du remplacement du régime. Est-ce politiquement opportun de la poser maintenant ? »*

Quelle que soit leur réponse à cet égard, pour tous la question du remplacement du régime est posée, et même ceux des dirigeants que le poids des responsabilités politiques accable ne sont pas certains que la grève générale totale puisse — et doive — être empêchée. C'est le gouvernement, en définitive, qui hâtera ou retardera l'épreuve de force. Car même pour les plus hésitants, les moins révolutionnaires des syndicalistes, il n'est pas question de se plier à un ordre de réquisition mettant le droit de grève lui-même en question. Le même responsable qui, tout à l'heure, affirmait qu'il ferait tout « *pour que la question du remplacement du régime ne se pose pas maintenant* », dit à ce sujet :

— *Personne ne sous-estime l'importance des négociations d'Evian. Mais tous les camarades sont d'accord qu'on les a menés en bateau assez longtemps et que, quelles que soient les circonstances, il importe avant tout de régler le contentieux social. Sans quoi, demain, on trouvera d'autres prétextes (l'Europe, la force de frappe, des négociations internationales) pour empêcher les travailleurs de faire valoir leurs revendications légitimes. Donc, à l'ordre de réquisition, nous passerons outre, tous. S'il doit en résulter une crise de régime, eh bien ! tant pis, nous n'y pouvons rien.*

MICHEL BOSQUET.

LE PROCES CHALLE

par ROBERT BADINTER

QUELQUES mois, à peine le temps d'un complot, se sont écoulés depuis le verdict du procès des Barricades, plus solides devant la Justice à Paris que sur les pavés d'Alger. Et voici que s'ouvre cette semaine, dans la même enceinte de Justice, le procès des Généraux.

L'accusation soutient la plus juste cause. Ces officiers, jadis supérieurs, comblés par la république d'honneurs et de pouvoirs, et leurs affidés, ont commis le crime majeur contre la Nation : prendre les armes pour imposer à la France par la violence leurs ambitions et cette politique aberrante qu'elle refuse. Sans doute, l'entreprise a tourné court. Mais contre les espérances et la volonté de ses auteurs. Leur échec n'est pas pour les conjurés une circonstance atténuante, comme l'insinuent volontiers les frères prêcheurs d'une mansuétude toujours réservée aux hommes de force, et pour lesquels un Catilina militaire est toujours un Bayard pourvu qu'il porte la tenue réglementaire.

Et pourtant, cette cause si juste, où la Liberté s'inscrit partie civile, la fausse habileté du pouvoir en fait un mauvais procès. Ces conjurés de l'illégalité, c'est en violation des principes de notre Droit qu'ils vont être jugés. Par un insupportable paradoxe, la violence aboutit ainsi à l'institution d'un système répressif extraordinaire dans lequel s'inscrivent le mépris de la liberté individuelle et l'avilissement des droits de la défense.

A tout accusé de droit commun, la loi accorde, en effet, des garanties essentielles. L'instruction criminelle doit être assurée par un juge, indépendant autant que faire se peut du pouvoir et de son expression judiciaire, le Ministère public. Cette instruction, à laquelle assiste la défense, est, elle-même, soumise au contrôle de la Chambre d'accusation, qui entend le conseil de l'accusé et a seule le pouvoir d'apprécier les charges retenues contre l'inculpé et de décider de sa comparution devant la Cour d'assises. La liberté de l'inculpé, enfin, échappe au Ministère public, puisqu'il ne peut être détenu que par la volonté du juge d'instruction déférée à la censure de la Chambre d'accusation.

Or, de cette information judiciaire et de ses garanties, les « décisions » — prises en vertu de l'article 16 — instituant le haut Tribunal militaire et le Tribunal militaire spécial ont fait table rase.

Le rôle du Parquet

Le Parquet, c'est-à-dire le Pouvoir, est institué le maître omnipotent de la poursuite criminelle, puisqu'il décide à son gré de traduire directement les accusés devant le haut Tribunal militaire, même sans aucune information préalable.

L'enquête à laquelle il sera sommairement procédé, si le Parquet l'estime indispensable, sera confiée à la Police judiciaire. Et si, par égard pour l'ancienne qualité de tel accusé, un juge est désigné pour procéder en hâte à quelques auditions ou confrontations, ce sera dans la limite où le Parquet le voudra bien et hors du contrôle de la Chambre d'accusation. Au Parquet encore est délégué tout pouvoir sur la détention de l'inculpé, puisqu'il décerne seul les mandats d'arrêt et de dépôt, et qu'il décide sans appel des demandes de liberté provisoire.

Il reste à la défense, face au Ministère public, devenu juge et partie, d'assister en spectateur aux interrogatoires dans la mesure où le Parquet n'en aura pas confié le soin à la police. En attendant de connaître huit jours avant l'audience un dossier qui lui sera enfin ouvert.

Le même arbitraire a présidé à l'instauration des juridictions d'exception devant lesquelles vont comparaître les accusés.

Une fausse nécessité

Par une longue ascension, notre Droit avait affermi le principe selon lequel nul ne doit être distrait de ses juges naturels. Criminels contre la Nation, les officiers destitués, redevenus civils, et leurs complices devaient naturellement rendre compte à la Nation, siégeant en la personne de ses jurés, dans l'enceinte de la Cour d'assises. Le Tribunal militaire permanent, tel qu'il existe en notre Droit, n'avait pas vocation à connaître de ce procès. Nul doute cependant qu'il lui aurait été déféré si le procès des Barricades n'avait pas altéré la confiance que le Pouvoir se plaisait à mettre dans la juridiction militaire, comme si la conscience de l'Armée était devenue la conscience même du pays avec la garantie de l'obéissance en plus. Dès lors, comme le concours populaire n'est pas plus désiré dans les enceintes de justice qu'ailleurs, passé l'instant si bref de la nécessité, et que l'instrument judiciaire militaire avait fait défaut comme tant d'autres éléments de l'Armée, il fallut bien inventer de nouvelles juridictions. De cette fausse nécessité sont nés, par « décision », le haut Tribunal militaire et le Tribunal militaire spécial qui s'inscrivent dans la longue et détestable chaîne de ces juridictions d'exception qui des tribunaux révolutionnaires aux conseils de guerre des Versaillais, des commissions mixtes du Second Empire aux Tribunaux spéciaux de Vichy, et même de l'épuration, ont toujours exécuté les mauvaises besognes de notre Histoire Judiciaire.

(Keystone.)
M. MAURICE PATIN, PRÉSIDENT DU HAUT TRIBUNAL MILITAIRE.
Par délégation de la légitimité.

De telles atteintes à notre Droit sont injustifiables, fût-ce par la nécessité d'assurer la répression contre des hommes de violence. Les poursuites nécessaires ne sont légitimes qu'autant qu'elles sont faites au nom de la Liberté, et non pas dans son mépris.

Au reste, ces procédures attentatoires ne relèvent pas d'une seule poursuite et d'un crime singulier. Leur champ d'application se révèle vaste et leur durée indéterminée. Car elles s'appliquent à tous les crimes et délits contre la sûreté de l'Etat, la discipline des armées, ainsi que les infractions connexes connues en relation avec les événements d'Algérie. Quand on sait l'ampleur des dispositions pénales qui protègent la raison d'Etat, qualifiée à présent de sûreté, contre ses adversaires, quelle moisson d'injustice se lève à l'horizon de la répression !

Le triptyque

Cependant, le souci du Pouvoir demeure évident de confier à des hommes dont les états de service militaire ou judiciaire sont reconnus éminents, la fonction de rendre la justice en de telles conditions. Non sans quelque ironie de l'Histoire. Le procureur général près la Cour de cassation, hier encore, dénonçait l'ordonnance du 3 juin 1960, supprimant l'instruction en matière de crime flagrant de sang commis en vue d'aider les rebelles algériens, comme un attentat aux droits de la Défense et une régression de notre système judiciaire. Aujourd'hui, il lui incombe de soutenir l'accusation devant le haut Tribunal militaire, qui consacre l'abolition des garanties de l'instruction. De même, le président de la Chambre criminelle de la Cour de cassation se voit investi de la mission de présider à des débats qui échappent, contrairement au droit commun, à tout contrôle de la Cour de cassation.

Mais, en réalité, ce démantèlement de notre Droit à l'ombre de très hauts magistrats est bien l'expression en notre Justice du système qui gouverne le Pouvoir tout entier. Comme l'Etat lui-même, la Justice, dans cette conception, ne repose plus sur des textes qui sont la loi de la République, mais sur des hommes investis de la mission de Justice, par la délégation qui leur est consentie à cette fin par le chef de l'Etat, seul détenteur de la *légitimité* créatrice de droit.

Dans cette conception de l'Etat où la République est incarnée, la Justice doit être naturellement personnalisée. Comme jadis le roi de France dépêchait dans ses provinces des juges royaux délégataires de sa justice, le président de la République a investi de sa légitimité ses hauts juges pour connaître des crimes commis contre elle.

Il eût été plus simple et, finalement, moins attentatoire à l'avenir de notre Droit, que le président de la République usât lui-même des pouvoirs qu'il tire de l'article 16 dans l'ordre judiciaire. En ce temps, en effet, où toutes ces institutions de la France se résument dans le triptyque : « Un Président, un Article, une Nation », rien n'interdisait au Pouvoir d'arrêter directement, par sa seule volonté, et sans l'intermédiaire de neuf consciences privilégiées, le sort de ses ennemis. Il eût suffi, à cet effet, de publier au « Journal officiel » les décisions nécessaires : « L'ex-général X..., convaincu d'atteinte à la sûreté de l'Etat, est condamné à la peine de... » « L'ex-colonel Y..., convaincu de complicité d'atteinte à la sûreté de l'Etat, est condamné à la peine de... »

Et au vu de cette décision, la Nation, contre la liberté de laquelle les conjurés s'étaient rassemblés, aurait rendu à son tour ce verdict ultime de la conscience populaire, hors laquelle il n'est point en définitive de justice.

R. B.

costumes légers
de
Jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

La seule décapotable 4/5 places
C.E.D.
SINGER Gazelle

1500 racée et nerveuse
4 vitesses
Disponible également avec Boîte automatique
Importateur exclusif :
JACQUES SAVOYE
237 Bd Pereire - PARIS 17e
GALvani 98-42

Plus besoin de personne pour
VOS PIQURES
LE SENSATIONNEL AUTO-PIQUEUR
INIEMATIC STAR
Léger, portatif, élégant, sûr et d'un maniement simple les fera pour vous
SANS DOULEUR
Véritable petit robot, pique, injecte et se retire rien qu'en appuyant sur un bouton
FINIE LA HANTISE DE LA PIQURE !
Documentation gratuite à
INIEMATIC STAR (Service E.)
8, RUE DE RICHELIEU - PARIS (1er) - RIC. 73-35

ÉTATS-UNIS

Le dernier point noir

● ***La nouvelle flambée de violences racistes dans le Sud américain n'est pas un phénomène inattendu — ni isolé.***

ANNISTON, BIRMINGHAM, MONTGOMERY : pourquoi avoir attendu la troisième étape sanglante du « voyage de la liberté » avant d'intervenir ? Car les émeutes raciales qui, samedi et dimanche derniers, marquèrent l'arrivée à Montgomery (Alabama) d'un groupe d'étudiants noirs et blancs, décidés à faire valoir enfin un arrêt vieux de quinze ans, de la Cour Suprême, interdisant la ségrégation raciale dans les transports en commun, ces émeutes étaient prévisibles et prévues.

Dès le 14 mai dernier, les « voyageurs de la liberté », partis de Washington pour traverser le Sud vers La Nouvelle-Orléans, étaient tombés dans une embuscade à Anniston (Alabama). Leur car fut lapidé, ses pneus lacérés, et il fut finalement incendié ; ses passagers, battus à coups de poing, de matraque et de tuyau de plomb, durent être hospitalisés. D'autres étudiants prirent leur relève. Et quelques jours plus tard la même scène se répéta à Birmingham, capitale de la sidérurgie du Sud. La police, officiellement, était absente. Elle était encore absente, samedi dernier, à Montgomery. Là, une foule hurlante attaqua les voyageurs, en blessant une vingtaine. Un Noir, arrosé d'essence, fut transformé en torche vivante. Un Blanc, James Zwerg, fut défiguré et grièvement blessé. Le chef de la police locale annonça que « *toutes les ambulances de la ville étaient en panne* ». Pendant plus d'une heure, l'hôpital refusa d'admettre les blessés.

Dimanche dernier seulement, cinq cents agents fédéraux dépêchés par M. Robert Kennedy, ministre de la Justice et frère du président, conformément à la Constitution, qui prévoit l'intervention fédérale lorsque le pouvoir local est incapable de faire respecter les lois américaines, arrivèrent à Montgomery pour éviter de justesse de nouveaux déchaînements de violences. Ces violences, en fait, la police locale et la garde nationale de l'Alabama étaient bien décidées à ne pas les empêcher. Et pour cause : des centaines de citoyens de Montgomery savent que les autorités de l'Alabama sont liguées avec le Ku-Klux-Klan quand elles n'en sont pas membres, que les chefs du Klan sont également, le plus souvent, chefs de la police.

LES TROUPES FÉDÉRALES A MONTGOMERY (ALABAMA).
Les ambulances étaient en panne. (A.P.)

Pourquoi a-t-il fallu attendre lundi pour que soient arrêtés quatre membres du Klan (ce qui est peu) ? Et pourquoi le chef du « parti nazi américain », Georges Lincoln Rockwell, peut-il se déplacer en car, avec ses nervis, pour porter la bonne parole, à savoir que « *les Américains décents haïssent et doivent haïr le communisme et le mélange des races* » ?

La réponse n'est connue que de M. Edgar Hoover, chef du F.B.I., le premier fonctionnaire — avec M. Allen Dulles, chef de la C.I.A. — que M. Kennedy, peu après son élection, a choisi pour le confirmer dans ses fonctions. M. Hoover n'aime pas se battre sur deux fronts à la fois. Il y a une dizaine d'années que les membres du Ku-Klux-Klan sont fichés par ses services. Mais il y a une dizaine d'années également que la lutte contre les agents de la subversion communiste, leurs amis, sympathisants ou « alliés inconscients » a la priorité. Il a choisi une fois pour toutes « *les ennemis de l'américanisme* ». Et le président Kennedy, par crainte de se rendre impopulaire, ne s'est pas facilité la tâche. Cherchant à masquer, pour aller au plus pressé, le repli laotien, le fiasco cubain, par une série de discours dramatiques sur le « *défi mortel* », le « *danger sans précédent dans notre histoire* » que représente le communisme, il est mal armé pour combattre les progrès que l'extrême-droite raciste, fasciste ou maccarthyste fait dans le Sud, l'Est et le Middle West.

La bonhomie d'Eisenhower

La flambée de l'Alabama n'est en effet que l'un des symptômes d'une sorte de poujadisme américain se développant dans un climat de malaise et de crise. Cette crise remonte à 1949, à la victoire des communistes en Chine, à la découverte que la puissance américaine était peut-être sur le déclin, et que le système américain n'avait plus réponse à tous les problèmes et n'était peut-être pas éternel. A partir de 1955, le maccarthysme a paru s'assoupir. C'est que la bonhomie tranquille du général Eisenhower avait réussi à voiler à l'Amérique que, discrètement, et à petits pas, elle continuait à battre en retraite sur tous les fronts.

A cet assoupissement vient de succéder un réveil brutal. C'est M. Kennedy qui l'a provoqué, durant sa campagne électorale, centrée sur la « *baisse du prestige américain* ». A quoi est dû ce phénomène ? Le nouveau président ne l'a jamais expliqué ; il a montré les symptômes, non la maladie et ses causes. Il a laissé l'impression que la pente pouvait être remontée sans changements profonds. Et pendant qu'il désarmait la gauche américaine qui, en grande partie, lui faisait confiance, la droite saisit l'occasion pour repartir à l'attaque.

Dans le Sud, ce sont les gouverneurs racistes, notamment ceux du Mississippi et de l'Alabama, qui pensent pouvoir tenir tête au président, affaibli, selon eux, par ses récents revers et par les appels à l'union sacrée qu'il a lancés aux forces politiques de droite, sudistes compris.

La « John Birch Society »

Dans l'Ouest et le Middle West, c'est l'épanouissement de la « John Birch Society », qui affiche 100.000 adhérents, dont des députés, sénateurs, officiers supérieurs et hauts fonctionnaires. Confondant allégrement MM. Guy Mollet et Thorez comme des agents de Moscou (un film dans ce sens fut projeté par le général Walker devant ses officiers, en Allemagne) ; affirmant que MM. Eisenhower et Allen Dulles, le président de la Cour Suprême Warren, etc., ont leur carte du parti communiste, cette société a également distribué, à 500 dollars pièce, 700 copies d'un film sur les « activités antiaméricaines ». Le film, montrant notamment des étudiants de San Francisco matraqués par la police au cours d'une manifestation antimaccarthyste, explique qu'il s'agit là d'étudiants communistes attaquant la police La projection du film ayant provoqué, en Californie, de nouvelles manifestations d'étudiants, ceux-ci furent systématiquement photographiés par la police et leurs photos ainsi que le numéro de leurs voitures communiqués au F.B.I.

« *La profondeur de l'anticommunisme américain est difficile à imaginer pour les Européens,* vient d'écrire l'hebdomadaire libéral anglais l' « Observer ». *Il tend à identifier le capitalisme non seulement avec la démocratie, mais avec la vertu elle-même, de sorte que toute forme de socialisme est considérée comme le Mal absolu et que la coexistence avec le communisme est difficilement imaginable.* »

Les nouvelles frontières

Que pèsent face à ce « *plus grand danger de notre Histoire* » les dix-huit millions de Noirs américains ? Ceux du Sud, auxquels transports en commun, piscines, hôtels, ascenseurs, hôpitaux, écoles (sauf 10 % qui admettent quelques Noirs à titre symbolique) et urnes électorales demeurent interdits ? Et ceux du Nord, qui subissent la discrimination dans leur travail ou profession, dans leur syndicat et leur logement ? Les taudis noirs de Chicago, Detroit, Pittsburgh, New York sont parmi les pires du monde.

L'impatience des Noirs grandit en raison même de l'espoir que leur ouvrent le gouvernement fédéral et la Cour suprême. Leur protestation est encore pacifique et non violente. Mais devant la lenteur extrême avec laquelle les lois sont suivies d'effet (l'interdiction de la ségrégation scolaire remonte à sept ans, celle de la ségrégation dans les transports à quinze ans), des mouvements extrémistes noirs, comme la fascisante « Nation of Islam » ou les mouvements africanistes, gagnent du terrain.

Le problème noir s'inscrit dans un ensemble ; sa solution progresse difficilement dans le climat actuel. Pour que ce climat change, il faudrait que se dessinent concrètement les « *nouvelles frontières* » dont le président Kennedy a promis la conquête.

M. B.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en matière de Sièges.
Sa grande compétence est à votre entière disposition.
C'est M. BOTTINE
Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes ! AUX GALERIES BARBÈS, Département "Sièges" 55, boulevard Barbès - Paris. Tél. ORN. 55-55.
...Encore un "Service" que les GALERIES BARBÈS vous offrent gratuitement !
Magasins ouverts tous les jours sans exception de 8 h. à 19 h. 30 sauf le Dimanche.
Revue complète d'ameublements gratuite sur demande, joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.
P. 241

Thermo-Fax
REPRODUCTION ÉLECTRIQUE INSTANTANÉE
● **La "SECRETARY"**
C'est la machine de bureau par excellence. Conçue pour un usage intensif, elle permet la copie à sec de tous les formats commerciaux usuels.
● **L' "ADJOINTE** *portable* " *
Elle est toute petite. Elle a été spécialement conçue pour le bureau de l'homme d'affaire, de l'ingénieur et de ceux qui exercent une profession libérale.
● **La "MAJOR"**
C'est la machine des grands formats : documents comptables, plans, dessins 27×42 cm, 27×63 cm, etc...

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.
MINNESOTA DE FRANCE 135, Bd Sérurier, PARIS 19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE
Centres régionaux à :
Lille (Nord) : 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône) : 5, place des Cordeliers (2e)

EST-OUEST

Avant Vienne

● *Kennedy avait condamné les méthodes diplomatiques d'Eisenhower. Lui ne voyagerait pas sans cesse autour du monde ; il ne multiplierait pas ces grandes rencontres internationales spectaculaires et souvent stériles... Il a changé d'avis pour des raisons pressantes qu'expose ici notre rédacteur diplomatique Paul Johnson.*

A Vienne, les préparatifs se poursuivent dans la fièvre. On organise l'hébergement de 10.000 policiers supplémentaires, soit la presque totalité des réserves policières autrichiennes. A l'Hôtel Impérial, les appartements royaux (où ont séjourné Wagner, Hitler et M. Krouchtchev lui-même) sont remis en état pour recevoir M. et Mme Kennedy. Dans la banlieue de la ville, une villa privée est spécialement aménagée pour recevoir M. Krouchtchev. Au Palais Hofburg — où vont se rencontrer les d e u x hommes les plus puissants du monde — les représentants des services de sécurité américains et soviétiques se concertent.

Pendant ce temps, les échanges de messages se multiplient entre les chancelleries occidentales. La semaine dernière, informé par Washington qu'une rencontre au sommet à deux avait été décidée, M. Macmillan s'est empressé d'envoyer une longue lettre confidentielle à M. Kennedy. A Bonn, le général de Gaulle et le chancelier Adenauer se sont appliqués à mettre au point une attitude commune sur les problèmes de Berlin, de la frontière Oder-Neisse et de l'armement atomique des membres européens de l'O.T.A.N. Ils sont décidés à faire en sorte que les intérêts européens ne soient pas bradés à Vienne.

A Washington, M. Kennedy étudie les dossiers qui lui ont été préparés par son « brain trust » des affaires soviétiques, Dean Rusk (revenant à peine d'une terne réunion de l'O.T.A.N. à Oslo), Chester Bowles et Llewellyn Thompson, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou. Les dirigeants républicains, et plus particulièrement M. Nixon, suivent l'affaire avec une grande attention. Ils se sont soigneusement abstenus de toute intervention après la désastreuse tentative de débarquement à Cuba et de toute critique lorsque les guerilleros communistes se sont emparés des deux tiers du Laos. Mais si M. Kennedy a l'intention de se rendre à Vienne pour un « Munich au sommet », ils sont décidés à passer à l'attaque.

M. Kennedy n'a pas du tout cette intention. Au contraire. Depuis son entrée en fonctions — et malgré un instant de panique pendant l'affaire cubaine — il a agi, dans ses rapports avec l'U.R.S.S., conformément à un plan soigneusement établi. Réaliste avant tout, il estime qu'un accord politique avec la Russie n'est possible que si l'Amérique manifeste :

1) qu'elle n'a pas peur de négocier ;

2) qu'elle parle à partir d'une position de force et qu'elle est résolue à utiliser cette force.

Sur ces deux points, l'attitude de M. Eisenhower à l'égard de M. Krouchtchev a été mauvaise. Il n'a pas eu suffisamment de volonté et d'esprit de décision pour prendre des risques calculés : sa rencontre avec Krouchtchev au Camp David a créé une euphorie trompeuse qui ne reposait sur aucun accord précis. D'autre part, l'effort défensif insuffisant de l'Administration Eisenhower n'a pas permis aux Etats-Unis d'appuyer des propositions raisonnables sur une réelle supériorité militaire.

(A.P.)

M. ROBERT KENNEDY A SON BUREAU DU MINISTÈRE DE LA JUSTICE.
Une arithmétique brutale.

Dès ses premiers jours à la Maison Blanche, M. Kennedy a donc porté ses efforts dans deux directions. Il a d'abord tenté de réduire le retard américain en matière de fusées et il semble qu'il y soit déjà parvenu. Les sous-marins équipés de fusées Polaris sortent des chantiers navals à raison d'un tous les deux mois. Malgré les échecs encore enregistrés dans la mise à feu sous-marine, les Polaris embarquées constituent déjà une puissante force de riposte qui met les Etats-Unis à l'abri d'un nouveau « Pearl Harbor ». M. Kennedy a également bénéficié d'un coup de chance surprenant : une « percée » technique totalement inattendue qui a permis d'accélérer la mise au point de la fusée Minuteman, le premier ICBM bon marché, peu encombrant et facilement transportable. Les Russes gardent sans doute une nette avance dans la course à l'espace, mais, sur le plan de la puissance militaire, les Etats-Unis les rattrapent rapidement.

La neutralité du Laos

En même temps, M. Kennedy a pris des mesures pour renforcer la puissance et la mobilité des forces américaines classiques qui pourraient faire face à une poussée soviétique en n'importe quel point du monde. Sur ce plan, son succès a été moins éclatant dans la mesure où ni la France ni l'Angleterre ne veulent accroître leurs charges militaires en Europe et où le développement de la Bundeswehr reste extrêmement lent. Washington estime cependant que les forces classiques de l'Occident se sont renforcées depuis le mois de janvier et qu'elles seront encore plus puissantes à la fin de l'année.

Parallèlement à cet effort militaire, M. Kennedy a manifesté une volonté de négocier sur des points précis. En février, il a accepté le principe d'une « neutralité » du Laos, ce qui représente une grande concession par rapport aux conceptions de MM. Eisenhower et Dulles, qui assimilaient la neutralité au communisme. En mars, de nouvelles propositions américaines sur l'arrêt des essais nucléaires ont été présentées à Genève. Elles comprenaient trois ou quatre concessions importantes et représentaient, selon un diplomate américain, « *le maximum de risques que nous puissions nous permettre de prendre* ».

Dans les deux cas, cependant, les concessions américaines n'ont provoqué aucun geste comparable de Moscou. A Washington, on reproche amèrement aux Russes de n'avoir pas retenu leurs alliés Pathet Lao au Laos, de n'avoir pas réduit leurs livraisons d'armes et, surtout, de n'avoir pas mis fin à l'activité des guerilleros communistes au Sud-Vietnam. De même, à Genève, la délégation américaine est arrivée à la conclusion que les Russes ne voulaient pas d'un accord sur l'arrêt des essais nucléaires, à moins qu'il ne soit conclu à leurs propres conditions, qui comprennent un droit de veto soviétique sur les mesures d'inspection. Cela, les Etats-Unis ne l'accepteront jamais.

Courtois mais ferme

D'où le sentiment de plus en plus net, dans l'Administration comme au Congrès, que M. Krouchtchev n'est prêt à des négociations sur aucun des problèmes-clefs. M. Kennedy lui-même commence à partager ce point de vue. Il est résigné à une période de grande tension et il est décidé à demander avec une brutale franchise au peuple américain les sacrifices (en dépenses militaires et en aide à l'étranger) qu'elle exigera. Mais avant d'en venir là, il veut tenter un dernier et public effort pour prouver que l'Amérique désire la paix. Cela ne peut être fait que par une confrontation personnelle avec M. Krouchtchev.

C'est ainsi que la rencontre de Vienne s'inscrit dans la stratégie politique de M. Kennedy. Il a l'intention d'être courtois mais ferme avec le dirigeant soviétique. Il soulignera qu'il y a certaines régions du monde — en particulier l'Amérique latine — où les intérêts vitaux de l'Amérique sont en jeu et où elle s'opposera par la force à toute pénétration soviétique. Il délimitera également des zones en Asie — comprenant le Sud-Vietnam et la Corée, mais aussi la Thailande — où les Etats-Unis répon-

→

à la
Foire de Paris
le plus grand pavillon
du hall des Nations
est celui de la

TCHECOSLOVAQUIE

LES DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS DU COMMERCE EXTÉRIEUR TCHÉCOSLOVAQUE SERONT HEUREUX DE VOUS Y ACCUEILLIR ET DE VOUS FOURNIR TOUS LES RENSEIGNEMENTS QUE VOUS DÉSIREZ.

TERRASSE R - GRANDE NEF

régimes
sans sel

UNI-Pub. EV 761

dront à toute nouvelle poussée communiste par un engagement militaire direct, quel qu'en soit le prix. Il dira clairement à M. Krouchtchev que l'Amérique est allée aussi loin qu'elle pouvait aller sur le problème de l'arrêt des essais nucléaires et que si l'attitude soviétique ne change pas avant un certain nombre de semaines, les Américains reprendront leurs expériences. Il définira une fois de plus les limites exactes des « zones de guerre » — en particulier Berlin-Ouest — où toute initiative soviétique signifierait la guerre. Son but sera de dissiper le brouillard dans lequel M. Eisenhower avait enveloppé les intentions américaines et de rendre absolument claire pour M. Krouchtchev la nature des points sur lesquels les Etats-Unis sont décidés à se battre.

M. Kennedy, qui se passionne pour l'Histoire, est convaincu que les deux guerres mondiales auraient pu être évitées si les démocraties avaient clairement indiqué à l'avance aux Allemands les limites de leur tolérance, et si elles avaient eu la puissance nécessaire pour donner du poids à leurs menaces. Il est décidé à faire en sorte que, si une troisième guerre mondiale éclate, ce ne soit pas faute d'avoir averti à temps l'adversaire.

Certains « casus belli »

Tel est l'esprit dans lequel M. Kennedy va rencontrer M. Krouchtchev. Personne, à Washington ou à Londres, n'est particulièrement optimiste sur l'issue de la confrontation. Elle mettra en présence deux hommes résolus, astucieux, réalistes, hautement intelligents, bien informés, absolument convaincus de la justesse de leur position et de la victoire finale du système qu'ils représentent. Entre eux, il y a peu de place pour les compromis — de même qu'il y en a peu entre le capitalisme et le communisme.

Mais il y a peu de place aussi pour les malentendus. Un diplomate britannique m'a déclaré la semaine dernière : « *Ce que les deux hommes doivent faire, c'est se mettre d'accord, aussi précisément que possible, sur les situations qui peuvent conduire à la guerre. Ils n'auront plus qu'à rentrer chez eux et à chercher à les éviter. Le but de la rencontre de Vienne, c'est d'établir un règlement de la guerre froide.* »

Telle est sans doute l'intention de M. Kennedy. Avec beaucoup d'autres intellectuels américains, il a été impressionné par la thèse — développée pour la première fois par Henry Kissinger — selon laquelle, à l'âge nucléaire, il est essentiel que les deux camps s'accordent sur un certain nombre de règles. Mais il est moins sûr que M. Krouchtchev soit prêt à accepter cette stratégie. Après tout, le communisme international est une révolte globale contre les règles établies par la société bourgeoise et qui s'incarnent dans les lois internationales. Si le communisme s'est répandu dans le monde, c'est dans la mesure où il a été impossible de faire respecter ces lois. Si celles-ci sont aujourd'hui remplacées par un autre code — appuyé sur la menace nucléaire — l'expansion communiste sera stoppée. Or M. Krouchtchev n'a nullement l'intention de se laisser stopper. Il reste fermement convaincu que le communisme triomphera et il entend réaliser de son vivant la plus grande partie possible de ce triomphe.

D'autre part, avec les armes qu'il a choisies — la subversion, la compétition économique et la pression politique incessante — il est extrêmement difficile de définir des règles du jeu. A Vienne, M. Kennedy pourra peut-être isoler certains points de friction précis et définir certains *casus belli*, mais cela laissera à M. Krouchtchev toute latitude dans le domaine de la lutte économique et politique.

De l'Iran à l'Alabama

Rien n'indique, en fait, que la rencontre de Vienne puisse permettre à M. Kennedy de liquider les grands problèmes et les faiblesses qu'il a hérités de M. Eisenhower. A la veille de la conférence, un coup d'œil sur la carte du monde fait apparaître un sombre panorama :

— En Iran, le Shah, sous la pression des Etats-Unis, vient de prendre la décision risquée d'atténuer la rigueur policière de son régime. Son nouveau Premier ministre libéral, le Dr Amini, choisi par les Américains, tente désespérément de purger l'administration et l'armée de leurs éléments corrompus et de remettre de l'ordre dans le chaos économique. Mais la tâche est sans doute au-dessus de ses forces ; la réforme intervient trop tard et le Dr Amini a déjà l'auréole d'un Kerensky. Les foules réclament Mossadegh. La révolution peut éclater en Iran sans que Krouchtchev ait à lever le petit doigt — sans même qu'il puisse l'empêcher s'il le désirait. Si elle éclate, quelle sera la réaction américaine ? Aucun nouveau « code international » ne permettra de résoudre le problème.

— En Corée du Sud, les Etats-Unis doivent faire face à une crise économique grave, à une poignée de militaires inconscients qui se sont emparés du pouvoir grâce aux armes américaines, et à un désir populaire de plus en plus fort d'unification à tout prix. Là encore, un satellite américain pourrait s'effondrer brusquement sans aucune intervention de Moscou ou de Pékin.

— Au Sud-Vietnam, le gouvernement Ngo Dinh Diem voit progressivement reculer son autorité. Les Américains réalisent qu'il est corrompu et inefficace mais ils n'ont aucun autre à mettre à sa place. Au cours de sa visite à Saigon, la semaine dernière, le vice-président Lyndon Johnson n'a rien trouvé de mieux à proposer qu'une augmentation de l'aide militaire américaine. Si la situation s'aggrave encore, dit-on à Washington, les Etats-Unis n'auront pas d'autre solution que d'envoyer sur place leurs propres troupes — tout en sachant que l'armée américaine a été incapable de maintenir la stabilité du régime sud-coréen.

— En Amérique même, enfin, les émeutes racistes de l'Alabama viennent de rappeler que le problème de l'intégration raciale reste entier et que le gouvernement fédéral n'a pas su se donner les moyens d'en hâter la solution. (*Voir page 12 l'article de Michel Bosquet.*)

Ce ne sont là que quelques exemples. Il y en a d'autres. Dans l'ensemble des continents africain et sud-américain, les positions occidentales deviennent de plus en plus fragiles. Il y a à cela une raison simple et déterminante : en 1960, la population de ces continents s'est accrue de 3 % et la production alimentaire de 1 % seulement. Cette arithmétique brutale est à l'origine de tous les échecs de l'Occident.

L'érosion

Pour résoudre ce problème, les communistes ont une formule simple et éprouvée. Les peuples des pays sous-développés, disent-ils, accordent beaucoup plus d'importance au pain et au riz qu'aux votes. Donnez-leur un gouvernement autoritaire mais qui soit honnête, fondé sur une justice économique élémentaire et, par-dessus tout, efficace, et ils seront contents, au moins pour un certain temps.

A cette formule, l'Amérique ne sait opposer qu'une image déformée d'elle-même : le féodalisme capitaliste. La libre entreprise américaine, qui a su donner des voitures, des réfrigérateurs et même des piscines à ses propres travailleurs, subit une catastrophique métamorphose lorsqu'elle s'exporte en Asie, en Afrique ou en Amérique latine. Sous l'égide d'un Shah, d'un Diem, d'un Batista ou d'un Séoud, elle ne fait que greffer les pires défauts du système capitaliste — les inégalités flagrantes, le gaspillage et l'inefficacité — sur un squelette féodal déjà voué à être balayé par l'Histoire. Un tel système ne peut assurer ni le pain ni la démocratie. Il ne peut pas durer. Lorsque la solution de rechange communiste se présentera, il s'effondrera — et les injections périodiques de dollars et d'armes ne le sauveront pas.

Cette vérité fondamentale paralyse les efforts de M. Kennedy pour tenir tête à M. Krouchtchev. Il pourra peut-être, par des menaces purement militaires, contenir l'avance soviétique dans certaines zones bien délimitées. Mais il ne pourra empêcher l'érosion graduelle de l'influence occidentale dans les régions sous-développées s'il ne trouve pas une nouvelle formule pour élever le niveau de vie des populations sans sacrifier totalement leur liberté. Une telle formule existe-t-elle ? Les expériences indienne et israélienne permettent de le penser. Mais avant que M. Kennedy la découvre — et puisse mettre à son service la puissance économique encore considérable des Etats-Unis — il faudra qu'il se convainque de l'échec de l'ancienne formule. Telle est la tragédie de l'Occident. Malgré toute sa jeunesse, sa volonté et son énergie, le nouveau président des Etats-Unis semble sur la voie d'accepter à nouveau des batailles que les présidents Truman et Eisenhower ont déjà perdues.

PAUL JOHNSON.

PUBLICIS 2290

Franck & Fils

80, rue de Passy à Paris
magasin climatisé

Pardessus de rigueur !... Que le temps soit bleu ou gris, qu'il fasse chaud ou froid, que le soleil brille, que la pluie tombe, demeurez fidèle au pardessus. C'est la mode ! Suivez-la ! Elle vous conduit chez Franck et Fils qui présente ce pardessus imperméable en soie unie castor marine ou grège.

FAIM

Le carnet de René Dumont

● ***Un spécialiste français incontesté des problèmes agricoles, René Dumont, raconte la misère hallucinante des paysans brésiliens et en explique les causes.***

Le « Nordeste » brésilien a vingt millions d'habitants, illettrés et sous-alimentés à 80 %. Sa capitale, Recife, compte 400.000 chômeurs sur 800.000 habitants. Parce que la région est en bouillonnement prérévolutionnaire, parce que Francisco Joao, qui se réclame du castrisme, y a fondé des ligues paysannes qui pratiquent marches de la faim et occupation des terres, les Etats-Unis ont décidé de s'intéresser au Nordeste et ils vont y envoyer des agronomes. Qu'y trouveront-ils ? Que pourront leur science de pays riche, leurs tracteurs, leurs semences sélectionnées, dans le contexte brésilien ? Les notes de René Dumont, que nous publions ici, extraites du carnet de route d'un tour du monde agronomique (1), permettent d'apprécier la nature du mal et l'efficacité du remède.

De Recife, capitale du Pernambuco — et vraie métropole industrielle nordestine — la grande route de l'Ouest mène à Tapera (38 km), où nous prenons la piste du Nord.

Peu avant Gloria do Goïta, le chemin traverse la *fazenda Veneza*. Elle appartient à Antonio de Mello Guerra, parti à Recife ce vendredi toucher à la banque le montant de la paie hebdomadaire. Sous la véranda de sa *casa-grande*, son administrateur Severino Cristovao nous fera prendre place dans les fauteuils à bascule. Il restera debout, malgré notre insistance, pendant le long entretien ; devant des « maîtres », il n'oserait s'asseoir.

La *fazenda* s'étend sur environ 500 hectares de terres en pente plus ou moins marquée, dont 150 en canne à sucre, et une centaine en jachère de vingt mois. Une partie des 90 ha de forêt secondaire est une jachère de longue durée. Les 30 ha en pacages permanents forment un parc autour des bâtiments ; 35 ouvriers, hommes, femmes et enfants, y coupent les plantes adventices une à une à la houe. Technique des gazons d'Oxford — qui serait économiquement impraticable si les salaires étaient décents. Sur les sommets, la forêt originelle conserve une centaine d'hectares ; 2 ha de café ombragés sont cueillis en juin-juillet par les enfants, à raison d'une livre de grain par pied. Nous ne sommes plus dans le domaine climatique du café Arabica, mais la *fazenda* garde le souci d'autarcie de son ancêtre, le *Monte* du Sud du Portugal.

Des chars à roues pleines

Au pied de la *casa grande* se trouvait jadis la *senzala*, long bâtiment sans fenêtres, où logeaient les esclaves, avec sa lourde porte cadenassée la nuit. Elle est remplacée à Veneza par deux rangées de bâtiments, cloisonnés pour chaque famille, toujours en contrebas. Sortant du corral à bétail, les bœufs sont attelés par paire à des chars à roues pleines. Ces modèles du Minho (au nord du Portugal) n'ont pas évolué depuis la colonisation, dans ce pays qui manque tellement d'artisans. Avec la *carreta* pannonique, à quatre roues, utilisée au Sud, les mêmes animaux tireraient une charge double, et quadruple sur essieu métallique et roues pneumatiques. La caisse de bois, qui est ici mesure de volume et s'accroche aussi aux bâts des mulets, tient lieu de brouette : deux brancards trop courts, une petite roue mal arrondie, cerclée de lanières de vieux pneus, en font un bien médiocre instrument, sans rapport avec les chefs-d'œuvre chinois. Mépris du travail de l'homme, puisque c'était un esclave ; souci unique du profit : cet engin ne sanctionne-t-il pas l'absence d'une civilisation authentiquement paysanne ?

(1) « Terres vivantes », à paraître le 15 mai, chez Plon.

(Holmès)

OUVRIER D'UNE « FAZENDA » BRÉSILIENNE.
« Si vous parlez de porcs, je me fâche ! »

Sevrés à six mois

Nous poursuivons notre inventaire. Trois tracteurs assurent la majorité des transports de cannes et le labour des terres. *Comme dans la plus grande partie du Brésil, pas de charrue à traction animale.* Et pourtant la *fazenda Veneza* compte 65 bœufs de trait : de même qu'en Grèce, excès d'énergie animale sous-employée. Nous décomptons, en outre, 35 mules — qui portent les paquets de cannes jusqu'au chemin — et 8 chevaux de selle ; 23 vaches : seules quelques-unes sont traites, mais exclusivement pour la maison des maîtres. *« Si vous me parlez de porcs, je me fâche »*, répond brutalement l'administrateur : nous comprendrons un peu plus loin pourquoi.

Dans les champs de canne, fin avril est la saison des binages à l'*enxada*, la houe qui domine encore toute l'agriculture brésilienne. Ce travail est donné à tâche, et le nettoyage d'une *conta* de 4,4 ares, qui exige une bonne journée de travail, est payé 30 cruzeiros — soit 120 fr ; 12 fr légers l'heure (2).

Ce père, avec ses deux enfants, parvient à deux paies par jour ; les enfants : dix-huit et onze ans, me dit-on.

(2) Le *cruzeiro* (crz), encore appelé dans le peuple de son vieux nom de *milreis*, valait quelque 4 fr (anciens) à notre arrivée, fin mars, 3.40 fr à notre départ, le 3 mai 1957, 2.40 en 1960. Le *conto* vaut 1.000 cruzeiros. Toutes nos données, exprimées en francs par commodité, sont calculées au taux (arbitraire et optimiste) de 4 fr le cruzeiro.

Ils en paraissent à peine quatorze et huit. Le rachitisme est là, évident : absence de lait, sans doute depuis le sevrage, et parce que la mère a manqué de protéines, ce sevrage a été pratiqué à six mois, *bien plus tôt qu'en Afrique*. Je m'approche. Le plus jeune m'atterre : la sueur ruisselle sur un visage qu'émacie la misère physiologique. Il n'ira évidemment pas à l'école, car il a dû, pour manger — et « manger », c'est beaucoup dire — travailler, comme les autres, avant l'âge de dix ans. Ceci est insupportable, et ce qui sera encore plus insupportable, c'est le regard apeuré de petite bête martyre qu'il jettera à l'administrateur qui nous accompagne. Si mes amis brésiliens trouvent sévères certains de mes jugements, qu'ils pensent, avec moi, à ce regard.

L'emploi d'engrais chimiques, encore exceptionnel dans d'autres provinces, est plus courant dans ce Pernambuco où la canne, si ancienne, a prolongé l'épuisement. Aussi la récolte du domaine oscille-t-elle, suivant les pluies (1,30 m en moyenne) de 8.000 à 9.000 t, soit 57 t à l'hectare ; le double des rendements que nous enregistrerons à Laginha, dans l'Alagoas.

Le « barracao »

Sucre ? Non, alcool. 1.500 t de canne sont, en effet, vendues par Veneza (1.600 fr la tonne) à une sucrerie proche, mais 7.000 t sont traitées dans la distillerie de la *fazenda* qui peut produire 600 l par jour de *cachaça*. La tonne de canne rend 80 l de cette eau-de-vie à 22° Baumé, soit près de 60° d'alcool — vendue l'hiver 1957-1958 32 fr le litre.

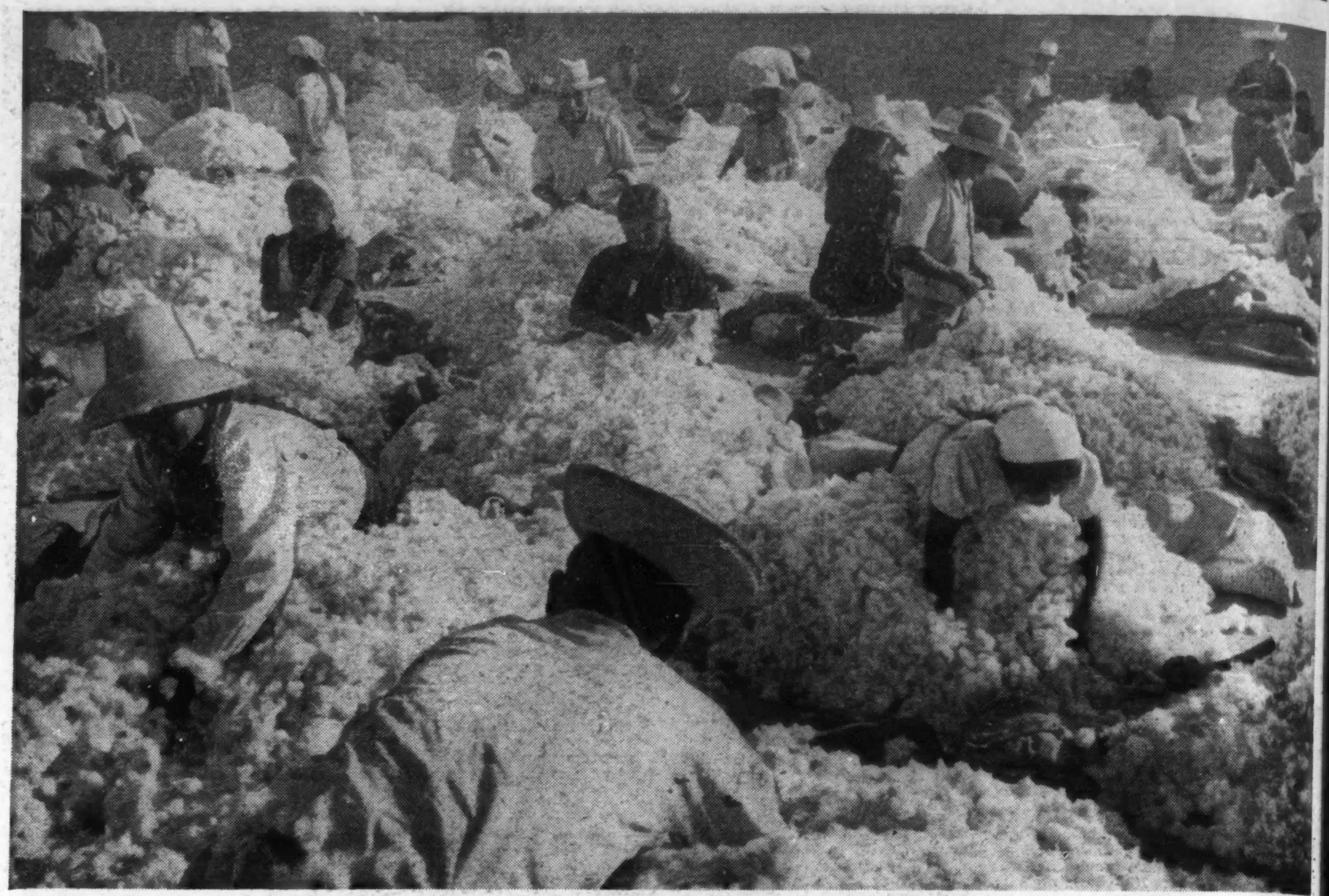
2.400.000 fr de canne pour le sucre, 16 millions d'eau-de-vie : près de 20 millions de francs 1958 de recettes. En face, 600.000 fr d'engrais et, peut-être, 3 millions de francs de frais de main-d'œuvre, le sixième des recettes, plus les dépenses de matériel de l'usine. A quel prix ?

La *fazenda* dispose de 70 ouvriers, utilisés six jours par semaine en période de récolte (où un contingent équivalent de saisonniers vient renforcer l'effectif), et quatre jours les six autres mois. Les salaires des hommes varient de 80 à 140 fr par jour, et pour en gagner 40 à la tâche, il faut un rude effort. Seuls les ouvriers de la distillerie gagnent 240 fr à la saison. A la récolte, 2.000 tiges de canne coupées et liées en 100 bottes de 20, journée normale, sont payées 120 fr. Les gosses de dix ans gagnent *24 à 48 fr de* 1958 *par jour, non nourris*. A Recife, ils pourraient manger pour bien moins cher qu'en France. Ici, ils sont sous les ordres de l'administrateur, ouvrier promu contremaître, payé seulement 2.800 fr par semaine, 144.000 fr par an, moins de 1 % des recettes (1). Aussi reçoit-il du propriétaire *le privilège « d'exploiter » la boutique du domaine, le barracão*, qui lui rapporterait, nous dit-il, 8 000 fr par mois. Son bénéfice doit au moins doubler son traitement : nous comprenons maintenant son hostilité à l'élevage porcin.

Cette minable échoppe vend 150 l par mois de *pinga*, autre nom de l'eau-de-vie, au prix de 10 cruzeiros la carafe de deux tiers de litre — 100 % au-dessus du prix de production. Mais, soutient Severino, *« l'usine a tout vendu et je dois la racheter à 40 fr le litre »*. Il y a mieux. Le sucre, par exemple, y est cédé 48 fr le kilo, qui en vaut 32 au sortir de l'usine, 40 fr au détail en ville. Mieux encore : le

(3) Nombre de régisseurs français reçoivent 1 % des recettes, comme « prime » s'ajoutant à leur salaire.

→



(Magnum.)

Le tri du coton.
La seule chose à vendre, ce sont les enfants.

haricot noir, 72 fr, vaut plus cher ici qu'à Copacabana, la plage de luxe de Rio. Quant à la *farinha*, ou fécule sèche de manioc, elle est vendue 14 cruzeiros le litre. Je demande à voir ce « litre », petite caisse cubique de contenance visiblement inférieure, même remplie enfaîtée. Jeté sur une balance fort peu sensible, au couteau émoussé, devant une dizaine d'ouvriers attentifs à ce manège, dont le sens ne pouvait leur échapper, le contenu de ce «litre» pèse... un peu plus de 550 gr. Ce qui met le kilo de fécule, aliment de base de tout le Nord et le Nord-Est du Brésil, presque totalement dépourvu de protéines et contenant souvent de 15 à 30 % de cellulose, à 100 *fr le kilo ; soit, au niveau du salaire journalier de l'homme adulte*, pour un travail « du lever au coucher du soleil », comme on dit au Portugal. Les esclaves devaient être parfois mieux nourris, puisqu'ils représentaient un capital, une valeur monnayable.

Douze gosses et un chien

Il faut la conjonction du bas salaire et de l'exploitation la plus éhontée, la revente à cinq fois le prix de gros, pour arriver à cette rémunération, *la plus faible relevée dans toutes nos notes, sur 49 nations à travers le monde*, l'Est et l'Uttar Pradesh (Inde) excepté. Les plus bas salaires, dans le Sud de la Chine, descendent à 2 kg de riz décortiqué, aliment très supérieur à cette fécule. On ajoutera que la maison de force, la prison, existe encore dans nombre de plantations : mais les responsables des assassinats par sous-alimentation n'y sont pas enfermés, car ce sont eux qui en gardent les clefs.

José Laurindo da Silva, cinquante-cinq ans, Africain d'aspect énergique, intelligent et travailleur, bien différent du *Lumpenproletariat* apathique de la *fazenda Veneza*, cultive tout à côté un lot de 5 ha, appartenant à une grande propriété. Il paie 8.000 fr de loyer, qui va d'ailleurs être porté à 12.000. La mauvaise récolte de cette année ne lui a pas permis de le régler : *« Pour m'en tirer, la seule chose que je puisse vendre, ce sont mes enfants. »* Car il en aligne douze, *« plus le chien qui mange autant qu'un gosse ; c'est comme si j'en avais treize. »* « Combien de filles et garçons ? — *Je ne sais pas, il faudrait que je les compte.* » Deux garçons de onze et quatorze ans l'aident au travail.

Seuls deux bons hectares sont cultivés. Un hectare de canne, sur les basses pentes d'un étroit *thalweg*, a rendu 44 tonnes la première année, 34 la seconde. Il n'en laisse espérer que 15 pour la prochaine et dernière récolte. La moyenne de 31 t pour un milieu sec, sur des sols « ruinés », n'est pas déshonorante : elle témoigne des meilleurs soins et d'un minimum de fumure.

La malédiction du manioc

Mais est-ce en vain ? Les sucreries paient plus cher les gros livreurs et n'acceptent pas les petits lots de canne.

Da Silva s'est donc engagé sur son bail à livrer ses cannes à son propriétaire. Celui-ci paie 820 fr la tonne et, naturellement, la revend au moins 1.535 fr (prix des troisièmes qualités), chargée wagon. Sur les 34 tonnes de cet hiver, ce prélèvement abusif a représenté plus de 24.000 fr, *le triple du loyer.*

Un hectare de manioc, sur les fortes pentes très érodées, ne donnera presque rien, cette année sèche. Après avoir renoncé à importer du blé, les colons portugais ont adopté, au XVI^e siècle, ce tubercule autochtone, plante rustique, poussant encore sur sols maigres, mais susceptible, ainsi, de parachever l'épuisement que la canne avait déjà entamé. De larges zones d'Afrique, comme le Bas-Dahomey, connaissent trop *cette « malédiction du manioc », solution de facilité, qui ruine autant les sols que la santé des hommes.* Parmi les premiers au contact de la Chine, à Macao, les Portugais auraient pu leur emprunter la *« bénédiction du riz submergé »*, qui garde les sols fertiles et les individus bien portants, tant qu'il n'est pas trop blanchi. Mais il eût alors fallu aménager les fonds fertiles, investir pour mieux nourrir les hommes au travail, réduire les bénéfices à l'exportation. Le Brésil de l'esclavage ne pouvait raisonner de cette façon ; et celui de 1960, soixante-douze ans après sa suppression théorique, n'y est pas encore parvenu.

En bonne année, da Silva récolte de quoi nourrir toute sa famille et peut encore vendre une trentaine de sacs (de 80 kg) de farine. En année mauvaise, comme 1958, il ne ramasse même pas de quoi manger. Dans sa case, nous ne trouverons pas la plus petite réserve de nourriture ; 24.000 fr de canne, 0 à 48.000 fr de manioc, sa recette brute annuelle en argent ne doit guère dépasser 10 contos, 40.000 francs de moyenne par an pour trois travailleurs...

Trois ares de patate douce ici, 4 et 10 ares de haricots là où fut déjà récolté du maïs, ces « bricoles » sont de l'autoconsommation. Aux deux chèvres, qui donneraient une cinquantaine de litres chacune, en une centaine de jours, s'ajoute un bouc castré, si gras qu'il va être vendu 2.400 fr. Un bouvillon de dix-huit mois, acheté 12.000 fr, lui a été confié « à moitié » par son propriétaire. S'il est revendu 20.000 fr après un an, la différence sera partagée en deux. Ce « bail à cheptel », forme d'usure courante autour de la Méditerranée, n'a pas disparu, il est vrai, de nos propres campagnes. Le bouvillon dispose d'un petit hectare de maigre pacage, où la végétation clairsemée de graminées naines souligne l'épuisement du sol. Le reste du domaine est une jachère arbustive, *capoueira.*

En bon négoce

Courageux, opiniâtre, da Silva se débat — et tente un peu de commerce quand la ferme, en mauvaise année, n'assure pas la subsistance de la famille. Il confie alors 10 sacs de 50 kg de farine de manioc au camion, qui lui prend 160 fr par sac pour un transport de 36 km : 88 fr la tonne-kilomètre. Prix exorbitant, même pour un prix de « détail » : qui loue un camion complet sur 100 km ne paie que 25 fr — contre 10 en France (4). Les transporteurs font plus rapidement fortune que les agriculteurs. Aussi : *« La semaine dernière, j'y ai perdu à ce métier »*, dit da Silva. En « bon négoce », il peut gagner jusqu'à 1.600 fr pour trois jours de travail. C'est plus, évidemment, que les 120 à 200 fr qu'assurerait le simple salaire journalier de ce rude travailleur. Mais est-ce vraiment beaucoup plus ?

Il faut, en effet, ajouter que jamais da Silva n'a pu réunir les 8.000 à 12.000 fr nécessaires à l'achat et au transport de ces 10 sacs de farine de manioc. Les fonds sont donc avancés par son propriétaire. Intérêt : la moitié du bénéfice. Sur 1.600 fr de gain, da Silva, qui a fourni tout le travail, en touchera 800. Au total, 80 fr à peine de boni sur le salaire quotidien...

Exploitation inique. Passant plus de temps avec da Silva, nous en aurions sans peine découvert d'autres formes. Exploitation inique — et aussi terres ruinées. Le propriétaire de da Silva le sait fort bien et lui offre les 5 ha pour 800.000 fr, moitié comptant, moitié en deux ans. Da Silva — qui n'a pas le premier cruzeiro — est tenté : *« Si le propriétaire pouvait seulement accepter en paiement deux ou trois enfants ?... »* Ironise-t-il ?

La misère est fille de la misère ; le fils de quatorze ans, par exemple, ne compte pas aussi bien que son père. Dans cette famille, dont le *standing est pourtant supérieur à la moyenne, aucun enfant n'a été à l'école.* Dès l'âge de sept ans, et même avant, ils « bricolent », cueillent les haricots ou ramassent le bois en attendant les travaux « de force » qui commencent à onze ans. La faim, d'une part, la régression du niveau culturel, d'autre part : n'est-ce pas là une certaine forme de génocide ?

110 dollars de revenu annuel par tête dans le secteur agricole ; 440 dollars pour les non-agricoles (F.A.O.). Mais dans le Nord-Est c'est la moyenne générale qui tombe à 84 : et pour les ouvriers agricoles du sucre, ces 84 dollars — en fait — se réduisent à moins de 30. Entre temps, le comte Matarazzo, propriétaire de 150 usines en 1947, triplait son capital et possédait 300 usines en 1957. Quand un « écart » atteint à ces caractéristiques, qui sont quasiment celles d'une dislocation géographique et sociale, relève-t-il encore de la seule économie ? En 1911-1921 pour le Mexique, en 1925-1949 pour la Chine, la question, la même question, se trouva posée : oublierions-nous quelle réponse les hommes lui apportèrent ?

RENE DUMONT.

(4) A União das Palmares, le transport à 3 km sur bât de cheval de 120 kg est payé 60 fr, homme et conducteur ; soit 160 fr la tonne kilométrique, plus cher que le portage humain au Sseu-Tchouan, en Chine. Exprimé en kilos de riz décortiqué, le portage chinois serait moins onéreux. La traction en charrettes légères à pneus pourra, sur courtes distances, lutter plus longtemps que le bât contre le camion.

CUBA

Entre Lénine et Kennedy

● ***Peut-on éviter de devenir communiste ? Notre envoyé spécial à La Havane, K.-S. Karol, termine son rapport sur l'extraordinaire drame politique que vivent les chefs cubains.***

VENDREDI soir, le seul avion reliant Cuba aux Etats-Unis, a déposé à Miami dix passagers peu ordinaires. Cubains, ils étaient habillés d'uniformes de combat de l'armée américaine. Ils ne possédaient aucun papier d'identité et les autorités d'immigration des Etats-Unis ne leur ont permis de débarquer que « sur parole ».

Ces dix jeunes passagers sont les délégués élus par leur 1.200 compagnons d'infortune du corps expéditionnaire anticastriste. Le 17 avril dernier, ils avaient débarqué dans la baie des Cochons pour une « promenade » jusqu'à La Havane, convaincus que leurs compatriotes les accueilleraient commes des libérateurs et s'insurgeraient contre Castro. Au lieu de cela, ils se sont retrouvés en face de forts détachements de milices révolutionnaires et, après trois jours de combat, ils ont été fait prisonniers avec toutes leurs armes.

Qu'allaient-ils devenir ? On se le demandait partout à La Havane avant vendredi dernier. Fidel Castro a finalement inventé une solution. « *Nous allons les employer à la construction de fortifications contre les prochaines invasions. Mais si leurs protecteurs américains ne veulent pas que ces « golden boys » soient obligés de travailler, je suis prêt à les échanger contre des bulldozers.* »

On a cru d'abord à une plaisanterie. Mais Fidel est aussitôt passé des paroles aux actes, a fait élire dix négociateurs par les prisonniers et a précisé ses conditions : « *Un bulldozer pour deux hommes.* »

A ceux qui ont comparé cette proposition au « marché » offert par les nazis aux Juifs en 1944, Fidel Castro a répondu : « *Il faut être cynique pour oser comparer les Juifs innocents persécutés par les nazis et les traîtres mercenaires qui ont envahi Cuba.* » Selon lui, l'opération ne représente qu'une « juste indemnisation » pour les dégâts causés par la tentative d'invasion.

Un cadeau du ciel

Aux Etats-Unis, le gouvernement a été perplexe devant cette offre, mais trois personnalités indépendantes — Mme Eleanore Roosevelt, M. Walter Reuter et M. Milton Eisenhower, frère de l'ancien président — ont accepté de créer le comité qui réunira les fonds nécessaires pour l'achat de bulldozers et qui rapatriera les infortunés du 17 avril.

Fidel Castro a donc réussi à tirer le maximum de bénéfices de la déconfiture de ses adversaires. Ces 1.200 prisonniers étaient de toute façon un cadeau du ciel — ou plutôt un cadeau des Etats-Unis — à la révolution cubaine. C'est le maire de La Havane, M. José Llanusa, qui me l'a expliqué franchement : « *Quand nous avons établi l'identité de nos prisonniers, nous n'en revenions pas de joie. L'ancien tortionnaire de Batista, Calvino, était parmi eux. C'est un peu comme si on envoyait Eichmann pour libérer l'Allemagne de l'Est. Mais ce n'était pas tout : 80 % étaient des anciens élèves des écoles privées, c'est-à-dire issus de familles aisées. Le fils de Falla, l'homme le plus riche de l'ancien Cuba, était là. Mais venez avec moi au Palais des Sports, vous verrez vous-même qui sont-ils.* »

Je n'étais pas enthousiaste pour accepter cette offre. J'ai été prisonnier moi-même et je sais ce qu'il y a d'artificiel et de contraint dans les réponses que peut faire devant témoin, à un observateur étranger, un homme qui s'interroge encore sur le sort qu'on lui réserve. M. Llanusa a levé mes objections en m'assurant que je pourrais m'entretenir sans interprète et sans témoin avec les prisonniers qui voudraient bien répondre à mes questions.

Au Palais des Sports de La Havane, une sorte de Vél' d'Hiv' au centre de la ville, j'ai trouvé un millier de « spectateurs » sagement assis sur des gradins. Ils portent tous un pantalon de camouflage de l'armée américaine et une chemisette jaune. S'il n'y avait sur le terrain et dans les travées des miliciens cubains qui pointent vers eux leurs mitraillettes, on pourrait croire qu'ils attendent simplement le début d'un match ou d'un spectacle quelconque. Ils ont été groupés selon leurs grades militaires, ou leur origine sociale, si bien qu'ils sont répartis un peu partout sur les gradins.

On me montre tout d'abord Calvino, un homme roux d'une quarantaine d'années, voûté et visiblement démoralisé. Il ne parle aucune langue étrangère, ou peut-être ne veut-il pas s'entretenir avec un journaliste étranger. Il retourne donc vers son groupe composé d'une dizaine de prisonniers, qui sont tous des criminels du temps de Batista.

Dix mois au Guatemala

On fait appeler par haut-parleur les prisonniers parlant français. Un jeune homme descend de la tribune des officiers et se présente dans un français impeccable : « Je m'appelle José Andreu et je suis à votre disposition. » J'avais déjà entendu parler de lui. Le maire de La Havane me l'a signalé comme le plus intelligent des prisonniers, comme « leur intellectuel ».

José Andreu me déclare qu'il a vingt-cinq ans, qu'il est avocat et qu'il a appris le français en Suisse, où il a séjourné sept ans. Son père a été sénateur avant l'arrivée de Batista au pouvoir, puis s'est retiré de la vie politique pour reprendre son activité de médecin.

« *Je suis parti d'ici il y a onze mois, tout à fait légalement*, me raconte José Andreu, *parce que je me suis rendu compte que le régime castriste ne garantissait pas les libertés individuelles des citoyens. Je suis contre la nationalisation des propriétés privées, et j'ai toujours cru dans la démocratie parlementaire. Je suis venu combattre pour que la Constitution de 1940, qui prévoit des élections libres, soit enfin appliquée.* »

— Pensiez-vous vraiment pouvoir renverser Fidel Castro avec 1.500 hommes ?

(Prensa-Latina.)

K.-S. KAROL EN CONVERSATION AVEC UN PRISONNIER ANTICASTRISTE, JOSÉ ANDREU (*).
« J'essaierai de trouver d'autres méthodes. »

(*) Au Palais des Sports de La Havane.

→

RACISME NOIR AUX U.S.A.

Le racisme noir prend des proportions inquiétantes aux Etats-Unis. Certains de ses promoteurs, farouches tenants de la supériorité de l'homme noir sur l'homme blanc vont jusqu'à réclamer la création d'un état noir séparé sur le territoire des Etats-Unis. Ces nationalistes cherchent à éveiller la conscience des noirs américains et à les intéresser aux problèmes des jeunes états d'Afrique. Un nouveau type de noir américain est en train de naître. Un individu plus fier de sa race est prêt à lutter pour obtenir plus d'égalité dans la vie de tous les jours.

Cette semaine, lisez dans CONTINENT, une enquête sur un problème qui est difficile à résoudre pour le gouvernement américain.

CONTINENT, hebdomadaire européen d'information est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

HONGRIE

VACANCES 61

LE LAC BALATON
BUDAPEST
LE DANUBE

IBUSZ

adressez-vous à votre agence de voyages habituelle ou à :

IBUSZ, DÉLÉGUÉ A PARIS : M. MAJOR 19, RUE PASQUIER - PARIS 8e - ANJOU 01-02

(Prensa-Latina)

CHEZ LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE CUBA, M. OSWALDO DORTICOS (2e A PARTIR DE LA GAUCHE).
« Expliquez-moi une chose que je n'arrive pas à comprendre... »

→

— Après m'être engagé comme volontaire à Miami, j'ai passé dix mois dans le camp de Retalhuleu, au Guatemala, où la discipline était très stricte. Nous n'avions droit d'écouter que la radio Swan, station anticastriste, qui nous répétait sans cesse que le mécontentement grandissait dans le pays et que la résistance intérieure remportait de grands succès. Je croyais donc que la population nous aiderait à rétablir la légalité à La Havane.

Ces « ninos bien »

— Estimez-vous que les Américains vous ont trompés ?

— Vous trouverez ici beaucoup de prisonniers très amers à l'égard des Américains, et qui ont même offert leurs services pour combattre les Etats-Unis. Ils estiment que les Américains leur ont menti, qu'ils les ont débarqués sans aucune protection sur une plage indéfendable. Ce n'est pas mon cas. Les Américains font des erreurs comme tout le monde et ce sont nos dirigeants à nous qui ont mené l'opération.

— Comment expliquez-vous la fidélité de la population au régime ?

— C'est très simple. Fidel Castro a accordé tous les avantages aux plus pauvres et il leur a distribué des armes. Ceux qui ont des armes sont plus forts que les autres. Cela ne veut pas dire qu'ils aient raison. Moi, j'estime que tout le monde doit pouvoir vivre librement dans la société et bénéficier de la protection du gouvernement. »

Le jeune combattant anticastriste parle avec fermeté et ne veut céder sur aucun point. S'il est transféré devant un tribunal populaire, il ne reconnaîtra pas sa compétence. Mais quand je lui demande ce qu'il ferait « si c'était à recommencer », il répond sans hésiter : *« Je lutterai toujours contre le communisme, mais j'essaierai de trouver d'autres méthodes que celle du débarquement armé. »*

J'essaie de parler encore avec le capitaine San Roman, ancien officier de Batista et commandant des forces de débarquement. Mais son français est pratiquement inintelligible. Je peux comprendre simplement qu'il est bien traité et convenablement nourri. Les autres prisonniers m'on dit à peu près la même chose dans un anglais rudimentaire. L'un d'entre eux a même tenu à ajouter qu'il était personnellement reconnaissant à Castro pour son traitement humanitaire.

Il n'avait pas tout à fait tort. L'invasion a déchaîné des passions parmi la population et j'ai entendu partout des jugements impitoyables, presque haineux, à l'égard des prisonniers. On s'étonnait même, à La Havane, que Fidel soit si magnanime à l'égard de ces « ninos bien » (fils à papa), qui ont fait surgir le spectre de la guerre civile. Les révélations faites par les prisonniers, sur leur origine sociale, et sur les buts de leur entreprise, ont soulevé l'indignation générale. L'invasion du 17 avril a indiscutablement porté un coup très dur à l'opposition anticastriste à Cuba.

C'est peut-être parce qu'il était conscient de ce renforcement de son régime que Fidel a proclamé la République socialiste à La Havane. Mais ce n'est pas la seule grande décision qu'il réserve à ses compatriotes. Tandis qu'ils parlent des prisonniers et des bulldozers, on discute, dans le cercle dirigeant de la révolution cubaine, d'un projet autrement important pour l'avenir du pays. Fidel me l'a laissé entendre en me parlant, au cours d'une rencontre nocturne, du Prix Lénine qui vient de lui être décerné.

La paix et la révolution

« J'éprouve une admiration chaque jour plus grande pour Lénine — me dit-il. *Plus je connais son œuvre et sa vie, plus j'admire le créateur de la Russie socialiste. C'est aujourd'hui que je peux mesurer les difficultés que Lénine a dû surmonter, et la grandeur de l'héritage qu'il a légué à l'humanité. Quand je vois un pétrolier soviétique, je pense à Lénine. Quand je vois un tracteur soviétique, je pense à Lénine. Chaque fois que nous recevons quelque chose de l'Union Soviétique, j'éprouve de la reconnaissance pour Lénine. »*

Fidel parle lentement, comme s'il mesurait chacune de ses paroles et voulait m'indiquer qu'elles résument de longues réflexions. Il reprend :

« Je vais vous faire un aveu. J'ai toujours été impressionné par les écrits de Lénine. Lors de l'attaque de la caserne Moncada, en 1953, j'avais un livre de Lénine sur moi et il a été versé par les juges de Batista à mon dossier d'accusation. Mais ce n'est pas la même chose de lire Lénine en temps de paix et en pleine révolution. Aujourd'hui, ses écrits ont un goût très différent pour moi de celui qu'ils avaient naguère. Beaucoup d'événements qui se sont passés en Union Soviétique ne sont devenus compréhensibles pour moi que lorsque nous avons eu à affronter les problèmes de notre propre révolution. »

Fidel ne s'est pas étendu davantage mais ces paroles contenaient déjà implicitement l'annonce d'une grande décision dont on parle beaucoup à Cuba.

En dollars et cash

Lénine a toujours cru, dès son entrée dans la vie politique, que la révolution prolétarienne devait s'appuyer sur un parti structuré et hiérarchisé. Fidel Castro était, au contraire, le champion d'une démocratie directe. Il n'a jamais transformé son mouvement du 26 Juillet en une vraie formation politique. Il voulait diriger le pays en s'adressant directement à la population et en vérifiant sur place s'il avait été bien compris.

Les déplacements de Fidel d'une région à l'autre de Cuba, ses conversations avec des paysans, ses débats contradictoires av[illegible] les réticents, tout cela faisait partie intégrante de la révolution cubaine et du « style » fidéliste. Aujourd'hui, ces méthodes improvisées paraissent insuffisantes.

Tous les dirigeants avec qui j'ai pu m'entretenir, depuis le président de la République, M. Dorticos, jusqu'à Ernesto « Che » Guevara, ont terminé leur exposé par des paroles presque identiques : *« Nous avons un besoin urgent de cadres pour gérer le pays, pour construire le socialisme et pour défendre la révolution. »* Ils sous-entendaient : il nous faut un véritable parti politique qui prendra en charge la formation de nouvelles élites et l'instruction idéologique des militants ; il nous faut un appareil pour pouvoir agir efficacement.

C'est l'exercice quotidien du pouvoir qui a fait sentir aux Cubains la nécessité d'une telle transformation. Fidel n'aime pas l'admettre mais qui peut nier que les hommes de la Sierra Maestra ont été dépassés par les événements ? Le président Dorticos me l'a avoué ouvertement :

« Toutes les mesures socialistes prises par notre révolution étaient contenues dans la plaidoirie de Fidel devant le tribunal de Batista. Mais nous n'avons pas prévu le rythme de leur exécution et les conditions dans lesquelles elles s'effectueraient. Nous avons cru pouvoir procéder par étapes, suivant un horaire choisi par nous.

« Or, dès l'annonce de la réforme agraire, nous nous sommes trouvés devant des exigences américaines qui ont bouleversé nos projets et semé le désaccord dans nos rangs. Les Etats-Unis nous ont demandé le paiement intégral et immédiat des indemnités pour les Américains expropriés. C'était une façon d'empêcher toute réforme agraire, car ils savaient que nous n'avions pas les moyens de payer ces indemnités. Fidel a décidé de passer outre, mais certains de nos camarades étaient favorables à la conciliation et se sont séparés de lui.

« A chaque étape, quelques « modérés » ont quitté nos rangs, tandis que le secteur public à gérer est devenu de plus en plus important.

« L'hostilité du monde capitaliste a parachevé ce processus de socialisation rapide. Aucun pays capitaliste et aucune entreprise privée étrangère ne voulaient plus investir à Cuba. Sous la pression des Etats-Unis, les pays occidentaux nous posaient même des conditions commerciales de plus en plus difficiles. Ils n'acceptent de nous vendre que si nous payons en dollars et cash. Aussi, avons-nous été obligés de nous tourner vers les pays socialistes et nous sommes devenus nous-mêmes le seul grand investisseur à Cuba.

« Au bout de deux ans d'une telle politique, nous avons constaté que notre économie était devenue largement socialiste, que nous ne pouvions la développer que sur des bases socialistes et avec l'aide des pays de l'Est. Voilà pourquoi nous avons proclamé Cuba « République socialiste » et voilà pourquoi nous avons un si grand besoin de cadres. »

Le club des 81

Dans ces conditions, la création d'un parti unique est considérée comme une nécessité. Fidel Castro a donné son accord. On s'attendait même, à La Havane, qu'il l'annonce lui-même lors du défilé du 1er mai. Mais la décision a été ajournée, car les dirigeants cubains, s'ils sont d'accord sur le principe, restent divisés sur le caractère du parti à créer. Or, cette question a une grande importance pour l'avenir des relations de Cuba avec le bloc de l'Est.

Il ne suffit pas de se déclarer communiste pour être reconnu comme tel par l'U.R.S.S. et les autres mouvements d'extrême gauche. Castro et ses amis peuvent baptiser leur pays démocratie populaire et chanter les louanges de Krouchtchev du matin au soir : les Soviétiques, pour l'instant, ne considèrent pas Cuba comme faisant partie du bloc socialiste.

Si les Cubains ne font pas partie du « club » des 81 mouvements d'extrême gauche qui ont siégé au mois de novembre dernier à Moscou, c'est parce qu'ils ne souscrivent pas à un certain nombre de principes universalistes marxistes et n'acceptent pas d'être les simples combattants d'un étroit secteur sur le large front de la lutte communiste. Les révolution-

VACANCES en juillet au LAC BALATON

(Hongrie)

Site exceptionnel - Unique en Europe

pour filles et garçons de 10 à 20 ans

Hôtel Pension de grand confort - Natation, promenades en bateaux, École de navigation (voiliers). Excursions en montagne. Possibilité d'études, 3 heures par jour de la 4e à la 1re (anglais, allemand, mathématiques)

Surveillance par personnel expérimenté

Voyage en couchette et wagon-restaurant

Prix de Paris à Paris tout compris : 700 NF

Pour tous renseignements, s'adresser à :

M. HELD-SAULNIER, professeur

2, r. Lucien-Noël, LES LILAS (Seine). - VIL. 83-23

Les bulldozers au défilé du 1er mai (*).
« Marchons séparément et frappons ensemble. »

(Paris-Match)

saires cubains ne se réclamaient jusqu'ici d'aucune théorie précise et ne se préoccupaient que de la solution des problèmes particuliers à leur pays. Ils analysaient toujours la situation mondiale à travers le prisme des intérêts cubains.

Les Soviétiques les ont soutenus chaleureusement dans leur lutte contre les Etats-Unis. Les Cubains leur en ont une reconnaissance dont l'ampleur, la sincérité et la spontanéité sont sous-estimées par les Occidentaux. Selon Castro et ses amis, Krouchtchev ne s'est pas montré généreux à leur égard pour en tirer profit dans la guerre froide mais parce qu'il est un socialiste et parce qu'il dirige un monde moralement supérieur à l'Occident (1).

Les Soviétiques, cependant, n'ont jamais eu une confiance entière en Castro. L'affaire des Mig l'illustre bien. Les premières livraisons d'armes soviétiques à Cuba datent du printemps 1960. Il était logique de supposer que les avions à réaction nécessaires à la défense de cette île ouverte de tous côtés figuraient en tête de liste. Or les Cubains n'ont toujours pas reçu de Mig. Ils en étaient même catastrophés, le 17 avril dernier, lorsqu'ils ne savaient pas encore quelle était l'ampleur de l'invasion.

L'affaire des Mig

Il n'est pas vrai que la formation des pilotes d'avions à réaction exige plusieurs années. Les Cubains devraient avoir depuis longtemps déjà le personnel capable de piloter des Mig et même des bombardiers à réaction. Mais le séjour de leurs apprentis pilotes en Tchécoslovaquie se prolonge et les avions soviétiques n'arrivent toujours pas à Cuba. Il y a pour cela une raison :

Les Russes savent qu'aucun Mig ne partira de Pologne, d'Allemagne de l'Est ou d'Albanie sans autorisation préalable du maréchal Malinovsky. Ceux qu'ils livreraient à Cuba, en revanche, échapperaient à leur contrôle. Castro est entièrement indépendant et il enverra ses avions où et quand il voudra.

Si les Soviétiques ne craignent pas de livrer des avions à Nasser, au Maroc et à tant d'autres pays qui sont en dehors de leur bloc, c'est qu'ils n'ont aucune responsabilité dans l'utilisation qui en sera faite et n'ont pris aucun engagement vis-à-vis de leurs acheteurs. Il n'en est pas de même pour Cuba. L'U.R.S.S. est moralement engagée à défendre la révolution cubaine et, si elle manquait à sa parole, elle perdrait d'un coup toutes les positions qu'elle avait acquises dans le tiers monde. Mais elle ne veut pas être mise devant un fait accompli et elle entend garder son pouvoir de décision. Si Castro était communiste, s'il siégeait dans le club des 81, les Russes lui feraient confiance et il aurait ses Mig. Pour le moment, ce n'est pas le cas.

« Hoy » et « Revolucion »

Une partie des dirigeants cubains estime précisément que la création imminente d'un parti unique offre une occasion d'engager l'U.R.S.S. — ou plutôt, comme on dit à La Havane, de « l'intéresser plus intimement » — à Cuba. Ces hommes ne sont pas des agents soviétiques. Simplement, ils croient que l'efficacité exige que le nouveau parti s'inspire du modèle du P.C. de l'U.R.S.S. et ils sont convaincus qu'ils ont intérêt à faire partie du club international d'extrême gauche. Ils affirment que l'exemple soviétique a montré ce que devait être le rôle d'un parti dans la direction du pays et que Cuba doit imiter cet exemple. Ils voudraient que le quotidien communiste « Hoy » devienne l'équivalent de la « Pravda » en tant qu'organe central de ce futur parti ouvrier cubain.

Ces hommes rient de bon cœur quand on leur suggère que Cuba a intérêt à rester neutraliste et à ne s'identifier à aucun des blocs. « *Comment voulez-vous* — m'ont-ils dit — *que nous soyons neutres quand notre survie dépend du renforcement du camp socialiste et de l'affaiblissement des Etats-Unis ? Ne comprenez-vous donc pas que les « marines » sont à quelques dizaines de kilomètres de nos côtes et qu'ils n'attendent qu'une occasion pour nous exterminer ? La moindre difficulté à l'intérieur du bloc soviétique, la moindre inattention de nos alliés peut suffire à les faire passer des menaces aux actes.* »

Ils rejettent également l'objection selon laquelle l'affiliation au mouvement communiste international priverait les dirigeants cubains de leur liberté d'action. « *Nous ne sommes plus à l'époque de Staline* — disent-ils — *et la devise actuelle des partis communistes est : marchons séparément et frappons ensemble. Elle nous convient parfaitement. De toute façon, nous suivrons notre propre voie vers le socialisme, comme le font les Polonais, les Tchèques ou les Chinois.* »

Cette conviction, pourtant, n'est pas partagée par tous les conseillers de Fidel Castro. D'autres — et je crois que le président Dorticos est de ceux-là — veulent que le parti unique soit constitué sur la base du mouvement du 26 Juillet et que son porte-parole reste le journal « Revolucion ». Ils sont prêts à englober les communistes dans cette nouvelle formation mais ils veulent que sa direction reste exclusivement entre les mains de Fidel et de ses compagnons de la Sierra Maestra.

Selon eux, Cuba a intérêt à garder son entière indépendance d'action, ne serait-ce que pour pouvoir influencer l'Amérique latine. Ils craignent que Moscou, même sans donner des ordres, n'impose à un parti qui lui serait directement affilié des mesures de socialisation trop poussées. Or, la révolution cubaine n'a pas besoin de brûler les étapes. Il lui faut, au contraire, du temps pour digérer les transformations sociales déjà effectuées. « *L'adoption d'une doctrine stricte*, disent-ils, *serait peut-être une solution plus facile, mais elle appauvrirait toute notre expérience révolutionnaire, et nous créerait peut-être des difficultés à l'intérieur du pays.* »

C'est un fait. La Russie soviétique est extrêmement populaire à Cuba, mais le communisme en tant que doctrine ou en tant que parti ne l'est pas. Le journal communiste « Hoy », pour augmenter son tirage, a dû imiter la présentation et la manière rédactionnelle du quotidien fidéliste « Revolucion ». Même aujourd'hui, les militants révolutionnaires sont réticents devant les publications qui se réclament du P.C. et ils parlent souvent des erreurs commises par ce parti, qui a naguère soutenu Batista. Ils ne comprendraient pas très bien que Fidel se déclare le continuateur de ce mouvement sectaire et qu'il s'intègre à la famille communiste internationale.

D'autre part, ces hommes croient à la détente dans leurs rapports avec les Etats-Unis ; non qu'ils espèrent un revirement de la politique américaine, mais parce que la rencontre Krouchtchev-Kennedy et l'évolution de la situation en Amérique latine imposeront certaines réalités à Washington.

De septembre à mai

Au mois de septembre dernier, lorsque j'ai vu Fidel Castro à New York, il déclarait encore qu'il avait confiance dans le peuple américain. Il venait de recevoir la statuette de Lincoln de ses amis du « Fair-Play Committee for Cuba » et il m'a dit, en me la montrant : « *Je sais qu'il existe une autre Amérique que celle des grandes corporations. Je sais que si ce peuple connaissait la vérité, il ne tolérerait pas des dirigeants qui se vantent de leur crime au Guatemala comme d'une victoire de la démocratie et ne leur laisserait pas mener leur politique de guerre contre Cuba. Mais il faut qu'on lui dise cette vérité. Cela mettra du temps, mais je suis optimiste.* »

A La Havane, Castro ne voulait même plus parler des Américains. Quant au président Dorticos, il m'a posé une question amicale : « *Expliquez-moi une chose que je n'arrive pas à comprendre. Nous sommes tous jeunes en politique. Vous avez vu Fidel et « Che » Guevara. Ils ont à peine dépassé la trentaine. Moi, je passe pour le doyen de l'équipe, mais je ne prétends pas avoir une grande expérience de la diplomatie mondiale. Mais je n'imagine pas qu'il puisse se produire des circonstances telles que l'un de nous soit amené à mentir devant l'opinion mondiale. C'est pourquoi je vous demande comment Stevenson, l'un de ces Américains libéraux que nous avons toujours respectés, a pu venir devant l'O.N.U. avec les photos truquées de prétendus avions cubains dont les pilotes auraient déserté avant de bombarder La Havane ? Il savait qu'il mentait. Il savait que la vérité était connue à Cuba et qu'elle éclaterait rapidement au grand jour comme cela s'est effectivement produit. Alors ? Comment, après cela, peut-on encore croire en la parole d'un Américain ?* »

Ces paroles du président Dorticos m'ont touché car je sais qu'il voudrait profondément pouvoir répondre d'une façon positive à sa propre question. C'est d'elle, c'est de la normalisation des rapports cubano-américains que dépend, aujourd'hui encore, l'avenir de la révolution populaire cubaine.

Car rien d'irréparable n'a encore été fait. Pour le moment, les Cubains sont à un carrefour et vivent sous le signe du paradoxe. Les Américains leur crient : « *Vous êtes communistes* » ; Castro et ses amis répondent : « *Nous avons le droit d'être communistes si cela nous plaît et nous proclamons précisément la République Socialiste dans notre pays.* » Mais les Russes continuent de parler uniquement du « peuple héroïque de Cuba » et refusent d'accorder à ses dirigeants l'investiture communiste.

Cuba a toujours une économie mixte, avec un vaste secteur privé à la campagne. La quasi-totalité de l'appareil de distribution échappe encore au contrôle de l'Etat. Malgré le durcissement récent, le pays ne connaît ni la discipline ni l'encadrement totalitaires. Sa révolution s'appuie sur une immense majorité de la jeunesse et elle a effectué des réalisations positives que la population approuve.

Si on laissait ce pays en paix, il ne chercherait pas à s'intégrer politiquement et idéologiquement au bloc soviétique. Même maintenant, Fidel n'a pas dit son dernier mot et les jeux sont ouverts. Il s'agit de savoir simplement s'il est vrai — comme le dit « Che » Guevara — que la logique rigoureuse de l'Histoire impose aux pays capitalistes une certaine conduite et que leurs efforts pour étrangler la révolution doivent nécessairement la rendre communiste.

K.-S. KAROL.

(1) Le bloc soviétique a accordé à Cuba une aide de 245 millions de dollars, alors que le programme d'aide américain pour l'ensemble de l'Amérique latine — « Allianza para progresso » — prévoit la répartition de 600 millions de dollars entre vingt et un pays.

(*) Au premier plan, on reconnaît Fidel Castro.

Publicité Christian CHASSIN.

résidence le jardin de ville d'avray

Une résidence luxueuse et raffinée

située dans un cadre étonnant de parcs et de prairies. Un canal et de belles essences, entourés de pelouses à l'anglaise, confèrent au jardin lui-même une grande élégance. Exécuté par Vilmorin-Andrieux sur un dessin de Russell Page, c'est un lieu de charme et de repos à l'écart de Paris.

des appartements spacieux de 3 à 6 pièces construits, du gros œuvre au plus petit détail, avec la recherche de qualité habituellement réservée aux immeubles hors classe et livrés entièrement terminés :

peintures au choix dans toutes les pièces.

"tapis d'Avignon" dans les chambres et séjour. C'est une moquette de haut luxe sur induction latex proposée en 8 coloris.

cuisines équipées de meubles de bois revêtus Polyester blanc ou couleur, au choix. Bloc-évier deux bacs avec robinetterie mélangeuse.

salles de bains : décoration et équipement luxueux.

rangements : les placards et penderies sont de grandes dimensions et livrés équipés. Halls d'immeuble et paliers d'étages avec portes en glace et revêtement en marbre. Menuiserie métallique à haute étanchéité air et eau. Isolation thermique et phonique. Ascenseurs à parois lisses Shindler.

Chambres de bonnes - Garages - Parkings - Caves.

Depuis 850 NF le m2. Balcons-loggias gratuits.
Prime 6 NF le m2 - Prêt 50 % sur 5 ou 10 ans - Livraison fin 62.

Ecoles modernes (maternelle à 5e) à 50 mètres - Lycées de St-Cloud, Sèvres et Versailles - Commerçants et marché à 250 mètres - S.N.C.F. : Saint-Lazare à 20 minutes.

Renseignements :
sur place, 4, rue de la Ronce Ville-d'Avray et

D. FEAU

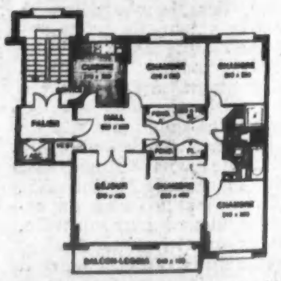
132, boulevard Haussmann - PARIS VIIIe - LAB. 69-34

Membre du syndicat National de la Copropriété et de la Construction affilié à la Caisse de garantie assurant les fonds déposés.

C'est une réalisation **admar**

un très bon plan

donne à chaque appartement l'espace et la distribution rationnelle sans lesquels il n'y a pas de vrai confort. Ainsi toutes les pièces, même les entrées et cuisines, sont de belles proportions. L'appartement de 6 pièces réserve aux visiteurs un accueil original et élégant avec l'ascenseur privé donnant directement dans la galerie longue de 5 m. 20. Les entrées de service sont indépendantes du palier de maîtres (sauf bâtiment A). Les volumes de rangement sont, eux aussi, largement calculés. Bien entendu, une salle de douches avec lavabo est aménagée, en plus de la salle de bains, dans les appartements de 5 et 6 pièces. Tous les appartements aux étages comportent un balcon ou un balcon-loggia.



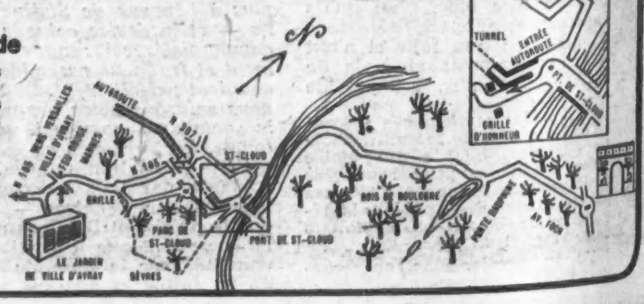
Plan de 5 pièces 103 m2 environ (Balcon non compris) également 3 pièces 68 m2, 4 pièces 80 m2 et 6 pièces 116 m2

une brève et magnifique promenade

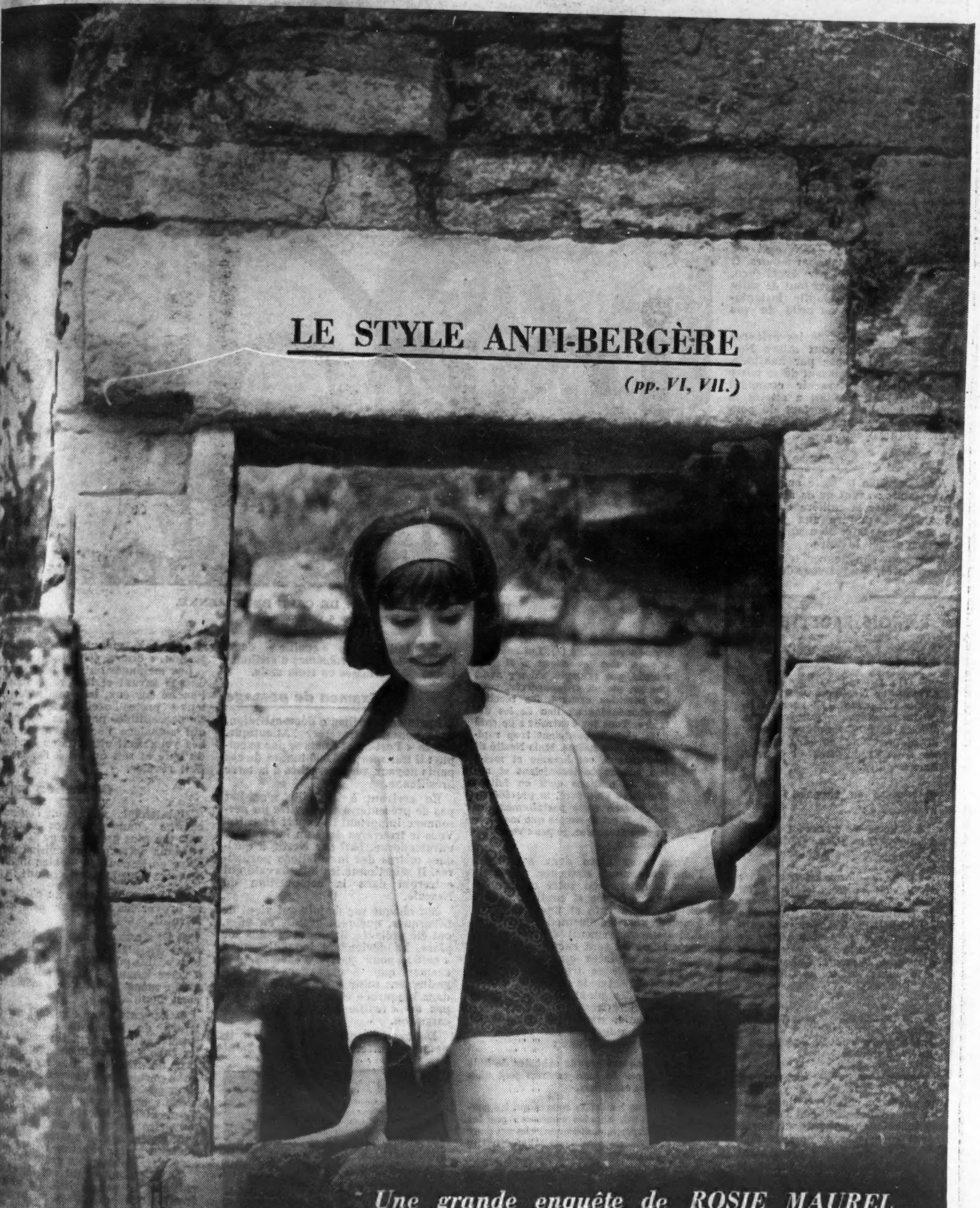
y conduit en quelques instants d'un parcours exclusivement tracé dans la verdure, à travers le bois de Boulogne et le Parc de Saint-Cloud

Visitez l'appartement témoin sur place, tous les jours même le dimanche (Parking réservé)

4, rue de la Ronce Ville-d'Avray



MADAME EXPRESS



LE STYLE ANTI-BERGÈRE

(pp. VI, VII.)

Une grande enquête de ROSIE MAUREL

LA VILLE REND FOU

(pp. IV, V, VI.)

(Dambier.)

JETEZ-LEUR LA POUDRE AUX YEUX

M. JOURDAIN faisait de la prose sans le savoir, les Françaises font de la publicité sans s'en douter.

Une enquête a prouvé, en effet, que 99 % des femmes emploient, dans la conversation courante, des noms de marque pour désigner un objet ou un produit de même catégorie, qu'il appartienne ou non à la marque en question.

Dans certains cas pourtant, il est presque impossible de faire autrement.

Les orfèvres viennent, par exemple, de créer une nouvelle pièce d'argenterie, qui a sa place sur le plateau à café, entre le pot à eau et le sucrier, et l'ont baptisée *« boîte à Nescafé »*. Les antiquaires ont suivi leur exemple et transformé en « boîte à Nescafé » tous les pots à tabac ou à épices de nos grand-mères.

Il leur était impossible d'appeler leur récipient « boîte à café en poudre soluble », personne n'aurait compris et personne n'aurait acheté. Là, pas de problème : tout le monde « voit » immédiatement de quoi il s'agit.

Ce qui prouve que le Nescafé est parfaitement entré dans les mœurs. Il est le café soluble par excellence, celui auquel vous pensez tout de suite dès qu'il s'agit de remplir instantanément votre tasse ou celle de vos amis.

Cependant, si, comme les orfèvres et les antiquaires, vous misez Nescafé, ne le faites pas par habitude. Il est quelquefois amusant de se poser des questions, de savoir comment et pourquoi un produit a atteint la popularité. Amusant surtout de pouvoir l'expliquer aux autres en prenant... le (nes-) café.

La route du café

Alors, arrêtez le geste automatique de vos amis : avant qu'ils aient versé dans leur tasse la cuillère « rituelle », jetez-leur la poudre aux yeux... la poudre de Nescafé, bien sûr, ou, plus exactement, son histoire.

Mais, pour commencer, tel un pédagogue éclairé, assurez-vous de la « culture générale caféière » de vos amis. S'ils ne connaissent pas l'origine du café lui-même, prouvez-leur immédiatement votre science en leur disant :

« Si vous buvez du café aujourd'hui, c'est parce que jadis un vieux berger yéménite s'est posé des questions sur l'humeur exubérante de ses chèvres : elles broutaient près d'un arbuste curieux (et inconnu alors) dont les feuilles étaient fines et les fruits rouges. Elles avaient découvert le caféier. »

Profitez alors de l'attention de votre public pour enchaîner immédiatement :

« Et si vous buvez du Nescafé aujourd'hui, c'est parce qu'un administrateur de Nestlé, en voyage au Brésil, assista, il y a une trentaine d'années, à une de ces fameuses quemadas (1). Lui aussi se « posa des questions ». Il demanda, par exemple, s'il n'y avait pas un moyen de conserver, pour les périodes creuses, les récoltes surabondantes au lieu de les détruire. Tous les « extraits » de café déjà réalisés perdaient trop rapidement leur arôme. Mais Nestlé fit confiance à cet homme et mobilisa autant de techniciens et autant de millions qu'il en fallait. Huit ans plus tard, le procédé de fabrication était parfaitement au point. Il est si simple que moi, ménagère française, je peux vous l'expliquer. »

(Nestlé.)

DANS UNE PLANTATION DE CAFE BRESILIENNE.
Le temps des « cerises ».

Vous avez alors deux solutions : l'une consiste à emmener vos amis dans la cuisine (si votre cuisine est une cuisine-musée et contient encore un moulin à café et une cafetière). L'autre, plus intellectuelle, vous permet (temporairement) de laisser vos amis là où ils sont encore, au Brésil.

Ne les déplacez que de quelques kilomètres, ils se trouvent alors au point de départ de la « route du café ». Dans une des plantations contrôlées par la Société Nestlé, située au nord de Sao-Paulo. Avant qu'ils ne vous posent des questions sur ce qui les entoure, apprenez vite :

- **que ces grands arbustes de huit mètres de haut environ sont bien des « caféiers »,**
- **que les fruits rouges qui les garnissent, appelés « cerises » par les indigènes, contiennent chacun deux petits noyaux verts : deux futurs grains de café.**

Enfin si, parmi vos amis, il existe un technicien du travail, spécialisé dans les problèmes « rendement », soyez prête à affronter son mépris : chaque ouvrière n'égrène que *deux* caféiers par jour. Mais... votre technicien ignore certainement qu'un caféier produit 127.000 grains environ par trimestre, soit 500 boîtes de Nescafé, soit encore 15.000 tasses !... La petite Brésilienne « cueille » donc (comme dans les problèmes d'arithmétique) 30.000 tasses en trois mois.

(1) Pour éviter l'effondrement des cours, les producteurs brésiliens préféraient brûler le café sur la voie publique ou dans les locomotives.

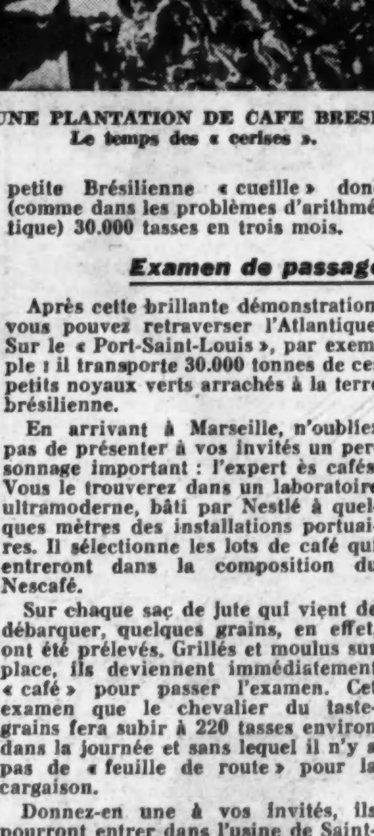
Examen de passage

Après cette brillante démonstration, vous pouvez retraverser l'Atlantique. Sur le « Port-Saint-Louis », par exemple : il transporte 30.000 tonnes de ces petits noyaux verts arrachés à la terre brésilienne.

En arrivant à Marseille, n'oubliez pas de présenter à vos invités un personnage important : l'expert ès cafés. Vous le trouverez dans un laboratoire ultramoderne, bâti par Nestlé à quelques mètres des installations portuaires. Il sélectionne les lots de café qui entreront dans la composition du Nescafé.

Sur chaque sac de jute qui vient de débarquer, quelques grains, en effet, ont été prélevés. Grillés et moulus sur place, ils deviennent immédiatement « café » pour passer l'examen. Cet examen que le chevalier du tastegrains fera subir à 220 tasses environ dans la journée et sans lequel il n'y a pas de « feuille de route » pour la cargaison.

Donnez-en une à vos invités, ils pourront entrer dans l'usine de Saint-Menet, où viennent d'arriver les grands « crus » sélectionnés.



(Réalités)

ECOUTER, SENTIR, REGARDER.
Un travail d'expert.

Les mélanges ont été faits selon un dosage savant et les grains rôtissent. Penché sur eux, le « maître torréfacteur » prête l'oreille au petit bruit (imperceptible pour les non-initiés) qui signalera l'éclatement du grain. Ses yeux sont attentifs au brunissage du café et son odorat à l'arôme qu'il doit révéler.

Opération cuisine

Maintenant, attention, *l'opération cuisine* commence. Vos amis vont voir (en plus grand) ce qu'ils auraient vu dans votre propre cuisine si vous aviez eu le courage — bien inutile — de faire vous-même votre café :

- UN MOULIN A CAFÉ : où viennent se broyer les tonnes de café torréfié refroidi.
- DES CAFETIÈRES : ou plus exactement des percolateurs géants en acier inoxydable où Nestlé, bonne ménagère, a versé (comme l'aurait fait n'importe quelle ménagère) du café moulu et de l'eau bouillante.
- DU CAFÉ NOIR : sortant par centaines de litres de cette cafetière superfamiliale et qui ressemble à tous les (bons) cafés du monde.

La dernière opération n'a plus qu'un but : permettre à ce café liquide d'arriver en boîte dans votre cuisine.

Dans une tour cylindrique de plusieurs étages, le café noir est d'abord pulvérisé en fines gouttelettes. Ces gouttelettes sont évaporées, séchées en quelque sorte, chacune se réduit jusqu'à n'être plus qu'un grain de poudre.

...Cette poudre qui est là, dans la cuillère de vos invités. Ils vous ont écouté avec attention, ne prolongez pas davantage leur attente. Laissez-les maintenant terminer le geste interrompu par votre récit et versez enfin de l'eau bouillante dans leur tasse... Ils sont prêts à savourer leur Nescafé en véritables connaisseurs !

Une page spéciale PUBLI-EX

TROIS RECETTES

● Cocktail au Nescafé : « Nes-Flip » :

1 œuf frais, 1 cuillère de lait en poudre Nestlé, 1 verre à liqueur de porto, 1/2 verre à liqueur de curaçao, 1 noix râpée. Mettez le tout dans un shaker et ajoutez une cuillère à café de Nescafé. Agitez et passez. Servez glacé.

● Mousse au chocolat et Nescafé :

4 bâtons de chocolat Nestlé, 4 œufs, 1 cuillère à café de Nescafé, 1 noix de beurre, sucre à volonté.

Battez les blancs en neige, puis ajoutez les jaunes. Chauffez à feu doux le chocolat avec le beurre en remuant. Lorsque le mélange est bien lisse, incorporez-le doucement aux œufs sans cesser de remuer. Sucrez à volonté et ajoutez le Nescafé. Servez frais et décorez de crème Chantilly.

★

● Enfin, n'oubliez pas que, préparé dans une cafetière, Nescafé ressemblera encore davantage à un café maison.

Une baigneuse de soleil.
Ça... ou la dihydroxyacétone.

(Rapho.)

BEAUTÉ

Bronzer sans soleil

● *Le hâle chimique n'est pas dangereux mais il est délicat à manier.*

EN principe, le bronzage est un moyen et non une fin en soi. La peau brunit pour dresser un écran protecteur coloré contre les brûlures du soleil. En fait, il y a belle lurette qu'on veut bronzer seulement par esthétique. Et, si le soleil fait défaut, si la peau y est allergique ou réfractaire, on cherche à imiter le hâle.

Les premiers « *hâles artificiels* » étaient de simples colorants, des fonds de teint « couleur soleil », un peu plus tenaces. On les étalait sur la peau le matin, on les retirait le soir par démaquillage ou savonnage. Ils existent encore (*Bronzine de Molyneux, Tan-in-a-Minute Rubinstein, Skin Tan Cristal H. Hubbard Ayer, Teint Doré Payot, Coup de Vent Antoine*; pour les jambes 200 *Fin Arden, BSF Orlane*). Ils sont faciles à manier, beaucoup de femmes leur restent fidèles.

Accélération

Il y a deux ou trois ans, sont apparus les « *accélérateurs de brunissement* », produits photo-sensibilisateurs, c'est-à-dire qui sensibilisent la peau à l'action des rayons ultra-violets. On les applique sur la peau ou on les prend par la bouche puis on s'expose au soleil : il se produit une pigmentation intense et persistante des zones sensibilisées.

Depuis des siècles, les Berbères d'Afrique du Nord utilisaient les graines pulvérisées d'une ombellifère, l'ammi majus, pour brunir les régions du corps décolorées par une maladie de peau, le vitiligo. Intéressés par les résultats, les médecins ont employé dans le même but des extraits alcooliques, puis des principes actifs de la plante.

On a enfin essayé ces produits aux Etats-Unis (notamment sur des prisonniers de droit commun, volontaires !), pour obtenir un brunissement rapide et considérable, chez les personnes à teint clair réfractaires au soleil.

Les accélérateurs de brunissement ont été accueillis avec enthousiasme... jusqu'aux premiers accidents : brûlure généralisée de tout le corps avec fièvre et semi-coma. On s'est aperçu que leur mise au point posait encore des problèmes. Ils sont maintenant au Tableau C (produits uniquement délivrés sur ordonnance).

Substitution

L'année dernière enfin, sont apparus les « *bronzants sans soleil* » (*Tan-O-Tan, Right Tan, Nat Tan Simon, Eau Solaire Lancôme, Segor Antoine*), produits incolores qui, au bout de cinq à six heures, donnent à la peau une teinte bronzée. Celle-ci dure deux ou trois jours, résiste au savon, à l'alcool, et ne pourrait s'effacer que par une friction vigoureuse au xylol.

Ces produits ne comportent pas de substance filtre et ne protègent pas du soleil (à l'exception de Segor). Tous sont à base d'une même substance, la dihydroxyacétone, découverte en 1898 par un pharmacien français, Gabriel Bertrand, expérimentée en 1926 en Allemagne (sans succès) comme antidiabétique, puis récemment aux Etats-Unis comme after-shave brunissant pour les hommes. Le succès foudroyant de ce dernier produit en a fait étendre l'emploi à tout le corps.

La dihydroxyacétone n'agit pas comme les accélérateurs de brunissement en provoquant en profondeur de la peau, à la limite du derme, la formation d'un pigment brun, la mélanine. Elle imprègne seulement les acides aminés de la peau (couche cornée superficielle) auxquels elle donne, par oxyréduction, une coloration brune, strictement limitée à la surface de l'épiderme. C'est pourquoi la coloration ne persiste que deux à trois jours, temps que mettent les cellules cornées, qui se renouvellent perpétuellement, pour desquamer.

Le Professeur agrégé Duperrat l'a fait étudier dans son service de l'Hôpital Saint-Louis. Il la juge inoffensive. Elle n'est pas toxique et n'altère pas l'épiderme. L'exposition au soleil après application ne modifie pas la réaction et ne produit pas d'accidents de photo-sensibilisation.

On peut donc employer sans risque ces produits. S'ils déclenchent parfois des réactions allergiques, ce n'est pas dans une proportion supérieure à celle des autres cosmétiques (avant usage, essayez-en l'action à titre de test, sur une petite partie de la peau). Mais l'application demande beaucoup de soin pour éviter taches et traînées. Mettez des gants de caoutchouc (sinon, vos doigts seraient plus foncés que le reste du corps) et employez une petite éponge pas trop imbibée. Passez-la en dernier lieu sur les mains, après avoir retiré les gants.

Autres inconvénients : 1) Le hâle n'est pas aussi doré que celui du soleil, il tire sur le jaune ou le café. 2) Poils, sourcils, duvets, foncent en même temps que la peau. 3) Sur les peaux grasses, de petits dépôts brunâtres s'incrustent parfois dans les pores dilatés, salissant la peau. 4) Sur les peaux sèches, les produits, alcoolisés, accentuent la sécheresse.

Grâce aux aînés

Pour pallier ce dernier inconvénient, *Right Tan* et *Nat Tan* ont sorti respectivement *Right Tan Milk* (crème liquide sans alcool) et *Nat Tan Liquid Cream* brunissante, hydratante.

Trois nouveaux « bronzants sans soleil » viennent de sortir cette année. Ils profitnt de l'expérience des aînés. *Tan Orlane*, sous forme de lait, contient des éléments adoucissants, filtrants et hydratants. *Super-Tan* de Coryse Salomé, lui aussi hydratant et filtrant, est coloré et comporte un tampon applicateur (semblable à celui de certains détachants ménagers) ; deux éléments qui facilitent l'étalement. *Tan Make-Up Rigaud*, mousse colorée, à la lanoline, en bombe, s'emploie comme maquillage indélébile.

La gamme des bronzants artificiels est donc étendue, mais, en ville, un teint clair a bien du charme aussi !

RECETTES

● CORDON BLANC

Carottes nouvelles aux épinards

1 kg d'épinards, 1 livre de carottes, quelques oignons nouveaux, sel, huile.

Vous mettez dans la cocotte une pellicule d'huile et dessus une couche d'oignons émincés. Là-dessus, les épinards lavés et bien séchés, puis les carottes coupées en deux. Salez légèrement entre les différentes couches. Vous faites cuire à feu très doux pendant une heure et quart. Au moment de servir, vous complétez l'assaisonnement et vous ajoutez sur le plat quelques noisettes de beurre frais.

(« Les recettes de Madame Express » viennent de paraître. Ce livre regroupe tous les plats mis au point pour nos lectrices, depuis deux ans, par Suzanne et Henriette. Il est en vente dans toutes les librairies : Ed. Pierre Horay, 11 NF.)

● CORDON BLEU

Croustades printanières

8 tranches de pain de mie, une béchamel épaisse, noix muscade (ou gruyère râpé), un œuf, une salade, sel, poivre, ciboulette.

Vous coupez des tranches de pain de mie. Vous faites une béchamel très épaisse parfumée à la noix muscade (ou, si vous préférez, au gruyère râpé), vous y incorporez un œuf entier. Vous en tartinez les tranches de pain et vous jetez celles-ci dans la friture bouillante côté sauce. Ne retournez pas. Au bout d'environ 4 minutes, vous sortez les croustades bien dorées. Vous les servez chaudes sur une salade verte en sauce vinaigrette bien poivrée, et largement assaisonnée de ciboulette.

SUZANNE ET HENRIETTE.

irrésistible douceur des rouges italiens de MOLYNEUX

Toute la lumière de l'Italie vient à vous avec Molyneux ; parfaite harmonie d'un rouge à la fois indélébile et onctueux qui "tient" et reste radieux. Les deux éclatantes nouveautés, Flammette et le rose San Remo, complètent une gamme de 12 nuances italiennes, chaudes et merveilleusement jeunes.

Durant tout le mois de mai, Molyneux vous propose un ravissant étui doré et une recharge de votre couleur préférée pour 9,50 NF au lieu de 11,50 NF.

marché et publicité - MR 2 - photo molinard

FETE DES MERES

Pour le prix d'un bouquet

LE calendrier est formel : dimanche prochain n'est pas un dimanche comme les autres. Tous les enfants (petits ou grands) le savent : la fête des mères tombe cette année le 28 mai.

Certains adultes jouent les blasés et semblent ignorer cette tradition relativement récente. Ils « tiendront le coup » jusqu'à samedi soir, mais dimanche matin ils iront comme les autres, faire la queue chez le fleuriste.

Pourquoi en arriver à cette extrémité, quand, pour le prix d'un bouquet, vous pouvez trouver un cadeau ravissant qui marquera cette fête des mères ?

Ne dites pas « Je n'ai pas le temps ». Pour vous éviter de longues courses à travers la ville, la Porte Ouverte, 201, rue Saint-Honoré, a fait une sélection parmi les œuvres des maîtres artisans. Elle présente actuellement une véritable exposition pour enfants généreux (ou pères embarrassés).

Moins de 10 NF

Voici quinze cadeaux-maison (1) sélectionnés dans cette boutique, ils valent tous *moins de* 1.000 *fr.* Mais que les plus riches ou les plus généreux se tranquillisent : à côté de ces cadeaux « prix minima » il en existe d'autres plus importants ou... plus précieux.

- LES BOIS :
  - — Le beurrier d'olivier : 9 NF.
  - — Les couverts à hors-d'œuvre en noyer : 8 NF.
  - — La fourchette à fondue (manche bambou ou olivier) : 4,75 NF.
  - — Le casse-noix à vis : 6 NF.
  - — La salière nordique : 7 NF.
- LES GRÈS OU CÉRAMIQUE :
  - — Le mazagran en céramique craquelée : 10 NF.
  - — Le vase-pichet en céramique craquelée : 8 NF.
  - — Le pique-fleurs en céramique décorée : 10 NF.
  - — Le poêlon de grès : 7 NF.
  - — Le crémier rustique : 3 NF.
- LA VANNERIE :
  - — Le set de table en paille tissée : 6 NF (voir photo).
  - — Claies à fromage : 4,50 NF.
  - — Corbeilles en vannerie à partir de 7,50 NF.
- LA VERRERIE :
  - — Carafons italiens en verre teinté : 6 NF et 8 NF.
  - — Huilier-vinaigrier en verrerie paillée : 9,50 NF.

(1) Un sondage d'opinion pratiqué récemment par un organisme spécialisé a révélé que les femmes se divisent en deux catégories : celles qui aiment les cadeaux maison, et celles qui préfèrent les cadeaux personnels.

Entre 10 et 20 NF

Plus personnels, les bijoux réalisés dans des matières rustiques par les artisans de France restent abordables : en voici six sélectionnés parmi ceux dont les prix s'échelonnent entre 10 et 20 NF.

(Roustan)

LE MAZAGRAN OU LES BIJOUX. Deux catégories de femmes.

- LES BAGUES :
  - — Pierres de couleur montées sur anneau d'argent réglable (bleu turquoise, améthyste, etc.) : 10 NF (voir photo).
- LES COLLIERS ET SAUTOIRS :
  - — Sautoirs chaîne métal argenté et pierre en verrerie de couleur : 10 NF.
  - — Les colliers à pampilles : 18 NF.
  - — Le pendentif en céramique : 9 NF.
  - — En émail : 11 NF.
- LES BRACELETS :
  - — En métal argenté ou doré avec pierre de couleur assortie à la bague : 16 NF (voir photo).

(Communiqué.)

TOUS LES ARTICLES Jalla LINGE ÉPONGE EN TISSU GARANTI BOUSSAC
SONT EN VENTE A LA TOILE D'AVION

UNE GRANDE ENQUÊTE DE ROSIE MAUREL

« EN France, écrit P. Chombart de Lauwe (1), *le taux des malades internés pour 1.000 habitants a décuplé depuis 1835 suivant une progression régulière. Ces chiffres sont valables surtout pour les psychoses. Pour les névroses, l'observation est beaucoup plus difficile, car les internements sont moins fréquents mais la progression serait, sans doute, encore plus marquée...* »

« *L'énormité même de la capitale,* écrit d'autre part le docteur C. Koupernik (2), *crée l'anxiété. Il arrive un moment où elle perd sa valeur humaine ; elle devient une organisation délirante, le château de Kafka.* »

La ville, la grande ville aux proportions inhumaines où l'isolement social (qui serait, selon un psychiatre « *une source capitale de maladie mentale, celle à laquelle pratiquement se ramèneraient toutes les autres* »), est la règle, où l'on vit affectivement seul dans des foules anonymes et indifférentes, où on n'a souvent aucune référence stable à laquelle se raccrocher, aucun groupe humain (la ferme, le village, la paroisse) auquel s'intégrer sinon la famille directe, la ville monstrueuse, la ville robot, la ville bruyante et déshumanisée, la ville surpeuplée et pourtant vide, la grande ville moderne peut-elle rendre fou ?

« L'urbanite »

A vrai dire, cette enquête a failli s'appeler d'abord : la ville rend malade. Les médecins réunis à Paris, à l'automne dernier, pour leurs journées thérapeutiques annuelles dans le cadre des Entretiens de Bichat, définissaient et baptisaient en effet une nouvelle maladie spécifique des habitants des villes : « l'urbanite ». Le développement effarant des grandes cités, surtout des grandes cités industrielles, a créé des conditions dans lesquelles il est de plus en plus difficile à l'homme de vivre selon les lois naturelles, nécessaires à son équilibre psychologique et mental.

L'urbanite, selon les médecins, se déclare après une période de tolérance plus ou moins longue. Certains sujets résistent mieux que d'autres, mais tous les citadins, du seul fait qu'ils vivent dans la grande ville, sont menacés par trois sortes d'agressions liées à l'existence urbaine : les agressions respiratoires, les agressions digestives, les agressions nerveuses.

Les agressions respiratoires sont le fait de la pollution de l'air. L'atmosphère des grandes villes est chargée en poussières minérales, irritantes pour les voies respiratoires, en aérosols microbiens, véritables bouillons de culture de germes nocifs en suspension dans l'air, en diverses substances chimiques toxiques tels les gaz d'échappement des moteurs des voitures ou les fumées de dégagement des foyers de chauffage domestique.

Le lot des citadins

Les agressions digestives résultent d'une mauvaise qualité générale de la nourriture (transportée trop loin, conservée trop longtemps, additionnée de produits chimiques) et d'un mauvais équilibre alimentaire (trop de graisses, trop de viande, pas assez de légumes verts et de fruits), mais également de la façon dont les repas sont absorbés, dans la hâte, le bruit, l'énervement. Les colites dites « nerveuses » et les ulcères à l'estomac sont fréquents chez les citadins.

Mais de l'avis médical unanime, c'est la troisième catégorie d'agressions, celle des agressions « nerveuses », qui tient dans le syndrome global de « l'urbanite » la place la plus importante. La fatigue née de mauvaises conditions de travail, de transports, de logement, le surmenage, l'inquiétude, le bruit, l'isolement affectif, l'insécurité, créent ces états anxieux qu'on retrouve à la base de tous les déséquilibres mentaux, de la simple dépression nerveuse aux maladies mentales caractérisées nécessitant l'internement dans un centre de traitement psychiatrique.

Or, un fait est là : si on peut échapper aux dangers de la pollution atmosphérique en allant à la mer l'été, à la montagne l'hiver, en partant fréquemment en week-end, si on peut minimiser les agressions digestives par l'adoption d'un régime alimentaire sain et bien équilibré, aucun citadin du haut en bas de l'échelle sociale ne peut espérer échapper aux agressions qui menacent son système nerveux et son équilibre mental. Les problèmes qui se posent ne sont pas les mêmes pour l'ouvrier habitant un grand ensemble et pour l'homme d'affaires installé dans un hôtel particulier de Neuilly, mais l'un comme l'autre souffrent à des titres divers, sous des formes différentes, des conditions de vie aberrantes qui sont faites à l'homme moderne dans les grandes agglomérations.

Dans son essai de psychopathologie urbaine, C. Koupernik s'est attaché à montrer surtout comment les éléments qui menacent l'équilibre nerveux du citadin varient en fonction

(Rapho.)

UN LOGEMENT « MODERNE ».
« Si ça s'écroule, où irons-nous ? »

(1) *« La Maladie Mentale comme Phénomène Social »*. (Monographie de l'Institut National d'Hygiène, n° 7.)

(2) *« Essai de psychopathologie urbaine »*, paru dans le *« Concours Médical »*.

LA VILLE REND FOU

(Boubat-Réalités.)

LES COULOIRS DU MÉTRO A SEPT HEURES DU SOIR.
Seul dans des foules anonymes.

de ce facteur de base essentiel : le logement.

C'est ce problème du logement, facteur essentiel conditionnant en grande partie les autres problèmes de l'existence urbaine, qui nous servira de fil conducteur pour cette enquête. Nous partirons des pires conditions (on ose à peine écrire : de logement) qui constituent vraiment les derniers cercles de l'enfer : le taudis, l'hôtel meublé. Nous verrons ensuite que ces tanières sordides ne sont pas seules à soulever des problèmes. La ville en pose aussi aux habitants des vieux appartements, à ceux qui sont logés dans les immeubles modernes et les grands ensembles. Elle en pose même à ceux qui disposent d'appartements somptueux dotés de tout le confort désirable.

L'eau dans la cour

Il y a encore en France des taudis, sans air, sans lumière, sans espace, sans aucune des commodités les plus élémentaires, avec des murs humides et noirs qui menacent sans cesse de s'écrouler. Selon les estimations récentes (M. J. Chombart de Lauwe, 1959) 220.000 logements devraient être abattus dans la région parisienne.

« *On nous a mis des planches et des tréteaux pour soutenir les murs,* explique une occupante d'un de ces logements. *Mais je n'ai pas confiance. C'est tellement vieux. A chaque pas, ça remue. J'empêche les enfants de courir. C'est surtout pour eux que j'ai peur. Et si ça s'écroule, où irons-nous ?...* »

Mais le taudis, ce n'est pas seulement ces logements vétustes, voués à la démolition, ce n'est pas seulement le wagon de chemin de fer désaffecté, les planches branlantes des baraques de la zone, dont on a honte de songer qu'elles abritent des êtres humains, ce sont tous ces logements qui pullulent encore dans la grande ville, et qui n'ont pas d'eau, pas de gaz, pas de W.C. ! Sur 2.381.500 logements parisiens, 1.176.420 n'ont pas d'eau à l'intérieur. Dans les meilleurs cas, elle est sur le palier, souvent dans la cour.

« *J'ai eu mes deux premiers enfants dans deux mansardes au 6e étage,* raconte une jeune femme relogée dans un H.L.M. *Il fallait descendre chercher l'eau dans la cour. Le propriétaire nous avait coupé l'électricité pour nous faire partir. Nous avons tenu deux ans dans ces conditions. C'était ça ou la rue...* »

Si presque tous les logements ont l'électricité (96 %), il y a encore à Paris 17,8 % de logements sans gaz. Dans de telles conditions, le moindre détail de la vie matérielle devient une source de conflits insupportables. On s'assied avec du linge qui sèche au-dessus de sa tête, on mange des nouilles parce qu'il est difficile de faire cuire autre chose sur le minuscule réchaud à alcool ; on est sale parce qu'on ne ne peut pas se laver, laid parce qu'on est malheureux. C'est un enfer dont l'alcool est la seule évasion. Or l'alcoolisme remplit à lui seul un tiers des lits des hôpitaux psychiatriques.

Au moins, dans ces antres qui ne méritent pas le nom de logement, a-t-on un coin pour s'étendre, un lit pour dormir. Dans son livre très documenté (1), Rose-Marie de Casabianca cite quelques cas d'occupation de taudis. Nous transcrivons textuellement :

« *Le père, la mère et quatre enfants de 3 à 16 ans n'ont qu'une chambre et une cuisine... Le père est au chômage et vit avec la mère et cinq enfants dans deux pièces insalubres... Le père, la mère et un enfant de 10 ans habitent une cage d'escalier et sont menacés d'expulsion... Dans une même chambre habitent six personnes : deux ménages, un bébé et une jeune fille... Une chambre aérée par un vasistas abrite huit personnes... Une famille de 7 enfants plus le père et la mère vit dans une pièce et un réduit qui sert de cuisine et de cabinet de toilette. Le père est tuberculeux. Quand les lits (où plusieurs personnes couchent à la fois) sont en place, on ne peut pas ouvrir la porte...* »

Ce ne sont que quelques cas. Il y en a d'analogues, par centaines, dans d'autres quartiers. On ne se demande pas comment l'alcoolisme et les troubles mentaux peuvent naître dans de telles conditions; on se demande comment les misérables qui vivent chaque jour de telles existences pourraient échapper à ces troubles.

Les hôtels-taudis

Il semble, après ce que nous venons de décrire, qu'il ne puisse y avoir pires conditions d'existence que ces taudis urbains surpeuplés. Le problème des hôtels meublés est pourtant aussi douloureux. Il rejoint souvent d'ailleurs celui des taudis. Car après quelques mois d'occupation, la chambre meublée, le plus souvent sordide au départ (pourquoi le patron se donnerait-il la peine de l'entretenir ? Il est toujours sûr de la louer, si misérable soit-elle), devient un taudis, pire encore, peut-être, que le wagon désaffecté ou la mansarde, parce que les conditions de vie y sont psychologiquement désastreuses. On paie la chambre très cher (de 5.000 à 12.000 ou 15.000 francs par mois), et on tremble toujours d'en être chassé, on n'y jouit d'aucune liberté.

Dans une thèse consacrée au problème de la Vie Familiale dans les Hôtels Meublés, Mme André Vieille-Michel, attachée de recherches au C.N.R.S., a fait le tableau des brimades auxquelles sont soumis, dans leur immense majorité, les 400.000 locataires qui habitent les 12.000 hôtels meublés de Paris et de la Seine. On doit payer des suppléments substantiels au loyer pour avoir le droit de faire la cuisine, la lessive ou de faire fonctionner un poste de radio. Dans beaucoup de ces hôtels, non seulement les animaux, mais encore les enfants sont interdits. Les jeunes ménages logés là vivent dans la hantise d'attendre un bébé qui signifierait leur expulsion. Les visites sont interdites sauf accord du propriétaire. Tout cela pour ceux qui ont la chance (car il faut encore appeler cela : une chance !) d'avoir une chambre au mois. La moitié des passagers des hôtels meublés sont des « errants forcés » que l'hôtelier oblige à partir après quelques jours de location, pour ne pas appliquer les abattements de loyer prévus pour les chambres au bout de 30 ou 60 jours de location. Mme Vieille-Michel cite, entre autres, le cas d'un jeune ménage parisien qui a ainsi habité une vingtaine d'hôtels différents dépensant des sommes variant de 15.000 à 20.000 francs par mois. Pour éviter ces déménagements permanents, la plupart des clients des hôtels meublés acceptent de payer le prix de la chambre à la journée, alors qu'ils l'occupent au mois.

« *A l'âge de l'atome,* écrit Mme Vieille-Michel, *il existe encore dans Paris et sa banlieue des milliers de ménagères qui, habitant des hôtels meublés, sont obligées de descendre*

→

(1) « *Enfants sans Air* », Etude Sociologique des enfants d'un quartier urbain (une partie du 9e arrondissement), réalisée pour le Bureau d'Etudes de l'Enfance.

La semaine prochaine :

LE PURGATOIRE DES CLASSES MOYENNES

POUR LE WEEK-END
l'aérosol d'eau de « CREPE DE CHINE »
(Création F. MILLOT, Parfumeur)

HAUSSMANN COATS
SOLDE
POUR HOMMES ET DAMES
A PARTIR DU 23 MAI
MANTEAUX - TAILLEURS - IMPERMEABLES
VETEMENTS DE PEAU, etc.
PARDESSUS - LODENS - VESTES DE SPORT, etc.
107-109, bd Haussmann
SAINT-AUGUSTIN

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

Claire Comte
ROBES
DE CÉRÉMONIES
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

FUTURES
MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention
une collection de "Classe"
dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour
être transformables par ses soins
après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE

boutique
Fabrice
CHASUBLES SOIE PEINTES MAIN
69 NF
CADEAUX SELECTIONNES
« à chanteclair »
61, boulevard Saint-Michel, Paris (5e)

frédérique
BOUTIQUE COUTURE
31, rue Marbeuf
« STYLE FOUFOUILLE »
Robes aériennes
Mousselines exclusives
Deux pièces ville
Blouses et pantalons
Créations dessinées et exécutées
en ses ateliers
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES
AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

L'habit ne fait pas le moine
Mais le home trahit la femme
LISE GRAF
PERSONNALISERA LE VOTRE
6, RUE VAVIN (6e) - ODE. 31-34

FEMMES PETITES
LA MODE
"TROIS POMMES"
PRÊT A PORTER
GENEVIÈVE CORNE
21, R. LA BOÉTIE - ANJ. 68-64

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - LITtré 13-13
La spécialiste du beau Linge
vous propose cette semaine
UN GRAND CHOIX
DE CHEMISES DE NUIT ET
DE COMBINAISONS
EN COTON
Ouvert de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à
19 h. 30 SAUF LUNDI

le livre de cuisine
de la
"femme moderne"
SUZANNE et HENRIETTE
LES RECETTES
DE
MADAME EXPRESS
1 vol. 11 NF PIERRE HORAY

POUR VOTRE CONFORT
ET LA BEAUTÉ
DE VOTRE LIGNE
WARNER
En vente :
"CLARNINE" 20, rue Vignon - Paris-8e
"FRANCK et Fils" 80, rue de Passy - Paris-16e
"LUCY" 7, boulevard Hausmann - Paris-9e
"LUCY" 72, rue Saint-Lazare - Paris-9e
"SEVERINE" 140, avenue Victor-Hugo - Paris-16e
ET CHEZ TOUS LES BONS SPÉCIALISTES

trois ou quatre étages pour prendre un broc d'eau dans la cour et vider un seau d'eaux sales... L'usure, la fatigue nerveuse des femmes s'ajoutent donc à l'anxiété permanente de l'insécurité du toit, à l'énervement du au manque de place. »

Or, plus encore que la fatigue et l'énervement, l'insécurité crée des conditions favorables au développement des troubles mentaux. Dans ces hôtels meublés, on ne vit pas ; *« on lutte pour ne pas mourir »*, selon la dramatique expression d'une jeune femme. A cette insécurité, il faut ajouter l'angoisse pour les familles de se voir séparer de leurs enfants. La moindre maladie entraîne un séjour à l'hôpital et l'état de santé navrant des enfants oblige souvent à les placer hors de la famille. Dans un hôtel du 11e arrondissement, 25 % environ des enfants sont atteints de maladie tuberculeuse ou y prédisposant (rachitisme, ganglions chroniques, bronchopneumonies, etc.) cette proportion atteignant 50 % dans les hôtels du 13e arrondissement ! Fatigue, énervement, angoisse, insécurité, manque absolu de confort matériel et affectif : on ne doit pas s'étonner de la conclusion de Chombart de Lauwe concernant la vie en hôtel meublé.

Le laboratoire impossible

« Nous constatons que les conditions matérielles qui sont imposées aux familles et les pressions exercées sur elles ont des conséquences à peu près fatales non seulement pour la santé, mais pour la sécurité familiale, le développement des enfants, l'impossibilité de réagir dans l'existence. A peu près aucune famille, à notre avis, ne peut résister à un séjour de dix ans en hôtel meublé. Les familles vulnérables sont atteintes au bout d'un an ou deux, ou même moins. On voit alors au type de logement pièce-unique-en-hôtel-meublé correspondre un type de familles caractérisé surtout par une série de déficiences auxquelles la plupart du temps elles ne peuvent rien. On dispose alors pour le logement d'un tableau assez complet de ce qu'il faut éviter à tout prix. Aucune expérimentation scientifique, heureusement, n'aurait eu l'audace de créer de tels laboratoires. »

Quand on sort de ces enfers pour entrer dans un appartement neuf, type H.L.M., par exemple, avec salle de séjour, chambre, cuisine, salle d'eau, il semble qu'il ne devrait plus y avoir de problèmes. Et pourtant...

R. M.

MODE

Le style anti-bergère

● *Les robes d'été n'ont pas besoin d'être folles pour être fraîches et gaies.*

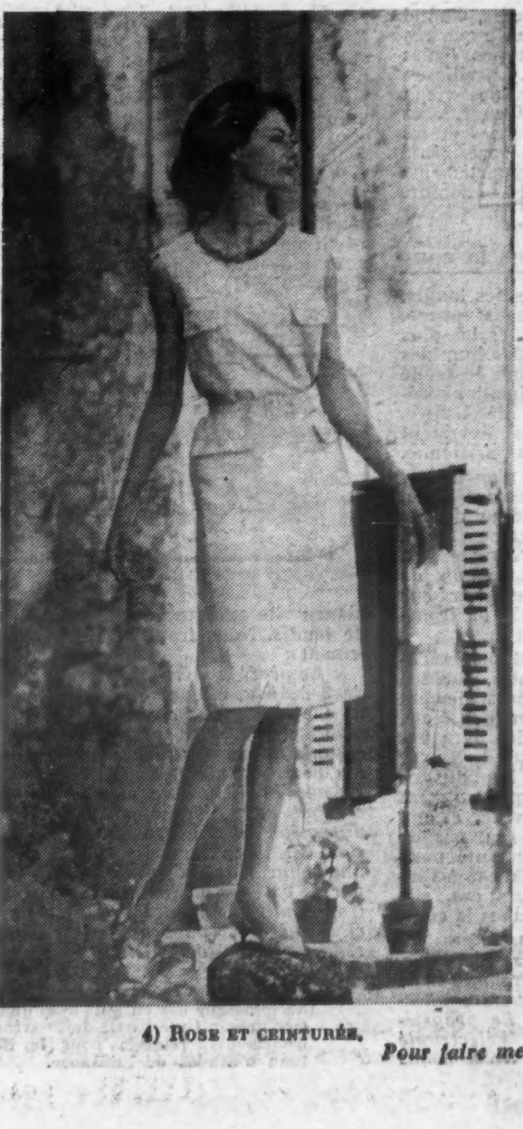
LOUIS XV avait raison : en toute Française, il y a une bergère qui sommeille. Livrée à ses instincts profonds, non corrigés par les nécessités de sa triste condition de citadine moderne, elle se laisse aller dès les premiers beaux jours à une sorte de délire bucolico-vestimentaire. Jupe très large qui s'évase en corolle (pour s'asseoir dans l'herbe), décolleté mutin (pour y glisser une marguerite), tissu fleuri ou lumineux (pour mettre en valeur les joues rosies par la brise), telle peut se définir la robe d'été idéale dont rêvent toutes nos compatriotes.

Mais, hélas ! on ne s'assied dans l'herbe que quelques jours par an, et les ébats champêtres se passent plus souvent en pantalon qu'en robe romantique. A la ville, le soleil n'est pas une excuse : il n'efface pas les hanches trop larges alourdies par une jupe froncée, il ne dissimule pas les décolletés indiscrets, il n'explique aucune excentricité dans un bureau ou dans le métro. Et les robes un peu folles, si vous n'y résistez pas, passeront bien des beaux jours à l'ombre (dans un placard).

Aussi faut-il revenir sagement à une conception plus réaliste de la tenue estivale. En fait, les femmes, et surtout celles qui travaillent, devraient acheter au moins une robe de canicule, comme les hommes choisissent un costume léger : version fraîche de leur tenue habituelle.

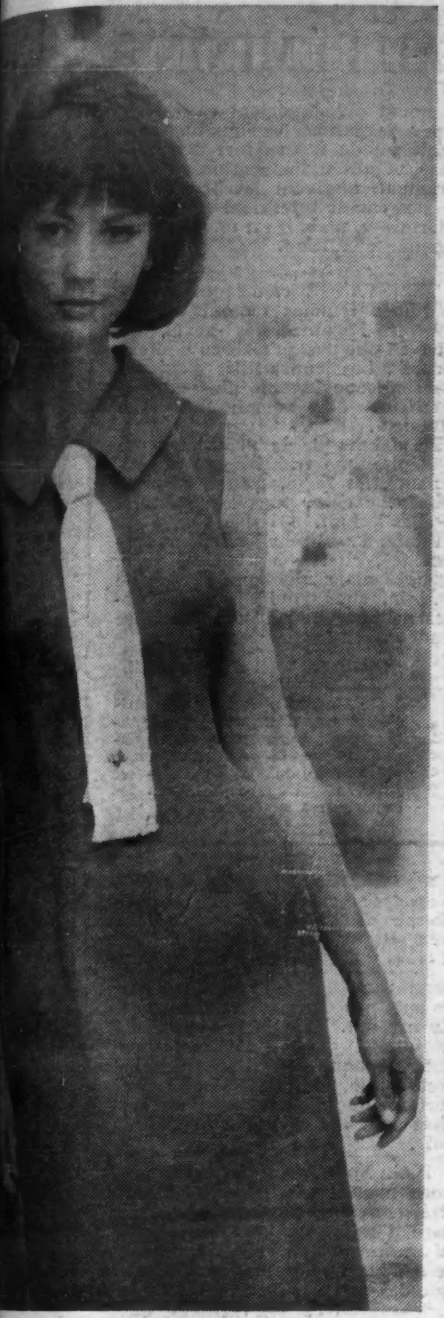
Proche du lainage

Il suffit, pour réaliser ces robes raisonnables, de remplacer les lainages de printemps par un tissu moins chaud mais assez similaire d'aspect et de tombé. Beaucoup de boutiques ont misé cette année sur la toile. C'est une sélection judicieuse. En effet, toile et lainage ont beaucoup de points communs :


4) ROSE ET CEINTURÉE.

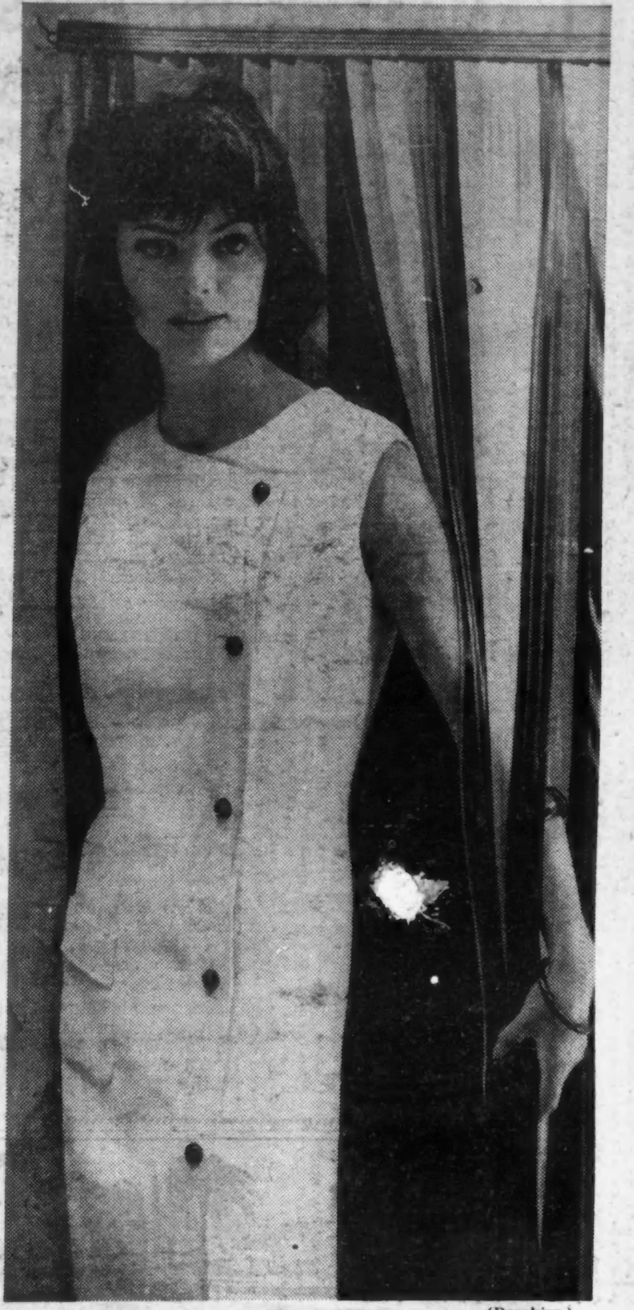
5) ROUGE ET ...

Pour faire mentir Louis XV.



1) Verte et cravatée.

2) Bicolore et décintrée.
Le soleil n'est pas une excuse.



(Dambier.)

3) Blanche et boutonnée.

● Tissage serré qui permet les jupes droites, les formes tailleur, les corsages stricts.

● Tons multiples. Beaucoup de tissus légers sont facilement tristes dans les coloris foncés, et criards dans les teintes claires. La toile, au contraire, comme le lainage, est particulièrement seyante en noir, en marine, en marron et supporte également les roses tendres et les verts crus.

● Facilité d'adaptation. Comme le lainage, la toile n'a pas d'âge. Sans manches, décintrée, bicolore, elle séduit les juniors. En tailleur ou en robe chemisier elle habille facilement leurs mères. Certains fourreaux « bras nus » s'accompagnent d'une veste de même ton qui en multiplie leur usage.

Un seul défaut : la toile se froisse. Les procédés chimiques pour la rendre défroissable ont fait de gros progrès, mais tous les fabricants ne les emploient pas encore. Attention par conséquent, surtout pour les jupes droites, qui se plissent à la hauteur des cuisses quand on s'assied. Mieux vaut ne pas les choisir trop moulantes.

Vu à Paris

Voici quelques bons modèles de robes et ensembles de toile sélectionnés à Paris :

● Robe droite ceinturée, sans manches, décolleté loin du cou, 4 poches à revers boutonnés. Existe en rose, ciel, grège. 95 NF. (*Minny, 37, avenue Victor-Hugo.*) (Photo n° 4.)

● Robe fourreau, sans manches, col décollé, à cravate. Existe en rose, vert, blanc, grège. 139 NF. (*Geneviève Corne, 21, rue La Boétie.*) (Photo n° 1.)

● Ensemble jupe droite, veste boutonnée devant, ras du cou, manches courtes, 2 poches plaquées. Existe en chiné rouge et marine. 149 NF. (*Pascale Auber, 65, rue de Rennes.*)

● Fourreau sans manches, décolleté rond devant, plongeant dans le dos, gansé d'une couleur contrastée. Existe en noir, marine, vert, grège. 165 NF. (*Nadine Berger, 52, rue de Sèvres.*)

● Robe droite bicolore, sans manches, ras du cou. Existe en marine et vert, rouge et marine, blanc et marine. 199 NF. Veste assortie facultative. 150 NF. (*Portofino, 99, rue de Sèvres.*) (Photo n° 2.)

● Robe bicolore à effet de taille basse, décolleté italien, mancherons, ceinture incrustée, jupe plissée. Se fait en tous coloris et en particulier en rose et rouge, marine et rouge, marine et vert. 199 NF. (*Gilbert Dauphin, 70, faubourg Saint-Honoré.*)

● Robe fourreau, sans manches, décolleté carré, deux nœuds chapelier au décolleté et à la taille. Existe en vert, marine, rouge, blanc. 199 NF. (*Madelène, 9, boulevard de la Madeleine.*)

● Ensemble trois pièces, jupe droite, veste ras du cou, sans boutonnage, manches trois quarts, 2 poches plaquées, doublée d'un coton imprimé comme la blouse qui l'accompagne, ras du cou, sans manches. Existe en grège, imprimé coton foulard marron, et en marine ou rouge, doublure à pois. 229 NF les 3 pièces. (*Elda, 48, Chaussée-d'Antin.*) (Photo page I.)

● Ensemble deux pièces, robe droite, ras du cou, sans manches, effet de taille basse, jupe légèrement froncée. Veste, ras du cou, manches longues, boutonnage pressionné. Existe en vert, marine, rouge, blanc. 260 NF. (*Jane de Fleuret, 10, avenue Victor-Hugo.*) (Photo n° 5.)

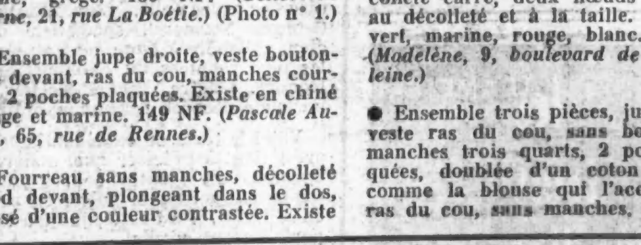
● Ensemble jupe à plis cousus bas, veste ras du cou, manches trois quarts, 3 poches plaquées, gansée gros grain d'une teinte contrastée. Existe en bleu, vert, rouge. 288 NF. (*Path, 9, rue de Sèvres.*)

● Robe fluide, entièrement boutonnée sur le côté, même mouvement dans le dos, une poche, sans manches, décolleté loin du cou. Existe en blanc, boutons noirs. 290 NF. (*Lorène, 66, avenue Victor-Hugo.*) (Photo n° 3.)

Bijoux du Printemps.

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
ELEGANCE et CONFORT
POUR LES WEEK-ENDS
ET LES VACANCES
AVEC LES FAMEUSES
Jupes Bon Voyage
ET
Blazers Régate

DU NOUVEAU DANS LE MEUBLE PAR ELEMENTS



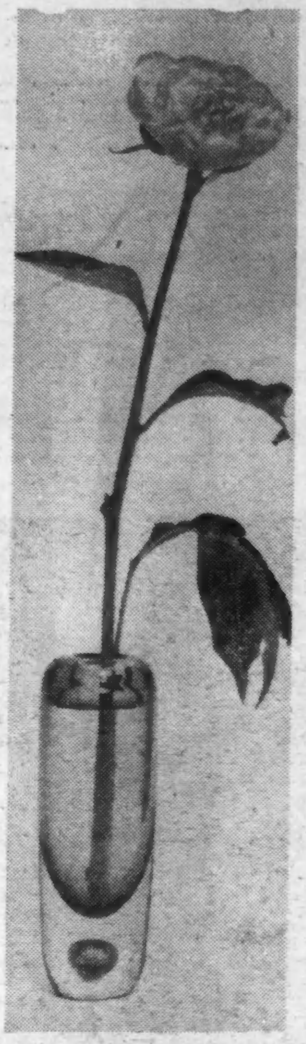
Un centre d'aménagement contemporain vient de se créer : le show-room ROCHEBRUNE, du Bureau d'Etudes GERARD ET PIERRE, 79, rue de Rennes.

UNE NOUVELLE ESTHETIQUE

Les ELEMENTS ROCHEBRUNE, création Luigi Bernagozzi permettent par leurs différents modules d'établir des constructions très souples. *A noter* leur structure originale tubulaire permettant des compositions murales ou en épi où s'alternent pleins et vides. Vitrines Bibliothèques aux glaces de couleurs *(très remarqué au Salon des Arts Ménagers)*. Est présentée actuellement une sélection de combinaisons spécialement mises au point pour s'adapter aux intérieurs actuels. Documentation gratuite sur demande n° 694.

Inauguration du show-room ROCHEBRUNE - 79, rue de Rennes - LIT. 12-12

L'AMATEUR DE PRÉSENTS



L'AMATEUR de présents appartient indifféremment au sexe fort ou au sexe faible. Qu'il ait sept ou soixante-dix ans, il a toujours les bras remplis de paquets.

Il arpente les rues de Paris d'un air fiévreux, le nez au vent, sans cesse en quête d'une découverte. Entend-il parler d'une boutique à Neuilly, il y court, d'une échoppe à Vincennes, il y vole.

Sa folie ne s'arrête pas là. Les douaniers, qui le connaissent bien, découvrent dans ses valises mille petits cadeaux pour ses amis.

Une longue quête

Ce personnage a longtemps caressé un rêve impossible : trouver en un seul lieu les cadeaux les plus divers par leur provenance, leur utilité, leurs formes et leurs matières et qui n'aient en commun que leur originalité et leur bon goût.

Sa longue quête à travers Paris et à l'étranger lui a appris qu'une nappe rustique s'achète au Pays basque, que les plus beaux bagages viennent des U.S.A., les étains de Hollande, et que les pays scandinaves sont imbattables pour tout ce qui concerne les objets ménagers. Il n'ignore pas non plus que les verres finlandais sont mondialement réputés.

Un rêve réalisé

Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, il y a quinze jours à peine, d'apercevoir dans une boutique, tous ces éléments assemblés. Il n'en croit pas ses yeux. Son rêve est réalisé. Il ne peut résister et achète : un long vase en verre coloré (15,20 NF), un sac provençal en toile et cuir (75 NF), un pique-saucisse suédois (11 NF), six gobelets finlandais en verre gris (18.60 NF) et, pour contenir ses emplettes, une superbe valise en porky (79,50 NF).

Encore abasourdi par sa chance, il sort, se retourne pour noter l'adresse : *Anika, 59, av. Victor-Hugo, Paris* (16e). Il sait désormais où il passera ses après-midi.

(Communiqué.)

Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété. Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné — ouverture automatique par pédale — (90×190 - 120×190 - 140×190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS Métro FAIDHERBE

FOIRE DE PARIS - Ameublement - Ensembliers - Hall 55, porte 55, allée H, stand 5.551

Cordoba

Une révolution dans l'entretien des chaussures

le cirage liquide qui brille tout seul et s'étale très facilement grâce à son applicateur (produit Solitaire).

COSMONAUTE AU FÉMININ

« *UNE femme dans l'espace, vous y croyez ?* »

A l'annonce du projet soviétique (non encore confirmé), bien des Françaises se sont senties vibrer. Mais beaucoup hésitent à y croire : « *Vous vous rendez compte, un cosmonaute au féminin, ce serait quand même formidable. Les Russes n'oseront peut-être pas.* »

Pourquoi pas ? Quand le fantastique est devenu réalité, quand un être humain a échappé déjà une fois aux lois de la pesanteur, en quoi le sexe du voyageur interplanétaire changera-t-il quelque chose à l'affaire ? Il s'agit pour la « Gagarina » de demain de faire preuve de maîtrise de soi, de précision, de courage et de résistance physique. Ce ne sont pas là des caractéristiques spécifiquement masculines. Le parfait cosmonaute n'est en fait qu'une excellente secrétaire doublée d'un athlète décontracté. Une femme ne peut-elle être tout cela ?

IL ne s'agit pas d'affirmer, bien sûr, que n'importe quelle femme aurait le courage d'affronter la terrifiante solitude de la cabine spatiale. Mais tous les hommes ne sont pas prêts non plus à prendre la place d'un Gagarine ou d'un Shepard (à condition d'ailleurs qu'ils en soient physiquement capables). Face à l'aventure, les êtres humains réagissent de façons fort diverses. L'âge, le milieu, l'éducation, le tempérament, motivent leur conduite. Le sexe aussi intervient pour les déterminer, mais il est une donnée, non une condition.

L'INSISTANCE avec laquelle certaines femmes tentent de démontrer l'égalité des sexes ne prouve-t-elle pas qu'elles en doutent encore ? Les jeunes filles d'aujourd'hui ne considèrent plus comme humiliant d'appartenir au sexe « faible ».

En dehors de la présidence de la République française et de la Papauté, les femmes au XXe siècle peuvent exercer tous les métiers. Et elles le font.

Pilote d'essai, ambassadeur, savant (1), chef d'entreprise, juge, tous ces noms n'ont pas encore de féminin. Mais j'oubliais : les femmes ne peuvent pas non plus être académicien !

CHRISTIANE COLLANGE.

(1) Un des plus éminents spécialistes soviétiques d'astronautique est une femme : Alla Masevitch, trente ans. Elle a une petite fille de six ans, elle est jolie, et participe à toutes les expériences spatiales.

MAISON

Une machine à habiter ?

● *Le dialogue animé de deux décorateurs, un « ancien » et un « moderne ».*

LE 4e Salon des Artistes décorateurs se tient, jusqu'au 11 juin, au Grand Palais. Il présente, cette année, l'intérêt d'une prise de position sans la moindre ambiguïté. Les organisateurs ont en effet décidé de montrer leur volonté de vivre avec leur époque, d'accepter délibérément non seulement ses tendances esthétiques, mais aussi tous les nouveaux matériaux fournis par son industrie.

Voici donc que commence l'ère des lamifiés, des stratifiés, de l'acier inoxydable et des textiles synthétiques (1).

Après avoir regardé longuement l'appartement-modèle, le salon-de-thé-idéal, le bureau-du-directeur-tel qu'il-devrait-être, Mme Express a éprouvé une grande perplexité. Ce décor neuf représente-t-il vraiment l'idéal vers lequel doit tendre tout individu vivant en 1961 ? Les meubles anciens, chaleureux, aimables, mais, il faut l'avouer, souvent irrationnels, seront-ils relégués dans quelques années au musée ou au grenier ?

Deux décorateurs, aux tendances parfaitement opposées, sont venus en discuter avec elle. L'un, Philippe-Georges Normand, spécialiste d'ancien, collabore à l'une des entreprises les plus réputées du Faubourg-Saint-Honoré. L'autre, Michel Mortier, est un jeune décorateur contemporain.

Voici le texte de ce débat. Mme Express tient à préciser que, malgré les opinions divergentes de ses participants, et quoi qu'on puisse en penser en le lisant, il est resté, jusqu'à la fin, parfaitement cordial.

(1) Le Salon est d'ailleurs soutenu par Saint-Gobain, Rhovyl, Uginox et Formica.

Mme Express : Ce salon des Artistes décorateurs nous présente un peu la maison de « Mon oncle ». Croyez-vous qu'il soit tentant d'y habiter ?

M. MORTIER : Il y a évidemment de bonnes et de mauvaises choses. Je ne suis pas d'accord avec tout ce qui s'y est fait. Mais je le soutiens dans sa totalité parce qu'il correspond à notre époque où l'on circule en automobile, où l'on s'habille d'une certaine façon, où l'on a du confort chez soi : il faut que tout marche de pair.

P.-G. NORMAND : Ce moderne dont vous parlez, très dépouillé, très stylisé, convient, par exemple, à l'aérogare d'Orly, aux bureaux, aux administrations. Mais si l'on transporte cela dans un appartement, s'il n'y a que ces meubles très secs, très froids, très utilitaires, on obtient quelque chose de vraiment trop impersonnel.

Déphasage perpétuel

M. MORTIER : On parle de l'influence du cadre de vie sur le comportement des gens. Quelle impression peut avoir la personne qui a un bureau moderne dans son entreprise, et qui vit dans un cadre totalement différent ? Si ces impressions étaient mesurables, on découvrirait, j'en suis sûr, des différences de tension aux passages dans ces atmosphères diamétralement opposées !

P.-G. NORMAND : Pas du tout. C'est plutôt une détente !

M. MORTIER : Mais non, ce n'est pas une détente. Un cadre ancien convient à un monsieur qui a un certain mode de vie, qui est servi par de nombreux domestiques, qui envoie ses lettres par messagers et circule en chaise à porteurs.

P.-G. NORMAND : Je crois au contraire que la diversité des cadres est nécessaire. Nous menons tous une vie surexcitée. Cette diversité est indispensable pour trouver notre équilibre. Dans la vie quotidienne, je me représente très bien l'homme d'affaires travaillant dans un bureau très rationnel, rentrant chez lui pour retrouver une ambiance chaude et intime qu'il a créée à la mesure de sa personnalité. S'il a choisi un tel intérieur, c'est parce qu'il pouvait l'aimer !

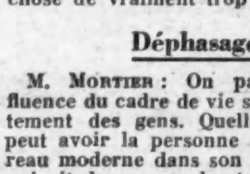
M. MORTIER : C'est différent de sa personnalité. La maison, Le Corbusier

24 heures de la vie d'un citadin

le mobilier
la décoration
le cadre de vie
de l'homme moderne
et de la femme moderne

42e SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS

Grand Palais - Champs-Elysées
9 mai-11 juin de 10 h. à 19 h. 30



art et cheminée

30 rue d'estienne d'orves montrouge seine • alé. 03-68

Visitez notre exposition permanente

l'a très bien dit, n'est qu'une machine à habiter. (Ou alors, c'est un capital, et on y met des meubles d'époque pour en accroître encore la valeur.) Mais si c'est une machine à habiter, ce qui est plus normal, on l'équipe d'une façon contemporaine. C'est un outil qui doit d'abord fonctionner. L'esthétique découlera du fonctionnel.

Le goût et le charme

Mme Express : Vous savez qu'on reproche surtout aux meubles modernes d'être froids et de susciter, à la longue, un certain ennui.

M. MORTIER : S'ennuyer ou ne pas s'ennuyer, ce n'est pas une question de décor. C'est une question de caractère. Si vous vous ennuyez dans un appartement, qu'il soit moderne ou ancien, c'est parce que vous avez un caractère triste.

Mme Express : Mais il y a tout de même le problème de la froideur. Ces matières à aspect d'aluminium, ou de verre, perdent beaucoup d'humanité.

M. MORTIER : Oui. Il est certain que, souvent, cela devient très froid. D'ailleurs, c'est contre cette froideur que je me bats.

Mme Express : Et quelles sont vos armes ?

M. MORTIER : Je ne devrais pas tenir ce langage devant vous ! J'essaie d'utiliser au maximum le bois, les matières naturelles comme la laine, le cuir, etc.

Il n'y a qu'une seule chose qu'on puisse reprocher véritablement au meuble moderne : c'est son manque de valeur. Dans beaucoup de cas au moins, il n'a pas de valeur parce qu'il est mal fabriqué et souvent mal dessiné. Sur ce plan-là, je suis sans défense. Je suis obligé de reconnaître qu'on a perdu au bénéfice de l'industrie l'application des ébénistes d'antan. Je crois d'ailleurs que ceci est un phénomène irréversible.

P.-G. NORMAND : Les beaux meubles d'époque aussi sont très chers. Mais avec un peu de goût, on peut cependant réaliser des ensembles réussis : il y a les meubles de campagne, les meubles provinciaux aussi. Il y a également des meubles du XIXe qui ne sont pas encore extrêmement chers, et qui sont des meubles bien faits et pleins de charme. On peut arriver, avec un budget limité, à avoir des choses agréables dans le style romantique, ou même avec des meubles Restauration, des meubles en acajou. On peut mélanger avec des sièges modernes, confortables, pourvu que leurs lignes soient harmonieuses. Dans le moderne, on tourne toujours à la répétition. Aux Arts Ménagers, il y avait 50 stands. On avait l'impression de retrouver partout la même chose, les mêmes formes, dans les mêmes matériaux.

Demi-mesures

M. MORTIER : C'est le visage de l'époque. Cela ne vous gêne pas de rouler en DS même si votre meilleur ami en possède une aussi ! Cela ne gêne personne. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tout se ressemble ! Sous Louis XVI tout se ressemblait. Sous Napoléon aussi. On appelle cela « style » quand il s'agit des autres époques, et « standardisé » quand il s'agit de la mode en 1961. L'appellation me paraît indulgente pour le passé et sévère pour le présent !

Mme Express : Sans opter uniformément pour les meubles modernes, beaucoup de gens les ont cependant partiellement adoptés...

M. MORTIER : Oui. La chambre d'enfants, le bureau de Monsieur et la maison de campagne ! C'est une réflexion courante.

Mme Express : Elle vous déçoit ?

M. MORTIER : Oui, beaucoup. On veut bien tâter au moderne mais progressivement. On commence par les cravates, mais le costume vient en dernier — ou ne vient jamais.

P.-G. NORMAND : Moi, au contraire, j'applique volontiers cette solution.

Mme Express : En général, vous approuvez les mélanges ?

Avant-garde romantique

P.-G. NORMAND : Mais oui ! Louis XV et Louis XVI vont très bien ensemble. D'ailleurs, à ces époques-là, les gens romantiques. C'est bien la preuve qu'on peut être tout à fait contemporain et ne pas forcément faire des caisses à savon.

P.-G. NORMAND : Cette évolution ne vous gêne pas ?

M. MORTIER : Mais non... Puisqu'il s'agit de choses contemporaines, faites dans des matières contemporaines. Mais il ne faut pas qu'il y ait trop de choses. Si vous mettez dans une pièce des meubles qui prennent beaucoup de place, vous restreignez votre espace à vous, physique et moral.

Je crois que la quintessence de ce qu'on peut faire de mieux en matière d'habitation, c'est la cellule de moine, c'est-à-dire une cellule où il y a de quoi coucher, travailler ; tout est blanc. Rien n'y perturbe la réflexion. Moi, je me sens incapable de réfléchir quand je vois du tigre partout sur les murs (1).

Mme Express : Un autre problème semble préoccuper beaucoup de nos lecteurs. Celui des couleurs.

P.-G. NORMAND : Dans les aménagements modernes, il y a des erreurs terribles : des fauteuils carrés de 4 couleurs différentes... c'est de très mauvais goût. Il y a des couleurs bénéfiques, pour certains, et des couleurs répulsives. Mais il est normal que chacun, selon son tempérament, se crée un cadre aux tonalités qui lui conviennent, vives ou neutres, calmes ou colorées.

Mme Express : Beaucoup de gens sont persuadés que des meubles modernes ne faisaient pas disparaître les meubles de leurs parents. Il y avait une mode, une évolution, mais la transition se faisait insensiblement. Ce que je préconise est à la portée de chaque particulier, qui peut au contraire affirmer son goût personnel sans avoir besoin de décorateur.

Mme Express : Pourtant, les meubles modernes eux-mêmes évoluent. Au début, ils étaient parfaitement rectilignes... maintenant, au Salon, on peut voir des fauteuils de Dumont qui ont une ligne assez sinueuse...

M. MORTIER : Oui. Dans le style que vous suggérez, il y a toutes les recherches de Saarinen chez Knoll. Des sièges tulipes... Des ensembles assez doivent obligatoirement être disposés dans des pièces peintes en plusieurs couleurs différentes.

M. MORTIER : C'est une mode stupide qui a sévi. Elle fait partie des choses qui disparaîtront.

Mme Express : Monsieur Normand, en matière de décoration, qu'est-ce qui vous paraît particulièrement haïssable ?

P.-G. NORMAND : La standardisation, la froideur !

Dynamisme ou fantaisie

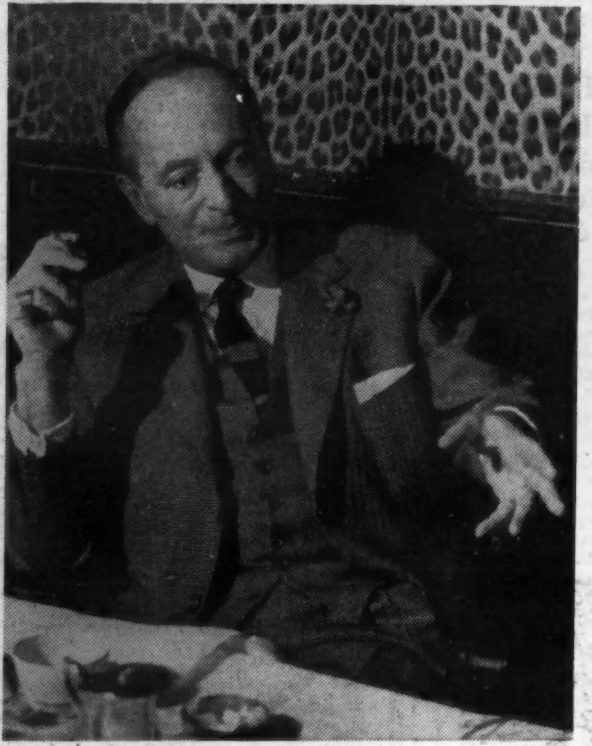
Mme Express : Et vous, M. Mortier ?

M. MORTIER : Les mélanges de styles ou le mélange de styles avec le moderne. Depuis que j'y ai vu des articles sur ces thèmes et surtout un sur la passementerie, je ne lis plus Madame Express !

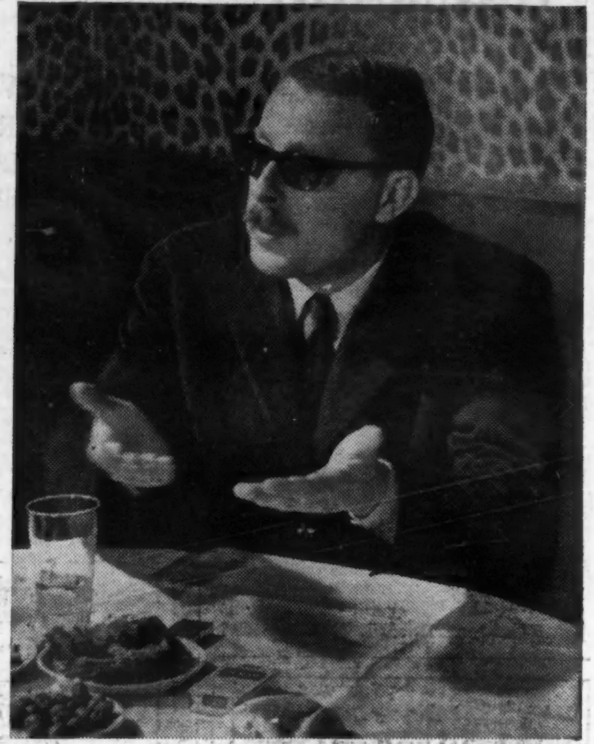
Mme Express : Réconcilions-nous. Nous vous donnons la parole dans Mme Express. Que souhaitez-vous dire à nos lecteurs ?

M. MORTIER : Je souhaiterais que vos lecteurs soient logiques, c'est-à-dire qu'ils envisagent ces problèmes avec autant de modernisme qu'ils le font lorsqu'il s'agit de l'organisation d'un Etat. Il faudrait qu'ils voient ces problèmes de décoration avec autant de dynamisme qu'ils en ont en politique, en sociologie, etc., de façon à avoir une vie homogène.

P.-G. NORMAND : Et moi, je souhaite que les Français retrouvent le bon goût de jadis, et que leurs maisons et leurs intérieurs réunissent la qualité et la fantaisie pour leur permettre de s'évader de la banalité de la vie journalière.



PHILIPPE-GEORGES NORMAND.
S'évader de la banalité.

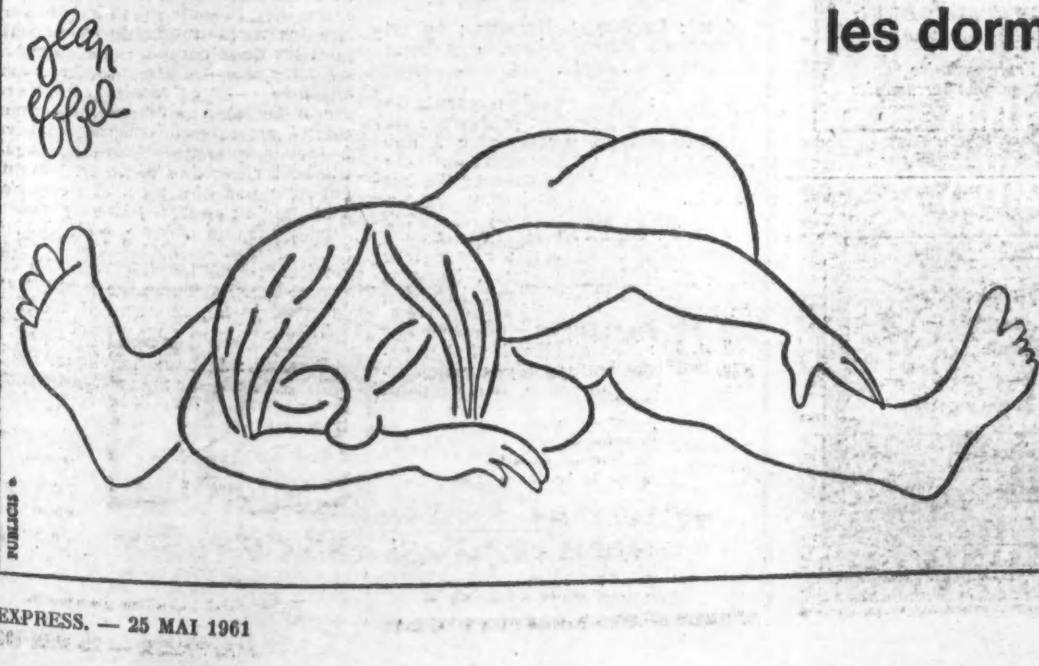


(Roustan)

MICHEL MORTIER.
Avoir une vie homogène.

(1) Les murs de la pièce où « *L'Express* » reçoit ses invités sont tendus du tissu « tigré » qui rappelle notre petit tigre symbolique.

les dormeurs de jean effel



poursuivez votre collection
de dormeurs :
les matelas Rachet vous offrent
aujourd'hui ce second dessin.
les matelas Rachet sont souples,
élastiques, chauds l'hiver, frais l'été.
les matelas Rachet assurent
un sommeil détendu,
un sommeil de rêve.
les matelas Rachet
sont en vente chez les décorateurs,
les grands magasins
et les magasins de meubles
et de literie.

Matelas **Rachet**

UTILISEZ
BRUMAIRE
teeny
ATOMISEUR UNIVERSEL A GAZ
Transforme tout liquide, eau de cologne, parfums, aftershave, brillantine, désodorisant, etc... en une brume impalpable la plus fine du monde.

PRIX : 25 NF

LA DERNIÈRE CRÉATION
Marcel Franck

Plus économique, plus pratique, plus facile d'emploi (se recharge comme un briquet à gaz).

COMMUNIQUÉ

Appel à toutes les mamans

S'il est un mal dont vous voulez protéger vos enfants, c'est bien la carie dentaire. Quoi de plus douloureux — et de plus disgracieux — qu'une dent gâtée?

Pour qu'ils échappent à ce fléau il est un moyen simple : leur faire boire une eau contenant du fluor. Le fluor possède le pouvoir de réduire des 2/3 les risques de carie.

Or, Badoit est la seule eau minérale à contenir du fluor à la dose idéale. Badoit est, pour les tout-petits, une eau de boisson « anti-carie ». A chaque repas, faites donc boire Badoit à vos enfants. Votre dentiste vous le dira : « Badoit... c'est pour vos enfants une chance de plus d'avoir, toute la vie, des dents solides et sans carie ».

Si votre détaillant manque de Badoit, écrivez à la Source Badoit St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

UNE FORTUNE ENVOLÉE !

Mme L...., rue Caulaincourt, possédait de magnifiques tapis rapportés d'Orient. Ignorant leur valeur exacte, elle les fit expertiser. Devant l'énormité du chiffre indiqué, elle décida de les vendre. Croyant bien faire, elle entreprit de les nettoyer elle-même. Quel produit employa-t-elle ? Peu importe, ce qui est sûr, c'est que le résultat s'avéra désastreux et que les tapis devinrent invendables. Ne risquez pas pareille mésaventure ! Seul un spécialiste bien équipé peut effectuer le nettoyage-dépoussiérage intégral qui rend aux tapis l'éclat du neuf. Consultez votre tapissier, votre maison de tapis, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT DES BATTEURS DE TAPIS

Enlèvement et livraison à domicile

CHEVEUX ÉLECTRIQUES
Ils retiennent les pellicules qu'il faut éliminer

Les pellicules sont très préjudiciables à la beauté et à la santé de la chevelure : elles créent une lente asphyxie du cuir chevelu. On a beau brosser et rebrosser, elles restent accrochées aux cheveux par aimantation.

Steiner, le grand spécialiste de la beauté des cheveux, vous conseille DC LOTION, de conception scientifique absolument nouvelle.

DC LOTION démagnétise le cuir chevelu et désagrège les pellicules en parcelles minuscules qui sont éliminées par simple brossage. Il poursuit ensuite son action bactéricide en profondeur : le cuir chevelu est sain et désodorisé.

DC LOTION,
antipelliculaire
est une création

Steiner
LE SPÉCIALISTE DE LA BEAUTÉ DES CHEVEUX

avec
PEARL FOAM, shampooing nacré
S3, crème shampooing biologique
SEBO 7, crème nourrissante
CRÈME BRILLANTE et
STARMIST
ainsi que
LACQUER 7 et STARSHEEN, pour remise en plis rapide.

Vente exclusive dans les grandes parfumeries

CAREL
29, BD. SAINT MICHEL - ODE. 20-46 - PARIS 5e
122, CHAMPS-ÉLYSÉES - BAL. 95-70 - PARIS 8e

JICKY
En noir, blanc, marine rouge, rose, capucin 69 NF et en or 89,50 NF

PARIS - ROUEN - GRENOBLE

WEEK-END

La longue journée

● *Il y a en France cinq millions de pêcheurs. Et leurs femmes ?*

ETRE la femme d'un représentant des cinq millions de pêcheurs français n'est pas un métier de tout repos. Si quelques lectrices doivent, dans les mois qui suivent, subir un week-end de pêche, Mme Express a jugé utile de leur expliquer ce à quoi elles peuvent s'attendre. Voici, par une authentique victime, le récit d'une longue journée :

Tout commence en général le vendredi soir : « *Chérie, j'ai reçu un coup de téléphone de Richard, ce vieux Richard... Il va à la pêche dimanche... Evidemment, il faudrait que tu te lèves à 5 heures du matin.* »

« Pour une fois... »

Si vous répondez : « *Pour une fois...* », vous signez votre condamnation. J'ai répondu : « *Pour une fois...* »

Passons sous silence le réveil comateux aux aurores à peine naissantes. Pénible. Il est 5 h. 15. Il faut s'habiller. Pas comme tous les matins; non, chaudement, *très* chaudement ; même au printemps, même en été. La brume est toujours fraîche, et il y a *toujours* de la brume.

6 h. : Le départ. Nerveux ; on est en retard : « *Dépêche-toi, le poisson n'attend pas...* », etc.

6 h. 15 : Un des seuls moments de détente de la journée : je déguste un « grand crème » sur un zinc à une porte de Paris. Le boulanger du coin vient d'apporter les croissants, ils sont chauds.

7 h. 7 : On arrive, en l'occurrence au bord d'un étang (la pêche en rivière étant fermée), avec armes, bagages, l'ami Richard et sa femme. On parle, on rit.

7 h. 12 : Mon citadin, à pied d'œuvre, subit devant mes yeux une effrayante métamorphose. Il est d'ordinaire plutôt loquace, il devient muet. Il est — sauf exception — courtois, il devient péremptoire : « *Assieds-toi et tais-toi* », me dit-il.

Une dentellière

7 h. 15 : Je m'assieds, je me tais, je grelotte, je le regarde. Les avatars continuent. Il se mue en joaillier, en **dentellière. Il emmaillotte un brin de jonc d'impalpables fils de nylon, il prend au lasso de légers bouchons multicolores, il stocke des hameçons au bord des lèvres, comme les cousettes des épingles.**

7 h. 30 : Cet homme délicat, qu'une chenille verte sur un pétale de rose révulse, ouvre une vieille boîte à pansements, fouille dans la sciure de bois qui semble l'emplir à ras bord, victorieux, en extirpe un immonde ver blanc et prononce ses premières paroles depuis vingt minutes : « *Ah ! qu'ils sont beaux, mes asticots !* »

« Ça va se lever »

7 h. 40 : Je grelotte toujours. Il pêche, l'air absent, l'œil fixé sur le flotteur. Quelques gouttes de pluie rident la surface de l'eau, il parle : « *Ça va se lever* », dit-il.

8 h. : Je prends une décision héroïque. Je murmure : « *S'il te plaît, est-ce que je pourrais pêcher ?* » Il sort de son rêve, me contemple, attendri, comme s'il ne m'avait jamais vue : « *Bien sûr, ma chérie ; attends, je vais te monter une petite canne légère, ça va aller très bien.* » Il fixe *mon* asticot à *mon* hameçon avec la délicatesse d'un entomologiste, me tend la canne, me donne une petite tape encourageante sur l'épaule, retombe dans son mutisme. Je pêche.

8 h. 10 : Je me tais, je rêve, je fixe l'eau, j'ai froid, je me pose des questions : « *Pourquoi tant d'hommes pêchent-ils ? Pour prendre du poisson ? Sûrement pas. Pour prendre l'air ? Non. Pour ne penser à rien ? Je pense bien, moi.* » Un léger vertige me saisit ; j'écoute sans bien comprendre les rares onomatopées qu'échangent les deux compères : « *Çamor ?* », « *Çamorpa* » — « *T'esaufon?* », « *J'suiaufond* » — « *Çavaslever ?* », « *Çaslèv* ». De temps en temps, ils parviennent à articuler des phrases entières, à lancer quelques plaisanteries. Les plaisanteries de pêcheur, on n'y échappe pas non plus, et c'est triste, très triste : « *Les poissons doivent être partis à la pêche* », « *Ils n'ont pas faim, ils ont trop dîné hier* », « *Leur médecin a dû leur interdire les asticots* », etc. Le temps me paraît long ; je regarde ma montre : il n'est que 8 h. 40.

8 h. 42 : Je casse ma ligne. Explosion de fureur. Je me retire dignement de la compétition et vais bouder à trois mètres.

9 h. 50 : Il parle : « *La semaine dernière, ici même, M. Lambert a pris un brochet de vingt-six livres.* »

10 h. 30 : Il vient de prendre un gardon de 50 grammes. Sa joie éclate, il caresse le pauvre animal gluant, il parle, parle, parle : « *Ah ! ma petite*

(Eve.)

Une famille gelée.
La recherche du Paradis.

(Evé.)

UNE FEMME RÉSIGNÉE.
Surtout ne pas bouger, ne pas parler.

vache, tu ne voulais pas venir, hein ! Mais je t'ai eue quand même ! Allez ! du calme, du calme. » Il enfonce son pouce et son index dans les ouïes de la malheureuse bestiole qui cherche l'air et couine. C'est répugnant. Je le félicite chaudement.

Une grosse tanche

12 H. 30 : Je me suis remise à pêcher ; j'ai eu la chance de pouvoir retirer deux de mes cinq pull-overs ; j'ai cassé ma ligne pour la deuxième fois ; l'ami Richard a pris une grosse tanche. L'atmosphère est assez tendue. Je propose gaiement : « *Si nous allions déjeuner ?* » Un silence épais me répond.

13 H. : Richard, d'un geste du menton, désigne à sa femme le sac qui gît sur l'herbe. C'est le « casse-croûte ».

Nous allons donc la casser, cette croûte, fromage et saucisson. Les hommes ne lâcheront pas une seconde leurs gaules ; ils rompront le pain avec une seule main ; une main sale, qui a touché les vers blancs, où quelques écailles scintillent... Décourageant.

15 H. : J'ai dormi, blottie dans l'herbe humide. J'ai un peu mal à la gorge. Ils n'ont pas bougé d'un millimètre. Depuis sept heures consécutives, ils pêchent. Leur maigre fretin frétille dans les bourriches. Cette journée est interminable.

19 H. : Cette journée se termine. Je suis épuisée, maussade, humiliée. Il est heureux, détendu, dispos.

Il replie son matériel comme un fonctionnaire consciencieux dépose à 18 heures précises son stylo à bille sur son buvard vert. Il me redécouvre, je le retrouve : « *Tu t'es bien amusée, ma chérie ?* »

20 H. : Nous rentrons. Il ne pensera plus à la pêche jusqu'au prochain coup de téléphone de Richard. J'ai de la chance, il n'est qu'un amateur.

Cette journée, où, pour ma part, j'ai peu pêché, mais beaucoup regardé autour de moi (il y avait au bord de cet étang d'autres pêcheurs... et d'autres femmes), m'a inspiré les quelques réflexions que voici.

Que vous pêchiez ou que vous ne pêchiez pas, persuadez-vous avant tout que *vous n'êtes que tolérée.*

Quelques réflexions

SI VOUS PÊCHEZ :

- Pêchez mal, mais débrouillez-vous.
- Ne lui demandez pas : de démêler votre ligne (emmêlée), de fixer à l'hameçon vos asticots (ils gigotent mais ne mordent pas, un mauvais instant à passer).
- Ne sautez pas de joie chaque fois que votre bouchon semble devoir s'agiter ; mieux vaut rater une prise que de le déranger pour rien.
- Ne hurlez pas si (par hasard) vous prenez un poisson. Restez calme. Il sera fier de le décrocher pour vous.

SI VOUS NE PÊCHEZ PAS :

- N'amenez *jamais* sur les lieux : une amie pour bavarder, un tricot pour tricoter, un ballon pour jouer, un transistor pour écouter les informations, un enfant ou un chien.
- Contentez-vous de lire (sans ostentation) ou de dormir (à l'écart).
- Ne vous plaignez pas : du froid, de l'inconfort, de l'ennui. Lui a chaud, lui se sent bien, lui s'amuse.

Avant la côte

Ah ! j'oubliais : ceci n'est pas un conseil, mais une conclusion.

Je crois avoir enfin compris pourquoi les hommes aimaient tant la pêche. C'est pour eux une fête primitive, la recherche nostalgique d'un paradis perdu.

Du paradis avant la côte, avant Eve, avant la pomme où l'homme solitaire et tout-puissant régnait sur la terre vierge et sur les poissons neufs des mers inviolées.

Si ma conclusion est juste, il est bien évident que les femmes feraient mieux de ne jamais accompagner leurs maris à la pêche.

D. H.

skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
EP-167-226/2

PEMA
Un parfum
doux comme un secret
Celui
de Jean Dessès

tissus
d'ameublement
dessins, tissages, coloris exclusifs. Des tissus "décorateurs", mais que vous pouvez acheter au mètre, à des prix très abordables.
RAUFAST
18, *rue La Boétie*

PORTOFINO
vous propose un grand choix
d'ensembles de toile
Tailleurs et manteaux, pantalons shorts et chemises
A partir de 39 NF
Réduction 5 % aux Lecteurs de L'Express
99, r. de Sèvres. BAB. 24.62

COROT
65, CHAMPS-ÉLYSÉES

COROT
présente en exclusivité
les maillots de bain
américains
Rose Marie Reid et
Cole of California
et pour la première
fois la grande
marque française
OBSESSION.
Ci-contre
TAHITI
profondément
décolleté
dans le dos
il est en coton
imprimé.
Son prix 49 nf.
PUBLICIS 483

ARTEX
Vous présente à la Foire de Paris :
- Porcelaine de HEREND,
- Céramique,
- Orfèvrerie,
- Bijouterie,
- Tapis,
- Nappes en batik

Rendez-nous visite à la Foire de Paris : Pavillon Hongrois - Grande Nef, Terrasse E
ARTEX Société Hongroise pour le commerce extérieur
BUDAPEST 62 - B. P. 167

Cette semaine Mme Express a :

● ***constaté*** que si les vacances sur la mer sont extrêmement tentantes, elles sont souvent très chères. Pour une croisière méditerranéenne de quinze jours, effectuée dans des conditions confortables sinon luxueuses, il faut compter par personne un minimum de 1.300 NF ; aller voir le soleil de minuit coûte au moins 1.100 NF et pour la plupart des voyages en bateau vers l'U.R.S.S., il faut disposer de 2.000 NF. Bien entendu, il s'agit de « tout compris », sauf la boisson et les excursions, facultatives mais souvent irrésistibles. Pour ne donner de regrets à personne, Madame Express ne publiera donc pas de liste de croisières d'été, mais elle signale aux heureux mortels qui seraient intéressés qu'elle peut leur communiquer des indications sur les voyages organisés par les compagnies de navigation et les adresses des agences spécialisées. Il suffit d'écrire à Madame Express, 91, Champs-Elysées.

● ***noté*** que la France est sans doute le seul pays à conserver fidèlement la tradition des landaus de bébé bleu marine. Les Anglais, qui donnent généralement le ton dans ce domaine, ont adopté depuis longtemps la couleur, et même le bicolore. Une grande marque d'outre-Manche, qui vient de monter une usine en France, lance actuellement à Paris et en province, cette nouvelle mode. Si Madame Express n'a pas été enthousiasmée par le parme et aubergine, ou le gris et vert, elle reconnaît que les camaïeux de beige ou de bleu, ainsi que le bleu et blanc, ont une certaine allure. Un bon modèle de style britannique (et de fabrication française) la Star Valiant Pedigree, à grandes roues et nacelle en forme de demi-ellipse : 370 NF. (Existe en uni ou en bicolore chez Bébé-Casanova, 20, rue Danièle-Casanova, ou aux Enfants de la Chapelle, 88, rue de Rivoli.)

● ***feuilleté*** le nouveau livret d'entraide internationale que délivre le Touring Club de France à ceux de ses sociétaires automobilistes qui le désirent. Le système est le suivant : des lettres de crédit permettent au touriste motorisé en difficulté à l'étranger de régler (sans utiliser les précieuses devises) les factures de réparation, frais médicaux ou amendes pour infraction à la police routière du pays. Il suffit de rembourser le T.C.F. au retour et en francs français. Mais la formule 1961 a été nettement élargie. Le livret d'entraide contient désormais, à titre gratuit, des bons de rapatriement du véhicule, d'assistance juridique gratuite, de dépannage sur route, etc. Il est donc utile d'emporter ce livret, même si on espère bien ne pas avoir à s'en servir, ce que Mme Express souhaite également à tous ses lecteurs. (Prix du livret valable un an : 12 NF, plus adhésion au T.C.F., 65, avenue de la Grande-Armée, Paris-16e.)

(Dambier)

Une folie pas chère.

● ***jeté*** 8 NF par la fenêtre en se laissant séduire par un irrésistible petit chapeau en foulard de coton vendu dans les Prisunic. Il est ravissant, mais difficile à porter en ville. Aussi attendra-t-il sagement dans un placard le départ en vacances. A condition de ne pas oublier de le mettre dans ses bagages. (Photo ci-dessous.)

● ***relevé*** dans le nouveau livre que publie Josette Lyon, « Atlas de la Beauté », beaucoup de conseils judicieux. En voici trois qui peuvent rendre immédiatement service :

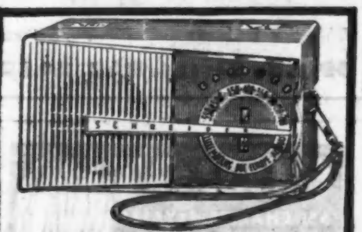
— pour donner un peu plus d'éclat aux dents pendant quelques heures, il suffit de les frotter avec un tampon imbibé d'eau oxygénée (ne pas en abuser pour ne pas abîmer l'émail) ;

— pour obtenir le meilleur rendement d'une application de crème grasse, la faire suivre d'une application de tonique ; il enlève l'excès de crème et raffermit les tissus.

— pour celles qui ont les yeux fatigués, placer un transparent jaune sur son livre ou son journal : il permet de lire sans fatigue. (« Atlas de la Beauté », tome I, Le Visage, Denoël, 160 p., 5 NF).

● ***perdu*** beaucoup de temps, de patience et de calme en essayant le « Ball Tie Hop ». Ce nouveau jeu importé d'Amérique latine, composé d'une balle mousse au bout d'un long lacet, consiste à faire des nœuds en fouettant la corde d'un mouvement vif du poignet. Deux cents essais de Madame Express ont abouti à peu de chose : une crampe. Elle doit reconnaître cependant que certains hommes du journal se sont révélés plus doués qu'elle. (3 NF. Grands Magasins).

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.
Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.
(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)



IL EST BEAU
MON CADEAU
DIS MAMAN

Elle l'a choisi avec Papa
et de tout son cœur,
dans une gamme Transistors
très complète, du modèle
de poche au poste Auto.

Caprice... NF 198 (+ P. et T.L.)
Cadet... NF 235 (+ P. et T.L.)
Troubadour... NF 355 (+ P. et T.L.)

TÉLÉVISION
RADIO & RADIO-COMBINÉS
ÉLECTROPHONES
STÉRÉOPHONIE

Sur tous nos appareils.
CONTRAT BIVALENT :
garantie totale UN AN
du matériel et de la main-d'œuvre.

SCHNEIDER
RADIO-TÉLÉVISION
c'est toujours le meilleur !
12, RUE LOUIS-BERTRAND, IVRY (SEINE)
ITA. 43-07 + CRÉDIT

GALERIE CHARPENTIER
Cent Tableaux de
JACQUES VILLON
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e) - ANJ. 69-37
CAMPIGLI
ŒUVRES RECENTES

Gal. Mathias Fels et Cie
138, boulevard Haussmann - WAG. 10-23
Cobra
dix ans après...
Jusqu'au 23 juin

Galerie Marcel BERNHEIM
35, rue La Boétie - ELY. 14-45
MARSHA GAYLE
PEINTURES
Du 25 mai au 7 juin

AU PONT DES ARTS
GALERIE LUCIE WEILL
MAISONSEUL
6, rue Bonaparte
Du 24 mai au 10 juin

GALERIE D'ORSAY
73 bis, quai d'Orsay (VIIe)
DOILLON - TOULOUSE
50 ANS DE PEINTURE
YVONNE CHARTIER
RELIURES
Du 26 mai au 8 juin inclus

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son HOTEL RAMEAU
5, rue Rameau, à VERSAILLES
VENTE « AUX CHANDELLES »
le mercredi 31 mai 1961 à 21 heures
IMPORTANTS
TABLEAUX MODERNES
par Bonnard, Cross, Van Dongen, Lebourg, Matisse, Renoir, Soutine, Vlaminck, etc.
Expo privée lundi 29 de 21 h. à 23 heures
Expo publique les 27, 29 et 30 mai de 9 à 12 h. et de 14 à 18 h.

GALERIE DINA VIERNY
Fahr-El-Nissa-Zeid
PEINTURES
1954-1961
36, RUE JACOB - PARIS VIe

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

Les mauvais coups : le roman de Roger Vailland porté à l'écran par le « Condamné à mort » François Leterrier. Un premier film très discuté, mais qui a ses défenseurs. (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

La Ciociara : cousu main par De Sica et Zavattini, le rôle qui a valu à Sophia Loren le prix d'interprétation à Cannes : la mère d'une fillette de treize ans aux prises avec l'Italie troublée de 1943. (*Paris, ELY.* 53-99.)

La grande pagaille : encore cette Italie de 1943, burlesque et tragique, vue par Luigi Comencini. (*Normandie, ELY.* 41-18.)

La lettre inachevée : la même équipe que pour les « Cigognes ». Pas le même film. Et cependant, de belles images et une assez belle histoire. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

Les Chevaliers teutoniques : « Alexandre Newsky » transformé en film à grand spectacle, avec ce qu'il faut de talent et de naïveté. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21, *à partir du 26 mai.*) (Pour ces cinq films, voir la critique de Morvan Lebesque, pp. 43-44.)

Exodus : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

Une aussi longue absence : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la Palme d'or à Cannes. (*Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Raimu, ELY.* 38-91.)

La pyramide humaine : Jean Rouch met face à face des élèves blancs et noirs du lycée d'Abidjan et leur apprend à se connaître. Au même programme : « Description d'un combat » de Chris Marker. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

RECENT

Shadows : le drame des Noirs à la peau blanche. Un film « improvisé » dans les rues de New York par un jeune acteur-réalisateur, John Cassavetes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Voltaire-Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Reuilly, DOR.* 64-71.)

La nuit des forains : le malheur des gens du voyage vu par Ingmar Bergman. Au même programme : « Les maîtres fous », de Jean Rouch. (*Floride, PRO.* 63-40.)

ANCIEN

Riz amer : (1948). Parmi les « mondines » de la plaine du Pô, une inconnue qui deviendra Silvana Mangano. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Le train sifflera trois fois : 1952. Un air célèbre de western. L'un des meilleurs rôles de Gary Cooper et une petite débutante du nom de Grace Kelly. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

M., le Maudit : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Ivan le Terrible : 1945. Le testament grandiose d'Eisenstein. (*Celtic. ODE.* 47-62.)

Quand la ville dort (Asphalt Jungle) : 1950. Un classique du film noir américain. Le cambriolage d'une banque raconté par John Huston. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

● expositions

CLASSIQUE

Manet : quarante tableaux, des dessins et des gravures du « père de la peinture moderne ». (*Musée Cantini, Marseille.* Voir page 49 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Art français au XVII^e : une époque solennelle mais déjà romantique, mal connue mais toujours actuelle. (*Ecole des Beaux-Arts,* 17, *quai Malaquais.*)

Maillol : avant-première de la grande exposition que prépare le Musée d'Art Moderne. D'admirables statues et d'étonnantes peintures. (*Daber,* 103, *boulevard Haussmann.*)

MODERNE

Klee : une œuvre célèbre qui réserve encore des surprises. (*Berggruen,* 70, *rue de l'Université.*)

Feraud : jeune sculpteur de formation classique doué d'un sens à la fois très rare et très moderne de l'équilibre et de la composition. (*Galerie 7, 7, rue Miromesnil.*)

Maisonseul : une certaine sobriété dans la construction et un goût certain des couleurs. (*Pont des Arts, 6, rue Bonaparte.*)

Agathe Vaito : retour au réel sous son aspect le plus élégant et le plus tragique. Une expérience significative. (*Pierre, 2, rue des Beaux-Arts, jusqu'au 28 mai.*)

Roland-Jacques : une sculpture où la présence humaine retrouve sa place, son poids et son mystère. (*Jeanne Castel, 3, rue du Cirque, jusqu'au 1er juin.*)

Stempfel : une quête de nuages artificiels, guidée par d'heureux hasards. (*Pépin, 47, faubourg Saint-Honoré.*)

Philippe Bonnet : gouaches d'un jeune peintre pour qui l'art n'est pas un moyen de fuir la réalité, ni la réalité un moyen d'éviter l'art. (*Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon.*)

Lam : imagerie poétique due à une puissante imagination afro-cubaine éduquée à l'école surréaliste. (*La Cour d'Ingres, 17 bis, quai Voltaire.*)

● théâtre

Les Bonnes : la patronne, les bonnes et les ambiguïtés de la conscience de classe. Reprise de Jean Genet. (*Théâtre de France.*)

Amédée ou Comment s'en débarrasser : deux vieux époux et le cadavre de leur bonheur. Reprise de Ionesco. (*Théâtre de France.*)

Le Square : l'étrange dialogue de deux personnages très ordinaires dans un lieu très ordinaire. Reprise de Marguerite Duras. (*Mathurins.*)

En attendant Godot : le premier succès de Samuel Beckett, lauréat du prix Formentor. (*Théâtre de France.*)

(Pour ces quatre pièces, voir la critique de Robert Kanters, p. 45.)

Mille francs de récompense : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, samedi* 27, *dimanche* 28 *et lundi* 29.)

Les vagues : la voix de Virginia Woolf en 1931, retrouvée grâce à Yves Gasc. (*Studio des Champs-Elysées, le dimanche* 28 *et le dimanche* 4 *juin, à* 21 *h.*)

Nuits blanches : d'après Dostoïevsky. Pas réussi, mais pas antipathique. (*Théâtre de Lutèce, jusqu'au* 3 *juin.*)

La Mouette : de Tchékhov. Une grande réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne*).

Oncle Vania : un autre Tchékhov et une autre réussite de Pitoëff. (*Théâtre du Tertre.*)

Jacques ou la soumission et **Les Chaises** : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

● télévision

Jeudi 25 mai à 21 h. 25 : « En français dans le texte » : le roman d'espionnage.

Jeudi 25 mai à 22 h. 5 : « A vous de juger ». L'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

Vendredi 26 mai à 20 h. 30 : « Sommes-nous des assassins ? ». Emission-débat de Michel-Droit consacrée aux accidents de la route.

Samedi 27 mai à 20 h. 45 : « La reine Margot », d'après Alexandre Dumas.

Dimanche 28 mai à 20 h. 45 : « Festival Antonioni » : Janine André-Bazin présente « La dame sans camélias ».

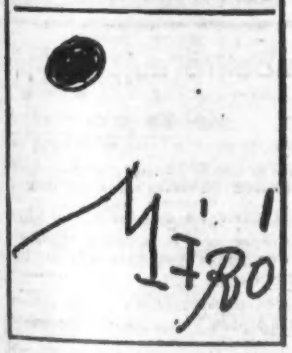
Lundi 29 mai à 20 h. 30 : « Tonnerre sur le Mexique », film de S.M. Eisenstein.

Mardi 30 mai à 20 h. 30 : « En votre âme et conscience » : « L'Affaire Courtois » qui, à la fin du siècle dernier, passionna la Belgique.

Mercredi 30 mai à 22 h. 15 : « Les diagonales », émission poétique de Jean-Pierre Rosnay : « Le Transsibérien », de Blaise Cendrars, « Les pas », de Paul Valéry, « Le Vide », de Henri Michaux, etc.

GALERIE DAVID ET GARNIER
COMMERE
6, AVENUE MATIGNON - VERNISSAGE LE 25 MAI

ANFORA - 51, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Art abstrait. Adams, Alleyn, Borderie, Bucholz, Davring, Delaporte, Laloy, Maille, Varga. Sculpt. de Michel Sima.

GALERIE MAEGHT


tapis d'art contemporain
Exposition permanente
5, rue La Boétie - Paris 8e
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogenscky
Galerie ouverte tous les jours sauf le dim. de 14 h. 30 à 19 h. (Tél. : ANJ. 10-93)

Galerie Dina VIERNY, 36, rue Jacob
Exposition FAHR-EL-NISSA-ZEID
PEINTURES
1954-1961

GALERIE ARNAUD, 34, r. du Four, Paris-6e - LIT. 40-26
Exposition autour du livre de Pierre RESTANY
LYRISME ET ABSTRACTION
A partir du 11 mai 1961

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
WEICHBERGER
Jusqu'au 10 juin

GALERIE JEAN GIRAUDOUX
10, rue Jean-Giraudoux - KLE. 08-63
H. GRÖLL
DESSINS - Jusqu'au 10 juin

GALERIE ROR VOLMAR
58, rue de Bourgogne (métro Invalides)
De VISSCHER
PEINTURES ABSTRAITES
Jusqu'au 5 juin

GALERIE 7
7, rue de Miromesnil
Feraud
SCULPTURES

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
ARP - BAERTLING - HERBIN - LIPSI
MORTENSEN - SEUPHOR - VASARELY
SCHOFFER - TOMASELLO - LE PARC
AGAM

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
S. BILEW
Du mardi 23 mai au 10 juin

Galerie Marcel Bernheim
35, rue La Boétie - PARIS
Delangle - Marevéry
Du 25 mai au 7 juin

GALERIE « J »
8, rue Montfaucon (6e) - DAN. 30-65
A 40° au-dessus de DADA
17 mai - 10 juin

Galerie Louise LEIRIS
MANOLO
Sculptures - Gouaches - Dessins
Jusqu'au 17 juin

André MAURICE
WINSBERG
140, BOULEVARD HAUSSMANN

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
STAHLY

Galerie du DRAGON
19, rue du Dragon
PEVERELLI
PEINTURES RECENTES
26 mai - 20 juin

Galerie TRANSPOSITION
LOIC DUBIGEON
132, boulevard Raspail

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - PARIS (1er) - OPE. 52-07
PEINTURES RECENTES DE
GASTAUD
JAN MEYER
PAUL REVEL
J.-P. VIELFAURE
SCULPTURES DE
GUZMAN

MONTANÉ
PEINTURES
17 MAI au 14 JUIN
10 HEURES à 18 HEURES
MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE
2 RUE DE L'ÉLYSÉE — PARIS-8e

COLLOQUES

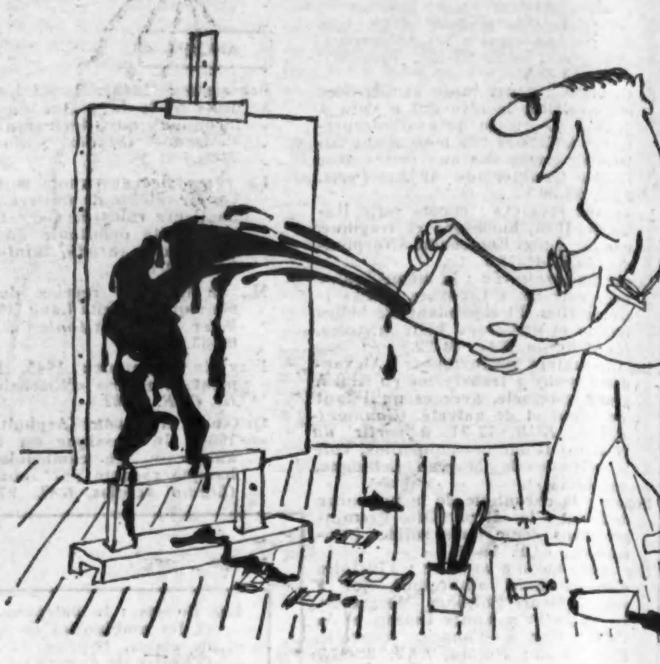
LA RENCONTRE

Rêves et réalité

● ***Quel genre d'avenir attend l'humanité? Réunis pour la première fois, à Royaumont, cinquante-sept sociologues de l'Est et de l'Ouest ont confronté leurs diagnostics. Michel Cournot a assisté au dialogue.***

A travers les déclarations des cinquante-sept personnalités qui participaient à la « Conférence sur l'avenir » de Royaumont, Siné a trouvé plusieurs raisons — très personnelles, bien entendu — de se réjouir.

Demain tout le monde saura lire.
(M. Bernal.)



Demain l'homme pourra enfin créer.
(M. Semionov.)

« M*essieurs, messieurs, un peu de zèle ! Pressons-nous !...* »

Un homme court dans le jardin avec une grosse cloche à la main. Il bat le rappel des penseurs, marxistes et non marxistes, qui vont ce matin, pour la première fois au monde, se mesurer en champ clos. Enjeu de la bagarre : « Quel avenir attend l'humanité ? » Le champ clos est une bien belle propriété privée, ancienne abbaye où l'on dit encore la messe. Les marxistes acceptent donc un handicap : ils ne jouent pas sur leur terrain. Le sonneur de cloche, c'est M. Roger Garaudy, membre du Bureau politique du Parti Communiste Français, philosophe.

Les cinquante-sept joueurs gagnent le terrain : une salle sombre, quelque peu poussiéreuse, attenante à la chapelle. A l'œil nu, impossible de faire le tri entre les Soviétiques et les Américains, les communistes et les bourgeois.

On s'assied à gauche et à droite, à la va-comme-je-te-pousse. M. Henri Laugier, ancien secrétaire général adjoint de l'O.N.U., qui va essayer d'arbitrer, fait les recommandations d'usage et donne le coup d'envoi.

Au vol, M. Sauvy, professeur au Collège de France — et ancien champion de rugby — saisit la parole. Il veut parler maintenant, tout à l'heure il prend le train. D'accord, dit M. Laugier, quel avenir attend l'humanité ?

— *Un avenir de vieux messieurs,* dit M. Sauvy.

— *Des « vieux messieurs » comment ?* dit M. Laugier.

— *Des vieux messieurs comme vous et moi,* dit M. Sauvy, *mais ce n'est pas plus drôle pour ça. Il y a de moins en moins de jeunes, et de plus en plus de vieux. Prenez les Anglais, par exemple :* 3.300.000 *sexagénaires en* 1910, 8.500.000 *en* 1960 !

— *Nous ne sommes pas les seuls !* s'écrie un sexagénaire à flamboyante tignasse blanche, qui n'est autre que le Britannique M. Bernal, membre de la Société royale.

— *Je le sais,* dit M. Sauvy, *vous n'avez pas trop de sexagénaires,* 16 % *seulement. Nous en avons* 17 %, *les Allemands* 20 %...

— *Bien sûr,* dit M. Laugier, *avec l'allongement de la vie...*

— *Pas du tout,* dit M. Sauvy, *l'allongement de la vie rajeunit l'humanité, puisque nous avons devant nous plus de temps pour faire des bébés... Quand nous saurons guérir le cancer et l'infarctus, alors oui, vous mourrez plus tard, nous aurons à ce moment-là une nouvelle vague de sexagénaires, ça je n'ose même pas y penser... Non, aujourd'hui, la raison du vieillissement, c'est l'accroissement du niveau de vie...*

A l'école des enfants

On remarque un certain flottement. Les penseurs marxistes et non marxistes réunis là ce matin ne sont pas des jeunes premiers.

— *Oh ! ce n'est pas un drame,* dit M. Sauvy, conciliant. *Simplement, ces vieux messieurs, il faut les mettre au travail... Que leurs années supplémentaires méritent au moins d'être vécues !... La « retraite » a un côté « œuvre de bienfaisance » plutôt déprimant... L'avenir, c'est un monde de vieux messieurs très actifs, et pour ça, nous allons vous organiser l'orientation professionnelle. L'orientation professionnelle, elle doit commencer à quarante-cinq ans, pas avant, et naturellement, à quarante ans, tout le monde retourne à l'école !*

— *Quelle école ?* s'exclament d'un seul cri quinze sexagénaires...

— *L'école des enfants,* dit M. Sauvy. *Il suffisait d'y penser... Les jeunes vous feront la classe, ils vous remettront dans le coup... En somme, ce sera chacun son tour... Voilà l'avenir ! Ça va vous changer !...*

— *Moi, je me sens bon pied bon œil,* dit M. Laugier, *mais tout de même, cet avenir de grands-pères, ce n'est pas spécialement gai... Est-ce qu'un penseur libéral pourrait nous montrer l'avenir sous un aspect plus riant ?*

Ces messieurs se dévisagent. Un homme très bourgeois d'allure, visage fin, Légion d'honneur, se lève. C'est M. Labrousse, professeur à la Sorbonne :

— *Messieurs, j'ai comparé l'évolution des revenus du gros capital et des revenus du travail, et cela depuis deux cents ans... Eh bien ! l'écart va croissant... Les capitalistes gagnent de plus en plus, les travailleurs gagnent, en comparaison, de moins en moins. Le pouvoir bourgeois maintient son poids économique sur la vie des travailleurs. Je peux même dire que ça s'aggrave, puisque aujourd'hui ce pouvoir fait mainmise sur les moyens d'information, se permet de former l'opinion ! Messieurs, si l'humanité reste en régime capitaliste, son avenir est bien noir !...*

Silence général. M. Garaudy tapote doucement son carnet de notes : les penseurs bourgeois marquent des points contre leur camp, ça s'annonce pas mal. M. Laugier, du regard, parcourt les rangs. Visages silencieux, impassibles, visages de cinquante-sept penseurs, que cachez-vous donc ? Ah ! un corsage noir et lustré, un col rond amidonné, un visage rose : M. Laugier, en désespoir de cause, demande les secours de l'Eglise et passe subrepticement la parole à M. l'abbé Boulier :

Un seul ennui

— *On nous dit que l'avenir repose sur la coexistence,* déclare l'abbé. *C'est bien mon avis. Il n'y a qu'un seul ennui : c'est que la coexistence n'existe pas. En droit international, on ne sait même pas ce que c'est. Et pourquoi ? Parce qu'il y a une force bien criminelle qui a jusqu'ici imposé au monde la loi de non-coexistence !*

— *Ce n'est pas le capitalisme, j'espère ?* souffle M. Laugier.

— *Oh ! non, c'est bien pire,* tonne l'abbé : *c'est l'Eglise ! L'Eglise n'a pas cessé de faire la guerre aux non-croyants, aux hérétiques : elle a fait de la non-coexistence l'état habituel du monde. Messieurs, comme a dit Grotius : « Il n'y a pas de Dieu, les affaires humaines ne sont pas l'objet de ses soins ! » Il faut mettre Dieu entre parenthèses dans les relations internationales. La chrétienté doit abandonner ses projets de souveraineté : elle a 400 millions d'adhérents, c'est entendu, mais la souveraineté c'est fini,*

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

La science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuels ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL

Institut du cheveu et du cuir chevelu

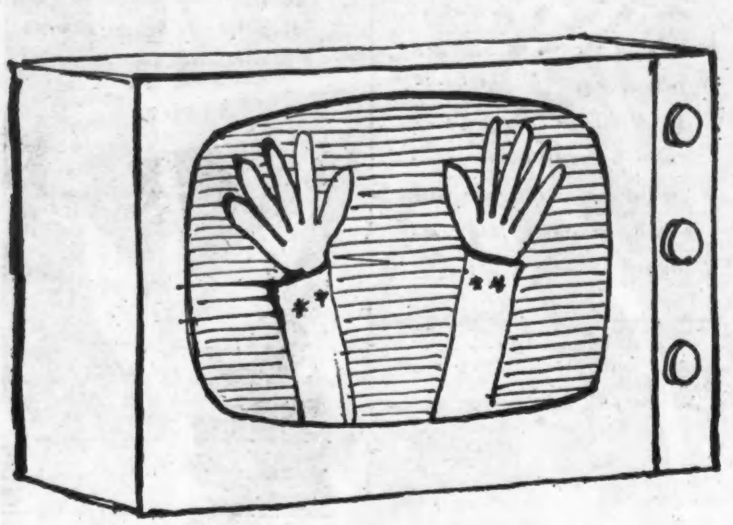
25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
40, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-00-13
Résidence Negresco, Nice
Tél. : 88-39-51.

COMMUNIQUÉ.

DE ROYAUMONT *vue par SINÉ*

Le colonialisme est responsable.

(M. Claessens.)



Le pouvoir fait mainmise sur les moyens d'information.

(M. Labrousse.)

Il faut lui dire adieu ; désormais, ce n'est pas la pensée chrétienne qui guidera le monde vers son avenir. Les prêtres du monde entier ne doivent pas bouder le socialisme, ils ne doivent pas s'y résigner, ils doivent, avec toute leur foi, je dis bien avec toute leur foi, construire le socialisme et aider par tous les moyens ceux qui contribuent à l'édifier !

L'abbé Garaudy, non, je veux dire le camarade ou le frère Garaudy, fait vers l'abbé Boulier des signes de dénégation, comme s'il voulait dire : « *Oh là ! Oh là ! Monsieur l'abbé, je ne vous en demandais pas tant !...* »

C'est alors qu'on aperçoit, dévalant à toute vitesse vers la tribune, un personnage athlétique jusqu'ici en vêtement civil, mais qui a sorti de sa poche-revolver une sorte de plastron d'allure ecclésiastique. Il s'agit du Révérend Père Planty-Bonjour, spécialiste de la Philosophie soviétique au Monastère dominicain de Saint-Maximin (Midi de la France).

La terre et les nuages

— *Du calme, messieurs, du calme,* crie le Père Planty-Bonjour. *Il y a, Dieu merci, des idéologies qui ne seront pas soufflées par le communisme! L'athéisme scientifique n'évacuera pas la conscience de Dieu ! Ce n'est pas la lutte des classes qui est en question, ce n'est pas l'économie, c'est le respect des idées !... Marx lui-même l'a dit : mieux vaut des raisons de vivre que la vie sans raisons !... Pour défendre leurs raisons de vivre, les hommes pourraient sacrifier leur vie !... La coexistence n'est pas jouée d'avance !...*

— *Bravo !* crie M. Garaudy. *Nous voilà au cœur de la coexistence ! Tout ce que nous demandons, c'est que vous renonciez aux armes ! Il n'y a entre les idéologies ni subordination ni même compromis. Les raisons de vivre, moi, je suis tranquille, c'est nous qui les apportons !... Entre les idéologies, l'Histoire a tout le temps de juger !*

— *L'Histoire jugera,* dit le docteur Chauchard, de l'Ecole des Hautes Etudes, *l'Histoire jugera, à la condition qu'elle soit laissée libre de juger !*

— *Nous lui laissons toute liberté !* dit M. Garaudy.

— *Avec l'enseignement dirigé ?* demande le Père Planty-Bonjour.

— *Pour pouvoir juger,* dit doucement M. Luporini, professeur de philosophie à l'Université de Florence, *pour pouvoir juger, il faut que l'Histoire continue.*

— *C'est exact,* dit le Père Planty-Bonjour. *S'il y a la guerre atomique, l'humanité s'interrompt.*

— *Et il vaut mieux qu'elle continue,* dit M. Luporini. *L'avenir nous intéresse, il nous réserve tant de nouveauté...*

— *C'est vrai,* dit M. de Castro, Brésilien, président de l'Association mondiale de la lutte contre la faim... *Je me demande ce que les cosmonautes vont bientôt nous apporter...*

— *Mais... nous allons le demander à nos amis soviétiques !* dit M. Laugier dont le visage s'éclaire maintenant d'une bonté toute conciliante...

Nous passons aux choses sérieuses, l'« Homo Sovieticus » s'est emparé du micro, on va entendre parler du cosmos : le véritable avenir, celui des étoiles, fait son entrée.

Notre cosmonaute du jour est le professeur Sobolev, rédacteur en chef de « La Nouvelle Revue Internationale ». Nez pointu, grandes lunettes, le col et les yeux plissés.

— *L'avenir de l'humanité,* dit le professeur Sobolev, *c'est de revenir sur la terre. Cela fait un peu trop de siècles que les hommes sont dans les nuages. Vous êtes, messieurs, bien pessimistes ! L'avenir de l'humanité, pour nous, Soviétiques, c'est la liberté et l'égalité. Nous ne les avons pas encore.*

Prenons l'égalité, par exemple, nous l'avons déjà. Mais des inégalités demeurent dans la situation matérielle, puisque celle-ci est répartie chez nous suivant la quantité et la qualité du travail fourni. Or les capacités peuvent n'être pas les mêmes, ni la santé. Il y a là certaines causes d'inégalité sociale. Elles disparaîtront le jour où disparaîtront les salaires. Nous vous demandons, si vous voulez bien, un délai d'une vingtaine d'années pour faire disparaître tout salaire. A ce moment, la propriété individuelle qui, d'ici là, aura augmenté, cessera brutalement. Tous les biens seront gratuits, nous n'aurons pas besoin d'acheter.

Une autre inégalité nous préoccupe: certains travailleurs font un travail moins amusant, un travail plus monotone que d'autres. Le problème n'est pas résolu par une éducation plus forte : tous nos ouvriers deviennent, au fur et à mesure, ingénieurs, mais ils doivent encore accomplir certains travaux monotones, qui ne permettent pas de créer. Nous vous demandons vingt-cinq ans au maximum, pour que tous les travaux manuels deviennent intellectuels.

L'homme et la femme

Troisième inégalité que nous ne sommes pas encore arrivés à supprimer : celle entre l'homme et la femme. Ce n'est pas simple. Chez nous, les femmes sont à égalité pour l'éducation, le travail, la production, la vie politique, la vie culturelle, elles n'ont rien à envier aux hommes, d'ailleurs elles les supplantent plutôt. Il n'empêche que dans la vie ordinaire, la vie de tous les jours, elles ne sont pas à égalité, car les enfants leur prennent du temps, des forces. Une femme qui a un enfant travaille une heure et demie de plus que son mari. Deux enfants : trois heures et demie de plus. Trois enfants : quatre heures. Avec trois enfants, l'homme travaille donc six heures et la femme dix. Cela ne peut pas durer.

Pour supprimer l'inégalité des deux sexes dans la vie courante, il y a chez nous de grandes discussions. Nous ne nous trouvons pas tous d'accord. En tout cas, un point est acquis : toutes les mères d'un enfant de moins de trois ans seront libérées de tout travail et seront prises en charge, elles et leur enfant, par la collectivité. Au-delà de trois ans, il s'agit d'améliorer la combinaison entre vie familiale et vie sociale. Je peux vous dire ceci : dans notre monde de demain, la famille sera renforcée, mais d'une manière révolutionnaire, car les difficultés de la situation maternelle seront toutes éliminées. Dans vingt ou vingt-cinq ans, ce sera chose faite, les mères seront plus heureuses, et nous aurons obtenu ce dont rêvait le Français Fourier : une famille de l'amour.

Les dragons souterrains

Le professeur Sobolev a terminé. Il remet la parole aux mains de M. Laugier, et la Russie cosmonaute regagne sa place. Le Révérend Père Planty-Bonjour a pris un air rêveur, M. Garaudy un air modeste. Les sexagénaires d'aujourd'hui s'endorment en pensant aux mères de demain.

— *Messieurs, il faut se secouer,* dit M. Laugier. *Monsieur de Castro, par exemple, comment voyez-vous l'avenir ?*

— *La différence entre aujourd'hui et demain,* dit M. de Castro, *c'est que demain le monde pourra manger. Aujourd'hui, les deux tiers du monde ne mangent pas. Cela me semble plus important que les idéologies. Dans le monde riche, on naît pour vivre ; dans le tiers monde, on naît pour mourir : sept enfants sur dix y meurent de faim dans leur première année de vie. Alors la terre ne nourrit pas l'homme, c'est l'homme qui nourrit la terre avec les matières organiques de ses cadavres. Pardonnez-moi, mais c'est ça ! Cette faim, elle n'a qu'une seule cause : le colonialisme. Dans les pays libérés qui ont pu implanter une industrie à eux, sur place, la faim a disparu. Le colonialisme ne nourrit pas vraiment les hommes : il leur donne juste le combustible.*

— *Vous nous faites du colonialisme un tableau diaboliquement sombre,* dit M. Laugier. *Il n'a pas apporté que la mort, si ? M. Claessens peut-il nous donner l'opinion de la Belgique ?*

— *Volontiers,* dit M. Claessens, avocat. *Parlons du Congo : nous y avons construit des chemins de fer. Pourquoi ? Pour rafler les minerais. Nous y avons installé des hôpitaux ultra-modernes. Pourquoi ? Pour réparer les Noirs, que nous faisions travailler dans nos mines. Tous les hôpitaux sont construits à proximité des grands centres miniers. Dans la brousse, la médecine, c'était du colportage... Nous avons bâti des écoles. Pourquoi ? Pour bloquer la formation des élites autochtones. A la veille de la révolte, il y avait au Congo belge, sur 14 millions de Congolais, 14 universitaires.*

— *Que dit l'Angleterre ?* demande M. Laugier.

— *En* 1914, dit M. Bernal, *après deux cents ans d'occupation anglaise, 5 % seulement des habitants de l'Inde n'étaient pas des illettrés. En septembre prochain, l'éducation primaire générale commence : tous les enfants de l'Inde seront à l'école. Les marxistes ont découvert l'éducabilité de l'homme et que tout homme qui sait lire peut apprendre à lire aux autres. Le monde de demain, c'est aussi un monde où tous les hommes liront.*

— *Mais...* dit M. Laugier, *tout le monde ici fait son autocritique !*

— *Ce n'est pas de l'autocritique,* dit M. Claessens, *c'est du défoulement!*

Au mot de défoulement, une dizaine de penseurs dressent l'oreille : ce sont les cosmonautes soviétiques, à qui la terminologie freudienne est certes moins familière que la géographie astrale. M. Garaudy a flairé le danger. Il enchaîne rapidement :

— *Et si nous interrogions carrément un colonisé ?* demande-t-il à M. Laugier.

— *Le plus volontiers du monde,* dit M. Laugier. *Le docteur Nguyen Khac Vien peut-il nous dire ce que sera le Vietnam de l'avenir ?*

— *Il se construit lentement,* dit d'une voix fort douce M. Nguyen Khac Vien. *Quand vous parlez d'autrefois, vous dites: « l'époque des diligences ». Nous en sommes encore au portage, au portage sur les épaules. Il présente des inconvénients. Les porteurs qui faisaient* 300 *kilomètres à pied avec un sac sur les épaules pour aller ravitailler nos combattants de Dien-Bien-Phu en riz, emportaient des sacs de* 20 *kilos, mais à Dien-Bien-Phu ils ne laissaient qu'un kilo, car ils devaient consommer le reste en chemin. Aujourd'hui, pour imposer les brouettes, il faut démolir des structures mentales qui étaient restées figées depuis des siècles. Par exemple, nous supprimerions les deux tiers de nos maladies tropicales si nous buvions l'eau des puits au lieu de boire l'eau qui traîne. Mais creuser des puits, c'est un drame! Les paysans vietnamiens ont peur de libérer les dragons souterrains...*

Le dos de la Lune

Quand j'étais petit, mon père nous a emmenés une fois chez le photographe. Le photographe nous disait : « Mais qu'avez-vous ?... Vous ne pouvez pas être naturels, comme les Européens ?... Vous restez raides et figés! »

Un silence de mort dans la salle. Les lèvres du docteur Nguyen Khac Vien tremblent un peu...

— *Raides et figés...* dit-il tout bas. *Comme si nous avions pu...*

Et, incapable d'en dire plus, il rega-

→

gne lentement sa place. Le colloque de Royaumont applaudit vigoureusement, en la personne d'un Vietnamien, le monde de l'avenir, celui où personne ne sera raide et figé...

— *Objectivement, il est impossible de savoir ce que sera le monde dans cent ans,* dit M. Luporini. *Les conquêtes spatiales changeront même la mentalité des hommes.*

— *Si la production continue à augmenter comme elle le fait,* dit M. Fourastié, *eh bien ! dans deux cents ans la masse entière de la planète sera absorbée en un an pour la production des voitures, des réfrigérateurs... La seule chose que nous savons, c'est que nous mangerons assez...*

— *Pas du tout,* dit M. Laugier, rentrant dans le jeu, *dans cinquante ans, nous crèverons de faim... Il n'y aura plus rien à manger ! On ferait mieux de penser à utiliser l'énergie solaire et photographier un peu moins le derrière de la Lune !*

Stupéfaction des penseurs ! L'arbitre vient de prendre position, et sans mâcher ses mots. Un monsieur s'est levé, avec un grand front pâle, d'énormes sourcils, un sourire courtois. C'est M. Semionov, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., prix Nobel.

— *Pardonnez-moi,* dit-il, *mais... l'énergie solaire et le dos de la Lune, nous y travaillons en même temps... du travail, le peuple ira spontanément inventer des nouveaux mondes dans les laboratoires publics qui seront accessibles à tous les esprits. Voilà le monde de l'avenir. Il est lié, dans le présent, au maintien de la paix.*

M. Semionov a fini. Applaudissements marxistes et antimarxistes. M. Laugier lève la séance. Les cinquante-sept penseurs passent dans le jardin. Le marxiste Semionov et l'antimarxiste Jean Wahl s'éloignent, bras dessus, bras dessous, dans une allée.

— *Alors ?* dit M. Semionov.

— *Eh bien ! je constate que l'avenir n'attend pas l'humanité avec une massue à la main, comme au coin d'un bois...*

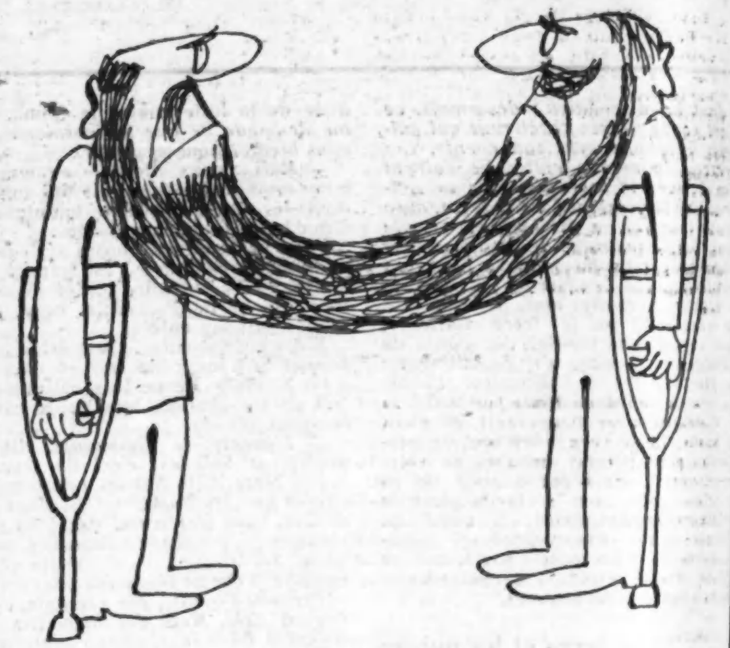
— *L'humanité fait son avenir,* dit M. Semionov.

— *C'est mon avis,* dit M. Wahl. *Mais... qu'appelez-vous le bonheur ? Vous dites : tous les besoins seront satisfaits. Mais n'y a-t-il pas des besoins qui ont précisément besoin de ne pas être satisfaits ?... Vous définissez une science du bonheur... J'aimerais peut-être mieux un art du bonheur, un art de vivre...*

— *Vous l'aurez, votre art de vivre,* dit M. Semionov. *Faites donc un peu confiance au socialisme... Ce n'est pas le diable... N'en faites pas un monde !*

— *Ah ! mais, c'est justement ça...* dit M. Wahl. *Ce n'est pas autre chose que ça...*

MICHEL COURNOT.



Un avenir de vieux messieurs. (M. SAUVY.)

Nous sommes assez nombreux pour ça... Le monde de demain, je vais vous dire ce qu'il sera, enfin... si on nous laisse vivre...

Pas d'inquiétude pour l'énergie. Les matériaux ? Il y a des minéraux partout, dans la terre, dans l'air, et nous créerons des matériaux entièrement nouveaux qui ne se trouvent pas dans la nature, des polymères synthétiques auxquels nous donnerons à l'avance toutes les qualités que nous voudrons. L'alimentation ? Actuellement, il y a de quoi nourrir cent fois plus d'habitants. Les hommes ? L'automatisation et l'électronique vont les débarrasser des travaux fastidieux. Le travail nécessaire sera ramené d'ici quelques années à trois heures par jour.

Une massue à la main

La préhistoire de l'homme finira, car l'homme, au lieu de travailler et de consommer, pourra aussi, en plus et dans toute sa masse, satisfaire son besoin le plus profond : la création. Les joies paisibles ou tumultueuses des heures de loisir ne seront pas supprimées, mais l'homme nouveau sera aussi une individualité libre capable d'activité créatrice personnelle. De l'artisan à l'ouvrier, il y a eu malheureusement perte de création. Dans le monde de demain, même les trois heures de travail se chargeront d'un nouveau contenu créateur et, en dehors

La plus délicate et la plus affectueuse des attentions :

transmettez des fleurs

par les fleuristes

interflora

- INTERFLORA groupe les 1500 meilleurs fleuristes de France.
- INTERFLORA "transmet" vos fleurs à l'heure et où vous le désirez, dans toutes les villes de France et du monde entier.

JE LIVRE DES FLEURS DANS LE MONDE ENTIER — INTERFLORA

VACANCES EN

ISRAËL

- 3 semaines en Kibboutz : **795 NF**
- 2 semaines en Kibboutz et un circuit en Israël : **1.095 NF**
- Circuit de 2 semaines avec logement en hôtel : **1.290 NF**

Tous frais compris
au départ de Paris

Programmes (3 timbres à 0,25 NF) à :
L'ASSOCIATION DE TOURISME
Licence B.C.T. 391
VOIR et CONNAITRE
13, rue de Laborde - PARIS (8e)
LAB. 54-87
Permanence « Quartier Latin »
174, rue Saint-Jacques - PARIS (5e)
ODE. 72-21

ROMANS

« Le Chien de Francfort »
« Le Balcon de Spetsaï »
« My Lord »

Du côté de chez Morand et Chardonne, trois jeunes auteurs aux prises avec un sentiment grave : la frivolité.

(J.-M. Marcel)
MICHEL DÉON.

(Archives)
GEORGES KETMAN.
Avec Barrès dans le fond du paysage.

(Archives)
PHILIPPE JULLIAN.

REVER à Chardonne. Rêver à Morand. C'est-à-dire : à un certain respect du style, à une certaine façon, brillante et subtile, exquise, de recourir à la sensibilité et à l'intelligence. Existe-t-il une littérature de droite ? Rien de plus agaçant, dans ce domaine, que les étiquettes, parce que rien de plus faux. A commencer par ces deux-là, droite, gauche, aux résonances politiques. Je ne pense pas qu'il faille, par littérature de droite, entendre une littérature qui exalte les idées de la droite politique (par bien des côtés, Jacques Chardonne est un « socialiste »), mais une littérature douée d'une certaine voix : aujourd'hui, la voix de Chardonne, la voix de Morand, différentes, et pourtant parentes.

Dans le sillage de ces deux grands-là (Barrès dans le fond du paysage) s'agite avec plus ou moins de bonheur une petite troupe, un œil sur Chardonne, un œil sur Morand, le troisième, si l'on peut dire, sur André Fraigneau. Disons-le sans attendre : les épigones n'atteignent pas à la fameuse transparence de Chardonne, ni à cette musique dans la phrase ; ni au scintillement aigu de Morand, à cette vitesse dans l'intelligence, ni à la grâce ironique de Fraigneau, à la déchirante désinvolture de ce trompe-le-cœur où cet écrivain est passé maître.

Un vieux rêve

« Le Chien de Francfort » (1) nous entraîne avec une vivacité bousculante. La drogue, Hambourg, Genève, des gens pressés, un style pressé, du cliquetis, des paragraphes en courant d'air, voilà pour le côté Morand. Malheureusement, dans ce cliquetis, quelques préciosités discutables et, dans cette fébrilité, plus d'énervement que de vraie vitesse. Parfois même un ton 1925 qui suggère le pastiche : « *Il tournait autour de cette bête sauvage gainée de soie blanche, caressant les ailes et les phares avec les gestes du dompteur amoureux.* » Sans doute ne s'agit-il pas d'une Hispano. Georges Ketman me semble cependant s'écarter de Paul Morand pour se rapprocher dangereusement de Pierre Frondaie.

Se fuir : vieux rêve. Gort, banquier tout-puissant, s'escamote. Avec cette curieuse naïveté qui consiste à croire que, parce que vous bougez, tout va s'arranger, Gort part à la recherche de « sa vérité ». L'homme peut-il cesser d'appartenir au troupeau, peut-il se libérer, peut-il abolir le temps ? Dans une étrange villa qui ne laisse pas de rappeler le Berlin des années folles, Gort tâte à la drogue. Le voilà bien avancé : c'est tout son passé qui lui remonte à la mémoire.

Georges Ketman trousse alertement une intrigue policière. Ce banquier romantique est impliqué involontairement dans une affaire de trafic d'armes, il finit victime de contre-terroristes. A constater la négligence piaffante avec laquelle l'auteur traite lui-même cette histoire, on voit qu'il s'intéresse davantage aux plongées rétrospectives auxquelles la drogue incite les trois personnages principaux — et, parmi eux, le trafiquant Werner Baer, surnommé le Chien de Francfort parce qu'une crise psycho-pathologique l'a poussé un temps à aboyer et qu'il est devenu le chien de garde fidèle d'un gangster international.

Dans « Le Balcon de Spetsaï » (2), ce n'est plus le héros, c'est l'auteur lui-même qui cherche à fuir. Non plus roman mais récit, ou plutôt journal, et journal qui n'évite pas cet aspect agaçant qu'offrait le journal de Gide : « Bu du lait à cinq heures, lu trois pages de Goethe, joué du piano ». Cela devient ici, l'exotisme aidant, bu de l'ouzo, lu Kazantzaki, écouté des bouzoukis.

Le bonheur, le bonheur...

Michel Déon s'est donc réfugié à Spetsaï, une île au large du Péléponnèse. Charmé par le ciel, la mer, les gens, il reprend pour son compte (Barrès toujours dans le paysage) un chant qui est aussi vieux que la Grèce et qu'ont répété, il n'y a pas si longtemps, les voix, puissante, de Henry Miller, et, séduisante, de Fraigneau : le bonheur, le bonheur, le bonheur. Vivre à Spetsaï. Mais Spetsaï n'est pas Madère, Michel Déon n'est pas Chardonne. Il regarde, il note. Mais précisément il ne fait que cela : un reportage. Son journal tourne vite au journalisme : quelques phrases, en grec dans le texte, se révèlent excellentes pour la couleur locale, mais les gens, Spiro, Maia, le couple d'Américains, sont vus de l'extérieur, comme des paysages, et décrits comme eux, assez conventionnellement.

Michel Déon le sent bien. Il suffit que Chardonne débarque à Spetsaï pour que le récit, qui se déroulait jusqu'alors au ralenti, prenne de la vitesse, de l'éclat, de la chair. Chardonne entre en scène, et voilà les êtres qui existent avec leurs joies secrètes, leurs drames, que Chardonne flaire comme un chat flaire une jatte de lait. Mieux encore, les paysages deviennent des êtres. Il semble qu'avec Chardonne comme catalyseur, Michel Déon voie enfin Spetsaï, la Grèce, Spiro, les deux Américains. Pour notre plaisir, il a noté les réflexions de son hôte : le bonheur à Spetsaï — et cela suffit à notre joie. Merci à Michel Déon de nous avoir offert l'occasion de vivre plusieurs jours de vacances en compagnie de Chardonne dans une île grecque.

Le balcon de Spetsaï joue le rôle d'une tour d'ivoire. Michel Déon s'y évade d'un monde qu'une politique vidée, selon lui, de tout espoir, rend désenchanteur. Il ne reste plus que les instants : en Grèce, ils sont exquis. Georges Ketman, ou plutôt ses personnages entendent eux aussi échapper à l'abêtissement général ; ils n'hésitent pas devant la violence des moyens, la drogue, voire le supplice, et même la monstruosité : le chien de Francfort a quitté la tribu humaine pour joindre celle des aboyeurs. Il existe une troisième solution : l'humour. C'est celle de Philippe Jullian. Tout ce que nous aimons est sans doute condamné ; hâtons-nous de nous en amuser encore avant qu'il ne soit trop tard.

Avec « My Lord » (3), nous ne sommes plus entraînés du côté de chez Morand ou du côté de chez Nancy Mitford. Il faut lire ce livre à haute voix, avec un léger accent anglais, et en faisant sonner toutes les dentales. Un lord excentrique (il finira, comme le Gort de Ketman, par fuir son univers) se fait l'étrange champion des Charlus de la gentry ; des gentlemen envoient des bottes de roses aux casernes de horse-guards ; une ex-vice-reine des Indes meurt à la petite semaine de ne plus être ce qu'elle a été, etc. Tous ces gens-là sont déjà morts. Mais par peur et par dégoût d'un futur qui se confond pour eux →

(1) « Le Chien de Francfort », par Georges Ketman. Plon, 256 pages, 7,70 NF.

(2) « Le Balcon de Spetsaï », par Michel Déon. Gallimard, 264 pages, 8,50 NF.

(3) « My Lord », par Philippe Jullian, Albin Michel, 240 pages, 7,50 NF.

Leïla Baalbaki
Une romancière arabe de 20 ans
JE VIS !
"...concrétise dans les jeunes, l'espérance du monde arabe".
H. Juin (LETTRES FRANÇAISES)
SEUIL 7,50 nf.

PAUL GUTH

JEANNE LA MINCE
à Paris
le roman des années folles
FLAMMARION

" La saveur des êtres est le mystère du roman ". R.M. Albérès (Les nouvelles littéraires).
" Un excellent livre... " Anne Villelaur (Les lettres françaises).
" Je dois vous conseiller de lire ce livre ". A. Dalmas (France observateur).
CLAUDE MAURIAC
LA MARQUISE
SORTIT A CINQ HEURES
Un beau "nouveau roman"
" Son roman le plus accompli jusqu'à ce jour ". François Erval (L'Express).
" La réussite atteint à la virtuosité ". Luc Estang (Le Figaro littéraire).
" Entraîné par ses personnages, il pénètre partout ". Philippe Sénart (Combat).
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

NICOLAS BAUDY
LES CRÉNEAUX DE WEIMAR
Un agent secret au cœur de l'Allemagne hitlérienne
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

le nouveau roman de H. H. KIRST
LA FABRIQUE DES OFFICIERS
(PRIX DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA PAIX 1961 - OSLO)
soulève les mêmes passions que 08/15
COLLECTION PAVILLONS - ROBERT LAFFONT

CAPTAIN F.E. RODRIGUEZ
L'ESCALIER DE FER
Prix Littéraire de la Résistance
1 vol. 9 NF
ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

MAI 1961
FAYARD
présente :

LES AMOUREUX DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
par André GAVOTY
L'infidélité à l'amour au service de la fidélité à l'ambition. Des révélations inédites.

LA VRAIE HISTOIRE DE BORIS GODOUNOV
par Constantin de GRUNWALD
Une réhabilitation, fondée sur les plus récentes recherches historiques. Autour du tsar, toute la Russie du 16e siècle.

MYSTIQUE DE L'AVIATION
par Marcel JULLIAN
Saint-Exupéry aurait aimé ces pages vibrantes sur le goût de l'évasion, le sens de l'équipe, l'honneur du métier, l'appel de la mort.

LES GAGNANTS
(HORIZONS LIBRES)
par Julio CORTAZAR
Dans la lignée du meilleur Huxley, l'histoire d'une étrange croisière, image de la vie humaine.

L'ÉNIGMATIQUE LINDA
par LUCAS-DUBRETON
Six chroniques italiennes et stendhaliennes. De la volupté dans le vice et la vertu.

HORS D'ATTEINTE
par Paul CHAVALOR
Crimes et occultisme. Un roman hallucinant par un haut fonctionnaire de la police.

LA VIE DES FRANÇAIS SOUS L'OCCUPATION
(LES GRANDES ÉTUDES CONTEMPORAINES)
par Henri AMOUROUX
Les Français face aux mille situations créées par l'occupation. Un livre qui manquait.

→ avec le triomphe de la vulgarité, ils s'enfoncent la tête dans le passé, vieux objets, vieilles familles, vieilles traditions, comme l'autruche enfonce sa tête dans le sable.

Mélancolique et féroce, Philippe Jullian nous promène au milieu des ruines. « Délicieux », « amusant », « divin ». Mais le vent de l'Histoire — cette bise que Georges Ketman dérive en un ouragan forcené et dont Spetsal évite à Michel Déon les aigreurs — souffle aussi dans « My Lord » : c'est un courant d'air ridicule, une reine noire vient à Londres plus ou moins trafiquer de l'indépendance de son peuple.

La frivolité n'est sans doute pas une attitude sérieuse, mais elle peut être un sentiment grave.

JEAN-LOUIS BORY.

« Le Silence » par Roger Grenier

● ***Neuf récits mélancoliques d'un champion de la nouvelle.***

REUSSIR des nouvelles bien composées, bien bouclées, des nouvelles qui ne sont pas de simples anecdotes savamment racontées, mais de véritables histoires qui expriment rapidement un état d'esprit, une philosophie et qui soutiennent la curiosité du lecteur jusqu'à la dernière ligne, c'est assez rare pour des écrivains qui ne sont pas des Anglo-Saxons, vieux champions de la nouvelle. Roger Grenier, lui, a réussi (1). Après s'être laissé porter par les premières pages, on peut s'arrêter en se posant une question : pourquoi cette lecture est-elle si agréable ? Il n'y a aucune recherche spéciale, aucune nouveauté attrayante, rien qui puisse flatter l'œil. Quoi alors ? Ce ne sont que phrases courtes, modestes, se suivant sur un rythme simple qui n'essaye pas d'attirer l'attention mais qui seconde, soutient le déroulement des histoires et met en valeur la pensée de Roger Grenier. Celui-ci nous prévient dès le début par un exergue de Scott Fitzgerald : « *Toute vie est, bien entendu, un processus de démolition* ». Le titre qui groupe ces neuf nouvelles est lui-même un avertissement : tous les personnages de ce volume sont réduits au silence, soit par la mort, soit par l'inutilité de leurs efforts.

Avec les ours et les truites

La première nouvelle se passe à Paris, en août 1945. Un jeune homme ayant habituellement l'air réservé et malheureux à la Chambre syndicale des Ficelles, Cordes et Câblages, a un sursaut de volonté, il veut participer à la libération de Paris, mais en chemin il s'arrête chez une jolie fille fraîche qui se bronze devant sa fenêtre, rue Guynemer. Ce futur valeureux soldat passe les premiers jours de l'insurrection à faire l'amour, se dorer au soleil et à lire ; ce n'est pas un passionné : « *Une des choses qui m'ont le plus chagriné, dans cette guerre, c'est que « Dix petits nègres » paraissaient en feuilleton dans « Paris-soir », et que je n'ai pas pu en lire la fin. A partir de ce moment, la guerre ne m'a rien dit de bon.* » Ce garçon n'est pas un lâche, il n'a seulement jamais cru à la nécessité de faire quelque chose « *comme s'il pouvait être jamais séant de mourir...* », il était trop seul pour « s'intéresser ». Son passage chez la jolie fille lui aura permis de faire le point, de découvrir les raisons de ce qu'il a fait ou plutôt n'a pas fait. Il peut partir pour la guerre ; il n'ira pas loin. Le désintéressement de ce jeune homme semble déplacé en 1945, mais il reflète avec une triste acuité l'attitude de la jeunesse actuelle.

Autre sorte de désintéressement dans « Tra los Montes », où un petit garçon anglais et son père se réfugient une journée dans les montagnes avec les ours et les truites. Là ils peuvent rêver à loisir, soit d'une belle femme malheureuse qu'ils ont côtoyée, soit du pittoresque de l'Espagne. Père et fils sont liés par une camaraderie basée sur leur renoncement au reste des hommes. Mais ils ne renoncent pas à tout, ils savent qu'en revenant de leur excursion, ils dîneront d'un confit d'oie, de salade et d'un bon vin : ils ont un programme : « *C'était là l'essentiel, avoir un programme* ».

Pourtant il faut croire que cela n'est pas toujours suffisant : dans « Vie et Mort de Basoche », un juge d'instruction se suicide, pourquoi ? L'enquête ne révèle aucune raison particulière. C'était un homme débraillé, malpropre, il était seul ; mais comme le souligne le commissaire de police chargé du rapport, « *il y a plus de solitaires qu'on ne croit et tous ne meurent pas désespérés. Certains finissent par se contenter très bien de leur propre compagnie* » et il conclut avec une logique digne du sapeur Camember : « *L'infortuné magistrat s'est donné la mort pour des motifs strictement personnels.* »

Bien que ces nouvelles soient toutes liées par la même mélancolie, il serait absurde d'additionner, de juxtaposer les existences des différents personnages de Roger Grenier. Un roman ainsi dosé aurait été accablant, mais

(A.F.P.)

ROGER GRENIER.
« *Dix petits nègres* » dans « *Paris-soir* ».

cette suite est aérée par les paysages, les milieux, par de grandes taches de couleur, arbres du Luxembourg, montagnes des Pyrénées, route africaine ou cette somptueuse toile qu'est la Loge de Bonnard. Ou bien nonchalamment, l'auteur mentionne un petit air d'Eric Satie, et nous voilà rafraîchis.

Dans sa dénonciation des absurdités, des efforts inutiles, des méchancetés gratuites, Roger Grenier n'est pas un aigri, mais un cynique attristé : cela n'est pas la même chose.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Gallimard, 224 pages, 7,50 NF.

HOMMES

Ladislas Dormandi

● ***Un romancier ancien éditeur qui a pour professeur une petite fille de six ans.***

LE bruit court que, chez Ladislas Dormandi, des piles de manuscrits à publier s'élèvent jusqu'au plafond.

PIERRE BLOCH
ALGÉRIE terre des occasions perdues...
EDITIONS DES DEUX RIVES

Qu'il a beau signer des contrats avec plusieurs éditeurs à la fois, il n'arrive pas à écouler son stock. Après enquête, je me vois obligée de détruire cette belle légende : dix romans seulement (dont un de 1.400 pages) attendent d'être édités. Le onzième : « Le Naufragé de la terre ferme », vient de paraître chez Julliard.

Ce Hongrois, venu en France en 1938 après avoir été, pendant quatorze ans, éditeur dans son pays natal, a pourtant une autre particularité :

« J'écris d'abord en hongrois, puis j'utilise cette matière première pour récrire mon texte en français. J'ai une petite fille de six ans qui corrige mes fautes de français. Elle a toujours raison. »

Quant au « Naufragé de la terre ferme » (où aucune faute n'est perceptible — la petite fait du bon travail), l'auteur le résume ainsi :

« C'est le même problème que dans « La Fête », de Vaillant. N'importe quel artiste arrive, à un moment donné, à ce sentiment que « rien n'va plus ».

Quand « rien n'va plus », Dormandi jette un coup d'œil sur une dédicace élogieuse de Roger Caillois, et cela lui donne le courage de continuer. Quand « rien n'va plus », le héros du « Naufragé » — écrivain de talent sans génie, qui fête son soixantième anniversaire avec la hantise de la mort et de la stérilité (créatrice et autre) — le héros, dis-je... mais je ne vais pas vous raconter la fin.

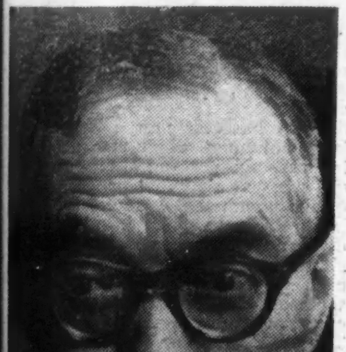
Rue de Babel

« *L'histoire*, reprend l'auteur, *c'est celle de la vieillesse. Le sujet, c'est la confusion entre le réel et l'imaginaire. J'en ai moi-même fait l'expérience. Quand j'écrivais « Le Fantôme de la rue de Babel »* (lisez : de Babylone), *je travaillais dans ce quartier-là. Et je confondais sans cesse les éléments de mon roman avec ceux de mon bureau.* »

Ainsi, l'écrivain vieillissant du « Naufragé » se lance dans plusieurs aventures, dont il ne sait pas très bien si elles relèvent ou non du rêve. Qu'importe, puisqu'elles servent de prétexte à écrire de nouveau.

Mais Dormandi ne fait pas que cela. Il collabore, à la radio, à l'émission en langue hongroise, que suivent quotidiennement tous ses compatriotes émigrés à Paris.

ANNE GUERIN.



(Roustan.)

LADISLAS DORMANDI.
Dix romans seulement en attente.

(Magnum)

LA PROCESSION DE LA SEMAINE SAINTE A ZAMORA.
Trois syllabes magiques.

TRADUCTIONS

« A travers les persiennes » par Carmen Martin Gaite

● *Les jeunes filles espagnoles et la liberté.*

PARMI les nombreuses traductions de romans espagnols publiés ces temps-ci, « A travers les persiennes » (1) tient une place très particulière. C'est à la fois une étude de mœurs, une étude de caractères et un reportage sur la nouvelle génération espagnole. Carmen Martin Gaite — qui a reçu le Prix Nadal — l'équivalent du Goncourt — nous raconte comment vivent actuellement les jeunes filles espagnoles, plus précisément les jeunes provinciales. Elles sont encore astreintes à des règles très strictes d'ordre religieux ou familial, et le qu'en-dira-t-on les enserre d'un corset rigide. Mais grâce aux cinémas (qu'elles fréquentent assidûment) et grâce à de brèves vacances passées à Madrid ou à Saint-Sébastien, elles n'ignorent plus la vie moderne et agitée qui existe ailleurs, autour d'elles. L'influence de ces deux milieux les rend instables : les lycéennes ne savent pas si elles veulent continuer leurs études, les filles plus âgées sont déconcertées par les surprise-parties si différentes des bals donnés en leur petit casino local. Malgré des personnalités diverses, ces jeunes filles ont presque toutes deux traits communs qui deviennent même des tics de langage : elles parlent et piaillent comme de véritables perruches. Mais surtout elles ne peuvent dire deux phrases sans prononcer les trois syllabes magiques : fi-an-cé. Ce mot fond dans leur bouche comme un bonbon. Le fiancé n'est pas seulement le garçon qui les trouble le plus, il représente la force qui les arrachera à cet état de jeune fille qui leur paraît insupportable, le véhicule qui les transportera jusqu'à la situation respectée et libre de femme mariée.

(1) Gallimard, 272 p., 12 NF.

L'auteur a éparpillé ces jeunes filles comme une bande de pigeons sur une cathédrale, à travers une petite ville historique avec ses arcades, ses monuments, son vieux quartier, et bien sûr son Grand Hôtel. Elle les a fait évoluer selon une habile chorégraphie : Tali, une charmante lycéenne romanesque ; Julia, sa sœur de vingt-sept ans, qui n'a pas encore osé rejoindre son fiancé à Madrid ; Elvira, une fille fantasque, égocentriste et complexée — les trois étoiles — sont étudiées sous des éclairages divers, ce qui leur donne un relief très attachant. Les autres filles, souvent de simples figurantes jacassantes et futiles, forment une troupe amusante et pittoresque. Quant aux garçons, ils sont simplement esquissés pour donner la réplique. Un seul d'entre eux joue à la fois le rôle d'observateur et de catalyseur : il est étranger à la ville.

Comme une bande de pigeons

« A travers les persiennes » n'est pas un roman tout d'une pièce, mais une suite de portraits, de petites intrigues qui se mêlent et se complètent, formant ainsi un spectacle qui évolue sans cesse, sans pour cela manquer de profondeur. Carmen Martin Gaite écrit d'une façon rapide, légère, en utilisant des dialogues, des morceaux de journal intime, des narrations animées. Contrairement à bien d'autres jeunes auteurs espagnols, elle n'a pas subi l'emprise de Garcia Lorca. Son texte n'est pas constamment truffé de poésie, de symbolisme, de sang et de mort. Sans utiliser ce folklore, « A travers les persiennes » évoque l'Espagne aussi bien par son rythme à la fois enfiévré et sec que par le caractère de ses personnages et leur façon de vivre.

M.-C. DE B.

GEORGES KETMAN
le chien de Francfort
roman
le désir d'évasion
plon

→

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR

catalogue
franco sur demande

LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
NF 6
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Courez
chez votre libraire...
2 romans en un fort vol. relié toile
ROBERT LAFFONT

Vacances en Corse
pour 8 nouveaux francs
EN LISANT LES SPIRITUELLES
240 HISTOIRES CORSES
de Christian MERY
Un volume illustré 200 pages
Chez tous les libraires et dans les gares
Raoul SOLAR - éditeur

ETIEMBLE
Blason d'un corps
roman
"C'est la découverte de soi par la grâce d'une femme aimée. C'est un livre grave. L'hymne de ce païen paraît pur comme le cristal et sans tache."
MATTHIEU GALEY - (Arts)
nrf

RUE VIVIENNE
LE CENTRE DU BUREAU MODERNE
AIGLE
Cette année AIGLE n'expose pas à la Foire de Paris, mais vous invite à sa Grande Exposition de mobiliers de bureau métal ou bois, rue Vivienne en plein centre des affaires.
Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition
700 modèles toujours en magasin.
MÉTAL ou BOIS
51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble
Métro: RICHELIEU-DROUOT ou BOURSE

(Viollet)

UNE FAMILLE EDWARDIENNE.
On fait le saint parce qu'on est damné.

« Une famille et une fortune » par Ivy Compton-Burnett

● ***Retors et dissimulateurs, les derniers personnages d'une grande romancière anglaise de 70 ans jouent à des jeux cruels.***

LA renommée d'Ivy Compton-Burnett ne cesse de s'étendre. Cette dame de 70 ans qui écrivit son premier roman en 1911 et, depuis, en a publié une vingtaine (cinq ont été traduits en français) est la plus grande romancière de ce temps. L'un des écrivains les plus difficiles aussi, ce qui explique qu'elle ait suscité longtemps l'admiration des seuls « happy few ».

A l'exception du premier, tous les romans d'Ivy Compton-Burnett se situent en Angleterre à l'époque edwardienne : entre 1890 et 1910.

Rien des soucis et passions collectifs qui perturbent le monde ne vient battre les pages de cette œuvre fermée, repliée sur elle-même, ignorante de l'Histoire, cette œuvre à dessein limitée dans le temps parce qu'il importe de peindre les seuls conflits du cœur qui, eux, n'ont pas de limites.

De la bourgeoisie edwardienne, Ivy Compton-Burnett ne retient que la famille. C'est l'unique sujet de ses romans.

Les souffre-douleur

« Une Famille et une Fortune » (1) met en scène ce personnage qui hante si fort Ivy Compton-Burnett qu'on le trouve aussi dans ses autres romans, sans exception : le monstre. Ici, deux personnages incarnent la monstruosité : Edgar Gaveston et sa belle-sœur, Tante Matty. Chacun a son souffre-douleur : Edgar, son frère Dudley ; Matty, sa dame de compagnie Mlle Griffin. Par deux fois seulement, la romancière contrevient à la loi du dialogue qui régit son art, par deux fois seulement elle montre la nature monstrueuse de ses personnages sans recourir aux conversations ; d'abord quand elle révèle elle-même qu'Edgar vole à son frère sa fiancée ; enfin, quand elle décrit la scène où Marty renvoie brutalement, sans le sou et à demi nue sous la neige, cette Mlle Griffin qui la servait en esclave depuis trente ans.

Partout ailleurs dans le roman, ce sont les conversations qui découvrent les personnages : trois d'entre eux exceptés, tous incarnent les forces du mal : dans des familles plus vulgaires, ou moins policées, on donnerait dans les éclats de voix, on céderait aux passions déchaînées, on jouerait du poing, peut-être du couteau. Dans une famille de la bourgeoisie edwardienne, les êtres damnés ou simplement mauvais ont naturellement plus de retenue. A la place du poing ou du couteau, ils usent des mots, affilés, doucereux, venimeux.

Dudley vient d'hériter. Personne ne s'y attendait. Cette fortune tombée dans la famille suscite les convoitises, libère les appétits, allume les brasiers de la jalousie, crée des besoins. Mais, encore une fois, nous avons affaire à des êtres distingués, sinon raffinés. On s'appropriera le pactole de Dudley en affectant la générosité, le désintérêt, l'amour du prochain, le sens de la famille. Chacun essaie d'obtenir plus que l'autre : il s'agit tout à la fois de se montrer vertueux et le plus vertueux. De là, tout un jeu subtil et féroce pour toucher les adversaires et découvrir, sans paraître la chercher (les grandes âmes ne voient pas le mal), leur bassesse. L'art d'Ivy Compton-Burnett est là. C'est un réalisme du second degré: la nature des personnages apparaît telle qu'elle est, mais dans l'affirmation de son contraire on se montre généreux parce qu'on est égoïste, bon parce qu'on est méchant, on fait le saint parce qu'on est damné. Aubrey (neveu de Dudley) propose que sa mère ait une robe neuve. Elle accepte car : « *Mon petit garçon n'aime pas voir sa mère dans une tenue minable.* » Tante Matty obtient une rente ; elle justifie les efforts déployés pour se la faire octroyer en disant : « *Nous aurons chacun une bonne chose personnelle pour montrer notre sincère approbation de toutes les autres.* » Il n'est pas jusqu'à Dudley qui ne participe, mais par bonté, lui, au pillage de sa propre fortune : « *Je suis tellement content de vous tous. Personne ne veut que je me sente misérable d'avoir plus que lui.* »

La passion de lire

On comprend pourquoi la lecture d'Ivy Compton-Burnett est difficile. C'est que la plupart des personnages parlent le langage qui les révèle en les dissimulant, les dissimule en les révélant de sorte que leurs propos ne doivent pas être pris à la lettre. Dès lors, comment distinguer de ceux-là les personnages qui disent la vérité, qui pensent vraiment générosité, lorsqu'ils prononcent le mot ? Il faut une lecture attentive, une grande vigilance, d'autant que ces êtres ne sont pas simples : celui que nous savons, après cent pages, retors et dissimulateur, semble soudain parler le langage du cœur, car un événement l'a bouleversé. Tout à l'heure un masque, les mots dont il use à présent sont ceux de sa vérité. Et ce sont les mêmes.

Il est peu de somme romanesque qui, autant que celle d'Ivy Compton-Burnett, exige la passion de lire. La récompense est cette galerie de personnages intelligents et lucides toujours, qui concilient l'agressivité avec le goût de la cérémonie et l'observance des rites ; autre récompense : le jeu cruel, quelquefois mortel, où s'affrontent la vérité et le mensonge. Il ne fait pas de doute que cette œuvre est l'une des plus noires aujourd'hui et si justement composée qu'on ne peut dissocier la comédie qu'elle présente ouvertement de la tragédie qu'elle expose en profondeur.

YVES BERGER.

(1) Ed. Gallimard, 302 pages, 13,50 NF.

ENFANTS
VACANCES EN **ITALIE**
Séjours encadrés en homes
Grand confort
Montagne - Bord de lac - Plage
Piscine - Télésièges
Participation : 4 semaines : 450 NF
Voyage compris
LOISIRS ET PLEIN AIR
OBS. 47-03

(Archives)

William Lederer.
Apprendre les langues étrangères.

« Le Vilain Américain » par William Lederer et Eugène Burdick

● *Un peu d'humour, une pincée de sentimentalisme, une grande cuillerée d'idéalisme ; ajoutez quelques poncifs avant de servir.*

« Le Vilain Américain », de William Lederer et Eugène Burdick, était précédé, hors des Etats-Unis, par une notoriété exceptionnelle (1). On disait que la publication de l'ouvrage, avant la dernière campagne électorale américaine, avait porté un coup sévère à l'Administration républicaine et en particulier au Département d'Etat. On précisait même que la création par la nouvelle administration d'une sorte de légion de volontaires civils, répondait à des critiques formulées par les auteurs.

« Le Vilain Américain » s'inscrit, en effet, dans un contexte historique précis : quinze ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, le communisme a gagné un terrain considérable dans le monde et le prestige des Etats-Unis, lui, est en régression. C'est sur les causes de ce phénomène que s'interrogent Lederer et Burdick.

Leur réponse semble avoir satisfait le public américain, puisque 4.200.000 exemplaires du livre ont été vendus aux États-Unis.

Le titre aurait pu faire penser que le roman dépeignait les Yankees sous leur jour le plus noir, et nombre d'antiaméricains s'apprêtent à lire, dans la version française de Jean Rosenthal, un portrait odieux de l'Américain moyen en général et du diplomate américain en particulier.

« Pas d'histoires »

Ils seront déçus, en partie tout au moins ; la plupart des personnages du roman sont de « gentils Américains » qui luttent pour donner une image vraie de l'Amérique, malgré les astuces, l'habileté ou la mauvaise foi de leurs ennemis communistes.

Ce roman offre, cependant, une critique systématique de la diplomatie américaine : selon les auteurs, les représentants du Département d'Etat sont des amateurs qui ne connaissent ni la langue ni les coutumes du pays où ils exercent leurs activités ; préoccupés surtout de leur bien-être et de leur carrière, ils sont incapables de gagner les sympathies des peuples étrangers ; pis encore, pour ne pas « avoir d'histoires », ils découragent les initiatives de leurs subordonnés les plus qualifiés et se contentent de briller dans les salons officiels.

Le roman est, en quelque sorte, une justification par l'absurde de cette analyse : il est presque entièrement axé sur les aventures de quelques Américains qualifiés, neutralisés par les incapables. Que la critique vise bas et se satisfasse de bien des outrances, voilà qui ne saurait étonner, s'agissant d'un best-seller.

Mais que proposent les auteurs pour améliorer la situation ? De négliger les grandes constructions abstraites que représentent les programmes d'aide à l'étranger, pour s'intéresser (comme le font les communistes, disent-ils) aux plus minces détails de la vie courante (dans les pays asiatiques tout au moins). Le paysan birman ou cambodgien sera communiste avant de sentir les effets bienfaisants d'un barrage qui ne sera terminé que dans dix ans ; au contraire, il se ralliera à l'Amérique si l'on améliore son cheptel ; si on lui montre comment nourrir ses poules pour qu'elles pondent davantage ; si on l'aide à construire une pompe pour irriguer ses champs.

Séduire en amusant

C'est-à-dire, en termes clairs, si on le séduit en l'amusant, au lieu de fortifier l'économie de son pays, sur une grande échelle et à long terme. La thèse est d'autant plus intéressante qu'elle se rapproche de celle des officiers activistes qui mettent en pratique, en

(Archives)

Eugène Burdick.
Et lire Mao Tsé-toung.

Algérie, les théories de Mao Tsé-toung. Les auteurs ne se privent pas de conseiller, d'ailleurs, aux militaires, la lecture des œuvres du leader chinois.

« Le Vilain Américain » reste pourtant un roman, et fort bien fait. Mais la construction se ressent de sa conception : il a été révélé que les deux auteurs ont travaillé à trois mille kilomètres l'un de l'autre : le roman se présente donc comme une suite de nouvelles sur un seul thème ; le plan en est décousu et la présentation un peu lâche. L'intérêt, cependant, ne se dément pas et quelques-unes des nouvelles sont franchement réussies : elles comprennent cet étrange assaisonnement qui a fait la réputation de la littérature américaine pour grand public — celle de Bromfield, par exemple : un peu d'humour, une pincée de sentimentalisme, une grande cuillerée d'idéalisme, le tout saupoudré d'une émotion sincère et d'une générosité de bon aloi ; ajouter quelques poncifs avant de servir.

MARC LAPORTE.

(1) Laffont, 292 pages. 12 NF.

JULLIARD

Françoise Mallet-Joris

LES PERSONNAGES

roman

« Louise est la plus belle héroïne de Françoise Mallet-Joris, la première à dérouter ainsi, à inquiéter. Louise, c'est d'abord un merveilleux portrait de jeune fille : tendue, refusée, orgueilleuse, toute empêtrée de silence et de peur, petit animal incapable de dire oui ; ainsi apparaît-elle à travers tout le récit... On pourrait parler longuement de ce récit ; il surprend et il comble. A la complexité de sa construction correspond la richesse de ses pouvoirs. C'était de la part d'une romancière que tous les succès ont déjà couronnée, un beau courage que de tenter cette aventure. Elle a eu raison : son pari est gagné. »

FRANÇOIS NOURISSIER (*France-Observateur*)

Edita Morris

LES FLEURS D'HIROSHIMA

roman

Un Américain séjourne à Hiroshima quinze ans après...

Miguel de Salabert

L'EXIL INTÉRIEUR

roman

LES LETTRES NOUVELLES 12

« D'emblée, Miguel de Salabert se révèle maître de l'humour noir, d'un humour qui descend tout droit de la grande tradition picarresque. »

ANNE GUERIN (*L'Express*)

PRIX DES QUATRE JURYS

Violette Jean

EUGÉNIE LES LARMES AUX YEUX

roman

RJ

Christian-Yve

AVEZ-VOUS VU GLOCK ?

roman

« Le livre qu'aujourd'hui tout le monde veut avoir lu.

Conte frondeur dans la tradition de « Candide » et de « Zadig »... Un livre savoureux. »

ROGER GIRON (*France-Soir*)

Yaël Dayan

HEUREUX CEUX QUI ONT PEUR

roman

par l'auteur de UN NOUVEAU VISAGE

Maurice Rheims

LA MAIN

roman

Maurice Duverger

DE LA DICTATURE

essai

Michèle Perrein

LA FLEMME

roman

De ce récit Henri-Georges Clouzot a tiré les éléments romanesques de son film « La Vérité »

JULLIARD

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h 45 Dim matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
TOUS LES DIMANCHES A 21 HEURES
Cie YVES GASC
LES VAGUES
Trois actes de
VIRGINIA WOOLF
TOUS LES AUTRES SOIRS A 21 HEURES
SPECTACLE IONESCO

RANELAGH 5, rue des Vignes AUT. 64-44
Festival de Films expérimentaux et surréalistes
Courts métrages de Norman Mac LAREN, Jean DESVILLES, Jacques LIFCHITZ Harry KRAMER, Luc de HEUSCH, Roman POLANSKI, Raymond BORDE, Ernst PINTOFF, Carl-Frederik REUTESRSWARD, Robert CANNON.

THEATRE NATIONAL
PALAIS DE CHAILLOT
Mercredi 31 mai
21 heures
(Valmalète-O.A.I.)
3 CONCERTOS par ARTHUR
RUBINSTEIN
Société des Concerts du Conservatoire
Direction
S. Skrowaczewski
Mozart - Chopin- Beethoven

LE PETIT PONT
1, rue du Petit-Pont (ODE. 23-81)
Tous les soirs à 23 h. sauf dimanche
SPECTACLE EN EXCLUSIVITE
et « L'HEURE DU POETE »
Louis ARAGON
Poésie, mime et chanson
Adaptation Hélène MARTIN
avec P. HATET, J. DOYEN
M. DECROUX et H. MARTIN
DERNIERES

VENEZ PASSER
VOS VACANCES EN HONGRIE
avec l'Association
« FRANCE - HONGRIE »
BUDAPEST - SZATINVAROS - LA PUSZTA
LAC BALATON
3 semaines : 850 NF. Départ 1er juillet
— — 30 juillet
17 jours (avion) : 978 NF. Départ 8 août
2 semaines : 660 NF. Départ 13 août
Caravane automobile :
3 semaines : 650 NF. Départ 1er août
Pour tous renseignements s'adresser à
« FRANCE-HONGRIE
8, rue de Montyon - PARIS (9e)
Tél. : PRO. 20-07

FESTIVAL

Michèle Manceaux vous raconte :

Au milieu de l'indifférence des derniers jours de Cannes, deux miracles : un grand film et un juste palmarès.

IL pleuvait. L'âpre festival fondait dans l'indifférence. Après la pellicule grise, une autre pellicule grise. Aucune curiosité, aucune impatience à l'approche des résultats. Non, rien qu'un marécage, d'où émergeaient quelques nénuphars facilement repérables : « Une aussi longue absence » de Henri Colpi, « Mère Jeanne des Anges » de Jerzy Kawalerowicz, « L'Histoire des années de feu » de Youlia Solntseva. Les films italiens avaient été beaucoup moins ennuyeux que les autres, le reste se perdait dans l'obscurité des fonds vaseux.

Mais alors que les festivaliers s'échappaient par dizaines du navire en perdition, deux miracles se produisirent dans Cannes déserté.

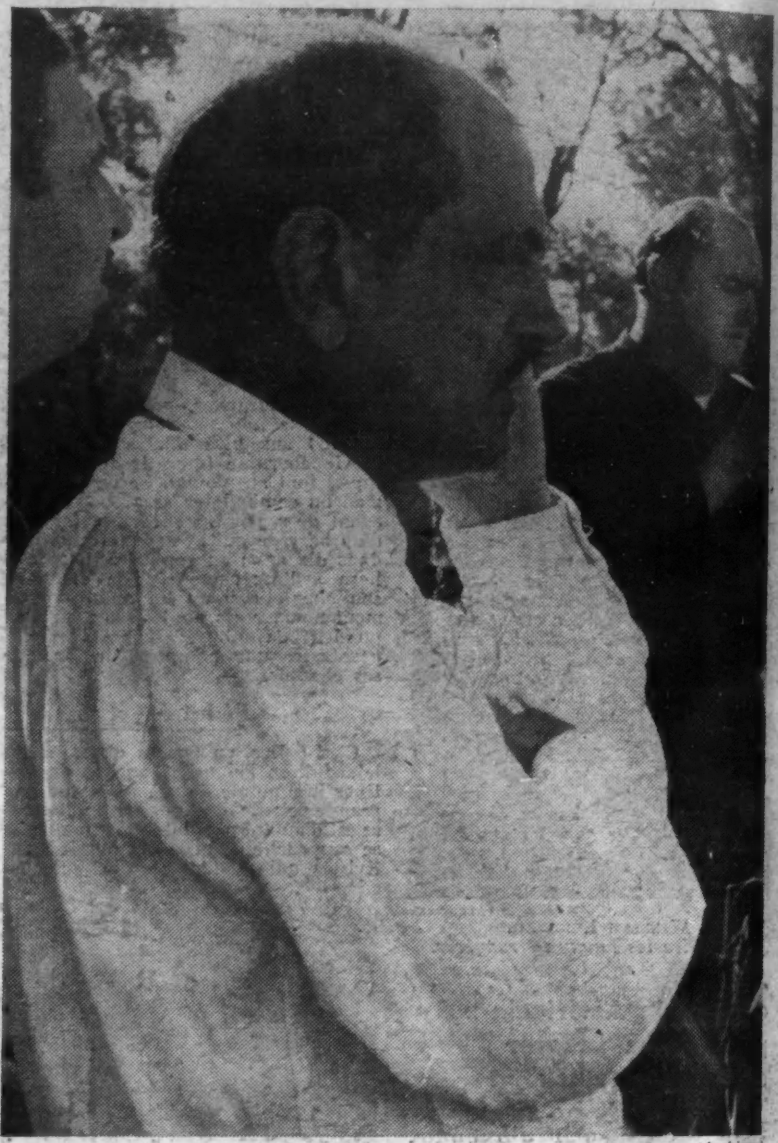
Premier miracle : le film de Bunuel, « Viridiana » projeté à la dernière séance du dernier jour, éclatant comme un feu d'artifice, illuminant les survivants.

Pour la première fois depuis quinze jours, on avait vraiment envie de décerner la Palme d'Or, de porter un homme au faîte de sa profession, de glorifier un auteur.

Il y a dans « Viridiana » tout ce que l'on peut espérer du cinéma. Une histoire : celle d'une jeune novice, qui, parce qu'elle se croit responsable de la mort de son oncle, renonce à sa vocation et finit par tomber dans une assez triste débauche.

Ainsi raconté, ce drame semble loin d'être antireligieux. Privé des secours de l'Eglise, voici l'homme livré à ses plus bas instincts. En fait, chaque image est ambiguë, et Bunuel, comme dans « Nazarin », s'ingénie à montrer que la charité ne sert à rien, ne sauve rien tant que les hommes et les institutions sont les mêmes.

Il y a le climat intense de Bunuel où la foi et l'érotisme se disputent les mobiles des hommes, il y a son style symbolique plein d'allusions et d'obsessions. Il y a son humour macabre, sa poésie espagnole et son extraordinaire esthétique dans la composition d'un plan aussi bien que dans le rythme d'une scène.



(Archives)

LUIS BUNUEL.
Une corde à sauter et à pendre.

« La main dans le piège »

On sort de ce film imprégné, envahi, assailli. On se rappelle l'oncle essayant un corset de femme, le banquet des mendiants et l'aveugle à la place de Jésus dans cette terrifiante Cène. On se souvient de la corde à sauter qui deviendra corde à pendre, du canif en forme de crucifix, de la couronne d'épines qui brûle, de la musique d'orgue. Un très grand film.

Le deuxième miracle, très rare depuis qu'il y a des jurys et qui pensent, c'est que le palmarès a été parfaitement élaboré, avec une justice et un goût pour lesquels on se doit de féliciter les jurés.

Leur travail a été simplifié parce que les films de qualité étaient si rares qu'il était plus difficile de s'égarer.

Sans se perdre en faux-semblants, ils ont attribué la Palme d'or à Bunuel et à Colpi, le Prix spécial à Kawalerowicz, le Prix de la mise en scène à Youlia Solntseva, le Prix de la meilleure sélection aux Italiens.

Les deux prix d'interprétation : Sophia Loren, Anthony Perkins, s'imposent moins. Ce sont plutôt des remerciements à deux grandes vedettes pour s'être dérangées en chair et en os jusqu'à Cannes.

Rod Steiger, Stuart Whitman (« La Marque »), Jean-Paul Belmondo (« La Viaccia »), Georges Wilson (« Une aussi longue absence ») du côté masculin, et Ingrid Thulin (« Le Juge »), Keiko Kishi (« Tendre et folle adolescence ») du côté féminin, en étaient tout aussi dignes.

Trois autres films projetés en fin de festival méritent d'être mentionnés.

« La main dans le piège », de l'Argentin Leopoldo Torre Nilsson, à qui l'on devait déjà « La Maison de l'Ange » (et qui a obtenu, avec « Chronique d'un été », le Prix de la critique). A demi onirique, à demi fantastique, ce film plonge pourtant dans la réalité et la condamne. Sur le même thème que « La Maison de l'Ange », celui d'une jeune fille innocente découvrant le monde adulte, ses sortilèges et ses malédictions, Torre Nilsson a esquissé les lignes floues d'un bizarre cauchemar qui laisse pétrifié.

« La Viaccia », de Mauro Bolognini, confirme le talent certain de l'auteur contesté des « Garçons » et de « Ça s'est passé à Rome ». L'histoire de ce jeune campagnard envoûté par une belle pensionnaire de maison close aurait pu tomber dans les pires clichés, un mélange de « Goupi mains rouges » et de « La femme et le pantin », mais Bolognini y transmet un charme triste. Il y a, dans la conduite très efficace du récit, une sorte de résignation. Les personnages subissent leur metteur en scène, comme ils subissent un destin qui les dépasse et la lourde atmosphère dans laquelle ils évoluent fait oublier que l'histoire est si factice.

En revanche, dans « La fille à la valise », de Valerio Zurlini, il est difficile d'oublier la convention. Cette fois, c'est un jeune garçon qui est troublé par la même belle personne.

Cette belle personne se nomme dans les deux films Claudia Cardinale. On l'a consacrée vedette à Cannes, émule de Sophia et de Gina. En voilà une au moins à qui le festival aura profité.

Pour les autres, que restera-t-il de ce XIVe Festival ? Quelle contribution a-t-il apportée à l'art cinématographique, comme le prévoient ses statuts ? J'ai interrogé sur ce point les hommes de lettres du jury (Jean Giono, président, Jean Paulhan, Claude Mauriac), et je leur ai demandé comment ils imaginaient l'avenir du cinéma.

Pour faire humain

Jean Giono s'est esclaffé. Il m'a répondu :

« C'est comme si vous me demandiez : « Qu'est-ce que Dieu ? » Je n'imagine rien du tout. Je crois que le cinéma n'est pas fait pour analyser des sentiments. On fait cela beaucoup mieux au théâtre, entre quatre murs. Moi, je vais au cinéma pour trouver ce que les autres arts ne peuvent donner, pour voir des mouvements, des paysages. Pour cette raison, je n'aime au fond que les films policiers et les westerns. Jamais un film ne m'apportera le foisonnement d'un roman. »

Jean Paulhan, lui aussi, a levé les bras au ciel :

« Comment voulez-vous que j'imagine l'avenir du cinéma ? Cela dépend de la dictature que nous aurons dans dix ans. Comment voulez-vous savoir si le septième art sera républicain populaire ou fasciste ?

« Moi, j'aime beaucoup toutes les sortes de cinéma. Par exemple, j'ai pris un très, très grand plaisir au « Pont de la rivière Kwaï » et je place au-dessus de tout « L'année dernière à Marienbad ». Aucun livre, non, aucun livre ne pourrait exprimer comme dans ce film le trouble du temps, la confusion de la vérité. Dans un livre, on serait toujours forcé, à un moment ou à un autre, de savoir ce qui s'est

→

GAUMONT PALACE
l'Effort le plus gigantesque du Cinéma Européen
Les Chevaliers Teutoniques

(Archives)

LES MENDIANTS DE « VIRIDIANA ».
« Comment voulez-vous savoir si le septième art sera républicain populaire ou fasciste ? »

passé. Dans « L'année dernière », on ne le saura jamais. Je peux être aussi comblé par un film que par un roman.

« D'ailleurs, s'il y a aujourd'hui, en art, un monde de la prodigalité d'idées, de sentiments, d'efforts, c'est bien au cinéma. Comme cela dut être jadis en littérature. Au cinéma, on tourne vingt fois la même scène. Pourquoi ? Cela pourrait être aussi bien la première fois. Mais on veut trouver la petite absurdité qui fait vrai. Les Chinois, quand ils impriment un journal, font des corrections sans fin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune faute. Et puis, à la dernière correction, ils rajoutent quelques erreurs. Pour faire humain. Le cinéma, c'est un peu ça. »

Pour Claude Mauriac, le cinéma de demain devra être et sera le contraire de ces histoires purement et banalement anecdotiques que nous avons vues :

« *Ce qui frappe,* dit-il, *dans la quasi-totalité des films d'aujourd'hui, quels que soient leurs pays d'origine, c'est l'extrême pauvreté de conception, d'imagination et de réalisation dont ils témoignent. L'écran est vide, les phrases mortes — et d'autant plus vide que les images sont plus léchées, d'autant moins vivantes que les mots sont écrits avec plus de soin. C'est le même problème que celui du renouvellement romanesque. Il s'agit notamment ici et là de l'insignifiant, qui est l'essentiel de notre vie. Et non pas surtout de lui donner un sens. Mais de l'exprimer dans son vain foisonnement. Valéry a écrit : « Pardon... Je voulais dire... N'est-ce pas ? etc. Tous ces tâtonnements disparaissent de la langue écrite, et ceci est le premier acte du style. » Or, c'est tout le contraire qui paraît être la vérité du cinéma comme du roman de demain. Ce qui ne signifie pas, bien au contraire, que l'intervention de l'art ne soit essentielle... Ni qu'il ne faille aussi penser à communiquer — et à distraire.* »

MICHELE MANCEAUX.

CINÉMA

« La Ciociara »
« La Grande Pagaille »

● ***Deux chroniques burlesques et tragiques de l'Italie dans l'année du désordre et de la vérité.***

CE n'est pas par hasard que deux nouveaux films italiens situent leur action en 1943. L'année 1943 fut, en effet, pour l'Italie à la fois celle du grand désordre et de la vérité. Le fascisme s'y effondra, le pays se réveilla ruiné et occupé par ses ex-alliés nazis, mais, plus que tout, l'homme de la rue comprit enfin à quoi il avait dit « oui » pendant vingt ans. Cette heure inoubliable, le cinéma de la péninsule ne se lasse pas de la revivre : il y déchiffre en même temps la lucidité et le tumulte, l'espoir et le désespoir, la culpabilité et le rachat. Tant de contradictions ne peuvent se résoudre que dans l'humour. On a été dupe, il faut en rire. Même dans le sang et dans les larmes. Car sans ce rire, sans la faculté de se voir du dehors et de se railler soi-même, l'essentiel manquerait : la volonté de ne plus succomber au mensonge.

« La Ciociara » (1) et « La Grande Pagaille » (2) sont donc deux chroniques à la fois humoristiques et tragiques de l'an 43. Et toutes deux sur le même thème : il n'y a pas d'innocents devant l'histoire. Dans « La Ciociara », une épicière romaine, fuyant les bombardements avec sa fille, croit que pour échapper à la guerre qui tourne mal, il suffit de se terrer quelques mois à la campagne ; dans « La Grande Pagaille », un lieutenant de l'armée fasciste, héros à bon compte du régime, s'imagine que, la partie perdue, il n'est que de quitter son uniforme et de rentrer chez soi. C'est simple : on n'y était pour rien, n'est-ce pas ? Et l'on rend ses billes. Mais l'histoire est sans pitié pour ceux qui ont acquiescé. La belle épicière et sa pure jeune fille sont violées sauvagement par des « libérateurs » dans une église, et le placide officier, après mille tribulations, devient esclave des Allemands qui le mènent à la schlague. Lui, du moins, comprend tout à fait : la dernière image nous le montre faisant le coup de feu avec les maquisards.

Sous les balles

Voilà donc deux films que leurs auteurs — Vittorio de Sica et Luigi Comencini — ont été contraints de tourner sur deux plans : la parodie burlesque et le réalisme le plus sombre. Leur réussite se mesure naturellement à l'alliage plus ou moins heureux de ces deux éléments contradictoires. En cela, à mon avis, Comencini l'emporte. « La Grande Pagaille » possède une unité qui manque à « La Ciociara ». D'emblée, la farce et la tragédie s'y mêlent plus étroitement : nous sommes en temps de guerre, en pleine absurdité : on rit sous les balles et, l'instant suivant, elles vous tuent. Dans « La Ciociara », au contraire, une certaine complaisance initiale pour le comique de mœurs éloigne trop longtemps la guerre de notre attention et le viol des deux femmes, par exemple, fait rupture de ton et presque surcharge. Enfin, « La Grande Pagaille », plus mouvementée, mieux rythmée, rend aussi mieux justice aux épisodes secondaires, et il se trouve que sur un tel sujet, ceux-ci comptent beaucoup. Il est vrai que l'heureux Comencini n'avait qu'Alberto Sordi pour vedette. Tandis que Vittorio de Sica se trouvait, par choix ou nécessité, astreint à un récital Sophia Loren.

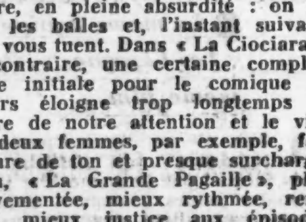
Victoire sur les colonels

« La Ciociara » a valu à Sophia Loren le prix d'interprétation féminine à Cannes. C'était, dit-on, couru d'avance. Couru ou non, ce prix ne s'imposait guère. Omniprésente jusqu'à l'obsession, Sophia Loren n'est ici qu'une actrice de série, au jeu efficace mais sans rareté. Belmondo, au contraire, se révèle tout à fait remarquable dans un rôle effacé, de même que, dans « La Grande Pagaille », Reggiani, pourtant hors de son emploi. Tels sont les hasards de la guerre : victoire des troupiers sur les colonels.

→

(1) Paris.
(2) Normandie.

VENDOME - 32, avenue de l'Opéra v. o.
BONAPARTE - Place Saint-Sulpice v. o.
(La salle des films exceptionnels)
La femme vue par...
L'ŒIL SAUVAGE (V.O.)
(THE SAVAGE EYE)
de BEN MADDOW, SIDNEY MAYERS et JOSEPH STRICK
4 Grands Prix à Venise - Londres - Edimbourg - Mannheim

PARTNER
l'eau de cologne
personnelle
de l'homme soigné
F. MILLOT
PARFUMEUR PARIS


(Archives)

SIMONE SIGNORET DANS « LES MAUVAIS COUPS ».
Un obstacle infranchissable.

« La Lettre inachevée »

● *La même équipe que « Les Cigognes ». Pas le même film.*

« L'ÉQUIPE de « Quand passent les cigognes », dit l'affiche. Oui, mais, hélas ! pas le même film (3).

Quatre jeunes géologues, dont une femme, auscultent des terrains diamantifères en Sibérie. Un incendie de forêt les surprend. Ils meurent d'accident ou d'épuisement l'un après l'autre. Auparavant, on a compris que l'un d'eux aimait Samoïlova. Et le dernier a le temps de sauver les cartes : mission accomplie.

Monotonie des bons sentiments et des paysages. Malgré l'habileté de la caméra, la Sibérie brûle en studio. Ce n'est pas là le « dégel » qu'on espérait.

« Les Mauvais Coups »

● *Une technique impeccable, une actrice admirable. Rien.*

ENCORE un premier film (4). Signé François Leterrier. Et l'on voudrait saluer avec joie ces débuts d'un metteur en scène, mais impossible. Toute bienveillance, toute sympathie butent sur un obstacle infranchissable : le sujet.

Ce sujet appartient à Roger Vailland, c'est-à-dire qu'il est tiré d'une œuvre élégante et cynique, dans la grande tradition du XVIII[e] siècle libertin. Mais à l'image, que devient-il ? Une banale histoire, que certaines équipes de la Nouvelle Vague ont rabâchée jusqu'à l'écœurement : celle du bellâtre quadragénaire, las de sa femme, tenté par une jeune fille. Whisky, voiture de course, complicité de l'épouse, oh ! nous connaissons le refrain (le théâtre, lui, n'ose plus le chanter depuis trente ans). Ici, il est vrai, un élément original : l'interprétation de Simone Signoret. Cette admirable actrice joue si juste et si profond qu'elle force l'intérêt pour son personnage. Mais autour d'elle, rien. Des gens que nous n'avons envie de connaître ni sur l'écran ni dans la vie.

Reste la technique : impeccable. Mais on nous pardonnera cette faiblesse de la tenir, seule, pour insuffisante. Savoir dire les choses est bien. Encore faut-il avoir des choses à dire.

(3) Lord-Byron.
(4) Marignan, Français.
(5) Gaumont-Palace, à partir du 26 mai.

« Les Chevaliers teutoniques »

● *Walter Scott dans une démocratie populaire.*

FAUT-IL se priver de « Phèdre » parce que Sarah Bernhardt n'est plus ? Faut-il bouder ces « Chevaliers teutoniques » (5) parce qu'on se souvient d' « Alexandre Newsky » ? Certes, Alexandre Ford n'est pas Eisenstein. Du film russe au film polonais, il y a la différence de la tragédie au grand opéra. Mais après tout, le bel canto a ses amateurs.

Successeurs des Templiers et précurseurs des hitlériens, les Chevaliers teutoniques proclamaient « Gott mit uns ! » et prétendaient assurer, à l'Est, la Pax Christi pour trois millénaires. Le film, tiré d'un roman de Sienkiewicz, conte en long et en large leur occupation de la Pologne dans la terreur et les exactions. Rien n'y manque : ni l'enlèvement de la gente pucelle, ni le martyre de son vieux père, attiré comme elle dans un guet-apens. Ce ne sont que tortures, yeux crevés, mains coupées et injustices criantes. Cependant, beau comme Ivanohé, un jeune héros brandit l'étendard de la révolte. Sur la plaine de Grunwald, les moines-soldats connaîtront leur défaite historique. Et tout cela, on s'en doutait, finira par un mariage.

Film-fleuve, haut en couleurs et non dépourvu de grandeur épique. Dans cette histoire de braves, il n'y a guère, en effet, que des morceaux de bravoure et ces « Chevaliers teutoniques » font penser à un Walter Scott devenu « réalisateur émérite » d'une république populaire. Cela dit sans plus d'ironie qu'il ne faut : j'aime les gens qui croient à ce qu'ils font.

MORVAN LEBESQUE.

(Archives)

INNOKENTI SMOKTOUNOVSKI DANS « LA LETTRE INACHEVÉE ».
Mission accomplie.

MUSIQUE

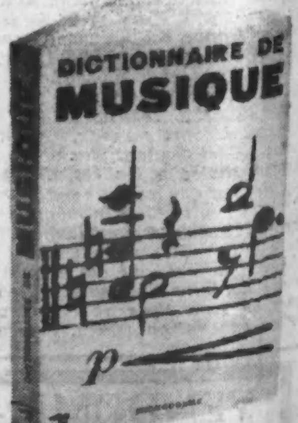
Yehudi Menuhin

● *Digne du petit prodige en culotte courte.*

EN 1927, le public parisien découvrait avec stupéfaction un violoniste de dix ans, qui, sous la direction de Paul Paray, donnait une mémorable exécution de deux œuvres qui sont les chevaux de bataille des virtuoses chevronnés, le concerto de Tchaïkovsky et la Symphonie Espagnole de Lalo. Tout y était, la beauté du son et un brio inimitable, la pureté du style et un métier de vieux routier. A juste titre, on cria au miracle, en espérant qu'il serait durable, et que le jeune Yehudi Menuhin n'irait pas grossir, quelques années plus tard, la triste cohorte des enfants prodiges au talent avorté. C'est là que se situe le vrai miracle de la carrière de Menuhin. Alors que tant de parents s'efforcent d'assurer leurs vieux jours en faisant de leur progéniture des monstres en culotte courte, les parents de Yehudi surent permettre à tant de dons réunis de s'épanouir harmonieusement, et à l'enfant prodige d'aborder sans encombre l'âge critique des pantalons longs. Les fruits passèrent la promesse des fleurs, puisque, parvenu à sa majorité, Menuhin était, avant 1939, l'un des plus grands violonistes de son temps, sinon le plus grand. Il faut dire qu'il avait eu la chance d'avoir comme maître Georges Enesco, qui fut assurément, jusqu'à sa mort (en 1954), le musicien, au sens complet du terme, dont le rayonnement fut le plus intense et dont l'emprise laissa une marque ineffaçable chez les quelques élus qui purent profiter de son enseignement. Et, de fait, c'est Enesco qui, prenant en main cet enfant génial, a « fait » Menuhin. C'est Enesco que l'on ne pouvait manquer d'évoquer l'autre soir, en écoutant Menuhin, seul sur l'immense plateau de la salle Pleyel, jouer les six sonates et partitas de J.-S. Bach devant un public que la grève n'avait point empêché de venir applaudir son idole.

Cote d'amour

Car Menuhin est l'un des rares noms capables d'attirer des gens d'autre part totalement indifférents aux choses de la musique; et il ne s'agit pas de ce que l'on peut appeler un snobisme; c'est plutôt une sorte d'admiration sacrée, que l'on réserve à l'enfant du miracle, et qui dépasse singulièrement les bornes du sens critique courant.



par ROLAND DE CANDÉ
les 230 mots clefs de la musique
100 photos et croquis
500 disques-exemples
et une discographie de base
Complément indispensable de la série "Solfèges" des collections Microcosme
288 p. SEUIL Except. 6,50 nf

A une époque où les grands virtuoses sont beaucoup plus nombreux qu'en 1939, et où les affiches parisiennes proposent un jour Francescatti et le lendemain Menuhin, ce dernier a su conserver cette « cote d'amour » qui remonte au temps lointain où, comme Mozart, l'enfant qu'il fut semblait détenir des pouvoirs surnaturels. Les musiciens savent, eux, combien il est difficile de rester digne de sa propre gloire; il est donc très naturel qu'ils aient parfois été déçus, depuis une dizaine d'années, par certains concerts de Menuhin, dont l'archet semblait avoir perdu de sa souveraine aisance sous les assauts conjugués de la maladie, du trac et de la fatigue; mais comment résister à un rythme de vie qui, en multipliant les concerts (jusqu'à 25 par mois...), multiplie par là-même les kilomètres d'avion et les heures de tension nerveuse ? Or, Yehudi Menuhin est resté celui qu'il était jadis : il vient de nous en donner la preuve en enregistrant, il y a quelques semaines, les six sonates et partitas de J.-S. Bach, celles-là mêmes qu'il a jouées à Pleyel; et cet enregistrement est le plus accompli, le plus émouvant que l'on puisse rêver (1). Nous pouvons donc faire entière confiance à Menuhin; il suffirait sans doute qu'il consente à profiter un peu plus souvent de la maison qu'il vient d'acheter à Gstaad pour que nous retrouvions notre totale tranquilité lorsqu'il joue en public, et pour que, sur la scène comme au disque, Menuhin reste digne du petit Yehudi...

CAMILLE RAMEAU

(1) « La Voix de son Maître » (Londres) — n[os] ALP 1512, 1531 et 1532.

(Pic)

YVONNE CLECH ET REINE COURTOIS DANS « LES BONNES ».
Notre Claudel noir.

(Lipnitzki)

R.-J. CHAUFFARD ET EDITH SCOB DANS « LE SQUARE »..
Le canard sauvage à l'âge des robots.

THÉÂTRE

« Les Bonnes », « Amédée », « Le Square », « En attendant Godot »

Ces noires images de notre vie ont-elles gardé leur jeunesse ?

Il y a, on le dit depuis longtemps, la bonne littérature dont on parle et qu'on ne lit pas, et la mauvaise dont on ne parle pas et qu'on lit. Y a-t-il un bon théâtre qu'on ne va pas voir ? Ou bien le théâtre est-il un art de consommation populaire qui n'existe tout à fait qu'avec le consentement d'un public ? Les erreurs de jugement au théâtre (je parle non de tel ou tel jugement personnel, mais de la réaction d'ensemble de la critique et du public) ont toujours été des erreurs par excès : Thomas Corneille, Quinault, Voltaire, Scribe, Augier, Louis Verneuil, André Roussin, Montherlant, on pourrait allonger indéfiniment la liste des valeurs d'inflation momentanée. Le seul grand méconnu, c'est peut-être Claudel, et encore sa carrière s'achève-t-elle en apothéose, tous les corps de l'Etat à ses pieds et la colombe du Saint-Esprit au-dessus de sa tête.

Une valeur « plastic »

Or, depuis dix ou douze ans, nous ne connaissons en fait de théâtre populaire de qualité que Brecht qui est mort, et Vilar qui joue des morts. L'intérêt des reprises actuelles de « En attendant Godot », des « Bonnes » de Jean Genet, de « Amédée » d'Ionesco (1), du « Square » de Marguerite Duras (2), est de savoir non si les pièces ont gardé leur jeunesse, mais si un public a mûri pour elles. S'agit-il d'un théâtre de mandarins que la critique de gauche soutient sournoisement parce qu'il a, si j'ose dire, une valeur « plastic » par rapport à l'édifice de la bourgeoisie? Ou bien s'agit-il d'un grand théâtre populaire, et M. Malraux doit-il prévoir dès à présent des milliers de chaises pour couvrir la scène du Palais des Sports quand on y présentera aux foules l'œuvre de M. Ionesco dont ce meuble est un accessoire indispensable ?

Ce qui apparaît mieux en revoyant toutes ces pièces coup sur coup, et ce qui me fait craindre pour leur popularité future, c'est qu'il s'agit bien d'une nouvelle vague assez inattendue, mais d'une nouvelle vague du théâtre symboliste de la fin du siècle dernier. Ni les clochards de M. Beckett, ni les bonnes de M. Genet, ni les petits bourgeois de M. Ionesco, ni la bonne et le commis-voyageur de Mme Duras n'ont la moindre prétention au réalisme. Ils nous sont présentés par rapport à un symbole qui, lui, dans la pensée de l'auteur, devrait porter toute la charge de réalité : Godot, la « cérémonie » des « Bonnes », le cadavre géant et qui grandit toujours d' « Amédée », c'est-à-dire les transpositions à l'âge des robots du bon vieux canard sauvage, de l'oiseau bleu et de tant d'autres. Et chez Mme Duras elle-même, ces longues conversations tâtonnantes dont la simplicité est apprêtée pour faire pressentir de profonds abîmes, est-ce que ce n'est pas le dialogue de Pelléas déguisé en camelot avec une Mélisande déguisée en bonne à tout faire ? Théâtre symboliste sur des thèmes souvent voisins et dont le symbole unique et fondamental pourrait être non l'oiseau bleu ou la colombe, mais le corbeau, premier sorti de l'arche, survolant le monde inhabitable et incompréhensible.

Aux yeux des mandarins

La chance de ce théâtre, ce qui fait sa valeur durable, c'est d'avoir forgé quelques images puissantes et dérisoires d'un temps où l'homme se sent la proie des puissances de dérision — le nôtre. Son danger, c'est de rester aux yeux de la grande masse des spectateurs un jeu intellectuel et difficile, c'est de ne faire jamais appel à l'amour, à l'enthousiasme, à l'espérance, c'est-à-dire aux seules forces qui font marcher les âmes. Les scènes qui touchent le plus, dans « Le Square », sont celles où comme par inadvertance filtre la tendresse ; les scènes qui amusent le plus dans « Amédée » sont celles qui poussent jusqu'à la démence un comique courtelinesque. Et celui qui frappe au cœur, c'est peut-être celui qui fait la plus belle part au lyrisme, c'est-à-dire Jean Genet, Saint Genet comédien et martyr, comme disait Sartre, notre véritable Claudel noir.

Le danger pour ce théâtre, aux yeux des mandarins enfin, c'est la répétition et bientôt la répétition presque mécanique. Comme dans tout théâtre de ce genre, les idées symbolisées comptent plus pour l'auteur que les personnages symbolisants ; quand les idées ne se renouvellent pas beaucoup, les personnages finissent par être interchangeables comme des modèles de série. L'aventure du cadavre géant d' « Amédée » pourrait arriver au vieux couple des « Chaises » ; si le clochard et la patronne de bistrot d' « Une si longue absence », le film de Mme Duras, se rencontraient dans un jardin public, ils échangeraient, *moderato cantabile*, les propos et les silences du « Square ». Et quand on revoit « Les Bonnes », il saute aux yeux que le mécanisme en miroir des personnages qui sont eux-mêmes et qui jouent à être les reflets des autres jusqu'au moment où les autres à leur tour se laisseront prendre au jeu des reflets, ce mécanisme des « Nègres » et du « Balcon », est déjà celui de cette pièce qui fut créée chez Jouvet en 1947 : la différence, c'est une différence d'ampleur dans l'attaque, de degré dans l'échelle des crimes : « Les Bonnes » c'est un casse, « Le Balcon » un hold-up, « Les Nègres » un complot des colonels.

La meilleure pièce alors, pour chaque auteur, c'est d'abord la meilleure épreuve, au sens où on le dit des estampes. Ce serait peut-être, à mon goût, « Godot » pour Beckett, « Les Nègres » pour Genet, « Les Chaises » pour Ionesco, « Hiroshima » pour Marguerite Duras. Mais l'exposition de ces noires images de notre vie est ouverte sur les scènes de Paris et vous devez aller y faire votre choix...

(1) Théâtre de France en alternance. Cf. aussi pour Ionesco le spectacle de la Huchette et celui du Studio.

(2) Théâtre des Mathurins.

D'une manière générale, la présentation de ces reprises est excellente. Le décor de M. Harth pour « Le Square » ne fait pas oublier celui de M. Noël ; celui de Mme Leonor Fini pour « Les Bonnes » montre ce qu'un esprit aiguisé peut faire en adoptant un parti pris opposé à celui de Christian Bérard, et le final d' « Amédée », toujours mis en scène par M. Serreau, est une vraie féerie. Quant aux comédiens, on applaudira avec joie Reine Courtois, Tatiana Moukhine, Yvonne Clech, Edith Scob, R.-J. Chauffard, etc.

« Woyzeck »

Un embryon de « Pariser Ensemble ».

LE spectacle le plus distancié de Paris (3). M. Raphaël Rodriguez-Vigouroux a monté le drame de Büchner à la manière du Berliner Ensemble, et c'est bien un « à la manière de ». Utilisation des écriteaux, des « songs », musique originale qui est un vrai pastiche, et surtout jeu des acteurs qui, par méfiance de motivation psychologique, sont hargneux dans les scènes tendres, lugubres dans les scènes gaies, etc. Finalement, c'est une sorte d'aboiement agressif qui l'emporte presque tout le temps. D'autant que le visage ovin de l'acteur principal ne dispose que d'une ou deux expressions et son corps d'une ou deux attitudes. La soumission courageuse et absolue à un même parti pris finit d'ailleurs par conférer au spectacle une rigueur de bonne qualité. Disons que de l'œuvre de Büchner on n'aperçoit plus ni l'ironie ni l'émotion, puisque c'est exactement le compliment qui peut le plus toucher cet embryon de « Pariser Ensemble ».

ROBERT KANTERS.

(3) Théâtre du Vieux-Colombier.

LA PAGODE · 57, Rue de Babylone (7e)
SHADOWS
GRAND PRIX DE LA CRITIQUE VENISE 1960

ENQUÊTE

Y A-T-IL UN

Depuis dix ans, il y a quelque chose de changé dans le royaume du théâtre. Bien sûr, on joue toujours des comédies, des farces, des vaudevilles du style traditionnel ; Roussin, Achard, de Flers, n'ont pas fini de faire recette. Et on reprend avec un succès toujours égal les chefs-d'œuvre du théâtre classique.

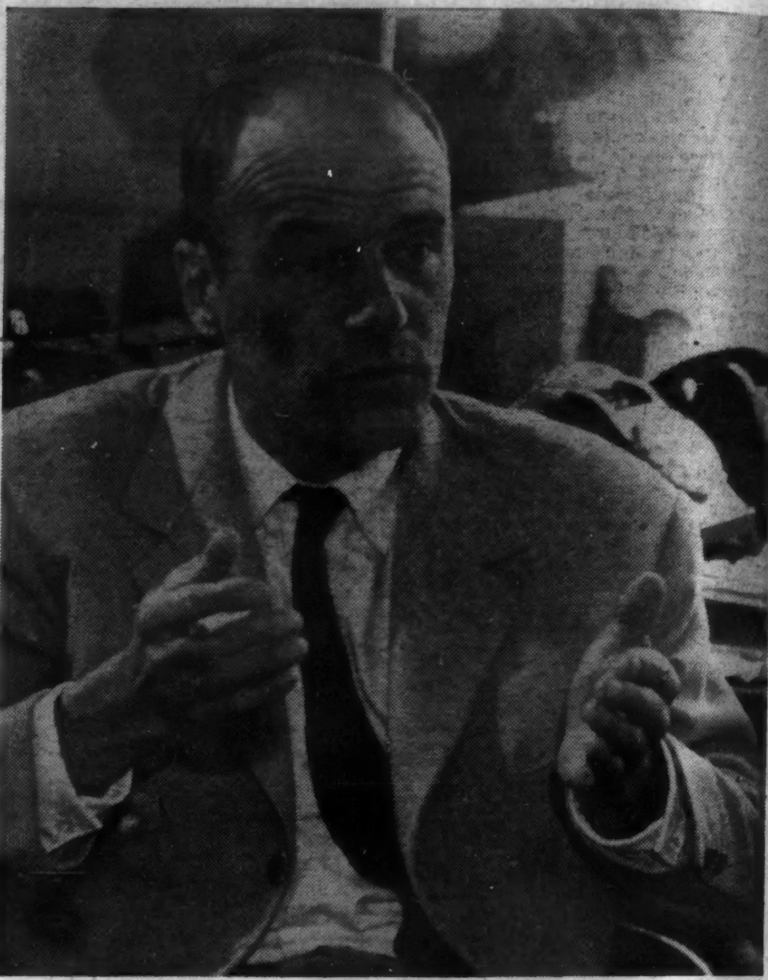
Mais il n'y a pas que ça : il y a le « nouveau théâtre ». Le « nouveau théâtre », c'est-à-dire une manière de faire rire ou pleurer le spectateur — ou de ne le faire ni rire ni pleurer — jusqu'ici jamais utilisée sur une scène ; le « nouveau théâtre », c'est-à-dire nouveau ton, un nouveau jeu et surtout un nouveau langage — parfois intime jusqu'au chuchotement, presque intérieur, parfois au contraire convulsif et même incohérent comme le monde moderne. Un langage qui est la traduction même du monde moderne.

Cela a commencé très discrètement, dans les petits théâtres de la rive gauche, avec Eugène Ionesco. Deux rangées de spectateurs goguenards... c'était tout ce qu'attiraient, en 1950, ses premières pièces. Aujourd'hui Ionesco est un des auteurs les plus joués du monde. Et derrière lui, sur la même trace que lui, Adamov, Duras, Genet, Beckett, Pinget, Vauthier, Vinaver... bien d'autres encore.

Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'ont voulu exactement ces nouveaux auteurs dramatiques ? Ont-ils conscience d'apporter, au théâtre, quelque chose de neuf ? Sont-ils contents de leur succès ? Considèrent-ils qu'ils ont gagné la bataille ? Et d'abord y a-t-il eu bataille ?

Toutes ces questions, « L'Express » a décidé d'aller les poser successivement aux hommes et aux femmes qui ont fait du théâtre français le premier théâtre d'avant-garde du monde. Un théâtre, on peut bien le dire, révolutionnaire.

Le premier entretien a réuni Marguerite Duras (« Le Square » et « Les Viaducs de Seine-et-Oise »), Robert Pinget (« Lettre morte » et « Clope ») et Jean Martin (qui joue actuellement dans la reprise de Samuel Beckett, « En attendant Godot »).


(Roustan)
ROBERT PINGET.
« C'est la nouveauté...

L'EXPRESS. — On vient de reprendre « En attendant Godot », on joue Ionesco, Genet ; on joue la pièce de Marguerite Duras, « Le Square ». En somme, le « nouveau théâtre » paraît avoir conquis son public. Mais comment cela s'est-il fait ? Lentement, douloureusement, ou d'un seul coup ? Et pourquoi ? Est-ce un snobisme ? Est-ce sincère ? Qu'en pensez-vous ? Après tout, le « nouveau théâtre », c'est vous qui le créez, vous qui le jouez...

JEAN MARTIN. — Cette appellation de « nouveau théâtre » est la chose au monde la plus déplaisante. Le « nouveau théâtre », cela n'existe pas. Et le théâtre qu'on joue est toujours nouveau, puisqu'on essaie toujours de faire quelque chose de bien en fonction de l'époque dans laquelle on vit et des préoccupations qu'on a. C'est comme le « nouveau » roman, le « nouveau » cinéma...

— Même si le mot est mauvais, on a l'impression, dans le théâtre, le roman, le cinéma, que des gens ont cherché à faire quelque chose de nouveau depuis une dizaine d'années. Mais quoi ?

J. MARTIN. — On peut faire du nouveau théâtre en montant « Phèdre ». Le tout, c'est de concevoir de quelle manière et dans quel esprit c'est fait. Ce n'est pas seulement une question de mise en scène. Chaque œuvre s'éclaire dans l'époque où elle est montée d'une lumière différente, simplement parce que les préoccupations sont différentes.

— Pourtant quelque chose a changé. Souvenez-vous de l'accueil de « La Cantatrice chauve », il y a dix ans : il n'y avait que deux rangs de spectateurs aux Noctambules. Et maintenant, nous avons Ionesco, auteur international, qui est joué partout.

De même, entre le petit départ de Beckett et le million de spectateurs de Beckett à travers le monde, il y a tout de même une conquête en profondeur.

Une folie familière

J. MARTIN. — Il ne faut pas se dissimuler que la quantité de gens qui vont voir une pièce et la quantité de gens qui aiment la pièce sont deux choses totalement différentes. On peut très bien faire un gros succès d'argent avec « Le Square », de Marguerite Duras — ce que j'espère — alors que le nombre de spectateurs qui repartiront après la représentation en ayant *vraiment vu* « Le Square » sera beaucoup plus restreint qu'il ne semble.

— Vous croyez que le succès du nouveau roman et du nouveau théâtre est surtout affaire de snobisme ?

M. DURAS. — Je crois que les « mouvements » ont toujours commencé comme cela.

J. MARTIN. — Tant mieux si le snobisme finit par faire apparaître un public de qualité qui ne cherche pas seulement à être au goût du jour.

Il ne faut pas se faire d'illusions : la partie n'est pas pour autant gagnée encore. Le fait que nous avons une quantité de spectateurs beaucoup plus considérable qu'il y a dix ans se signifie pas que ces œuvres sont entrées dans les mœurs. Une preuve : la difficulté qu'on a à faire représenter des pièces d'auteurs déjà connus et joués.

— Y a-t-il des traits communs entre les pièces de Duras, d'Ionesco, de Beckett ou de Pinget ?

J. MARTIN. — Elles ont toutes les mêmes préoccupations. Mais elles cherchent à faire œuvre créatrice, avec des moyens qui sont différents.

Je crois que « Le Square », pièce qui a été écrite maintenant, aurait pu être écrite il y a cent cinquante ans ; mais elle aurait été écrite différemment.

ROBERT PINGET. — Le ton actuel s'écarte du ton théâtral ; il devient — pour moi — de plus en plus intérieur et confidentiel. Cela me semble valable aussi pour « Le Square ».

M. DURAS. — Quand une femme trompait son mari dans une pièce d'Achard, en 1925, c'était d'une gravité qui n'existe plus maintenant. Il y avait une codification psychologique et morale, dont j'espère que nous nous sommes débarrassés complètement. Elle est d'ailleurs tout à fait négligée par la société.

J. MARTIN. — Finalement, peut-être que les conflits sont les mêmes, mais ils sont éclairés d'une lumière tout à fait nouvelle.

— Quels sont ces ressorts et cette manière nouvelle ?

M. DURAS. — Définir le ressort de Ionesco est difficile. En gros, on pourrait dire par exemple que c'est celui de la folie, la folie familière, celle qui est entrée dans la maison de chacun. Dans « Lettre morte », le ressort, c'est un délire — non ?...

R. PINGET. — Effectivement.

M. DURAS. — Je ne veux pas nommer cela le délire, mais c'est tout de même une forme de délire.

— Et chez Robert Pinget ?

R. PINGET. — Pour moi, c'est uniquement une question de ton. Le ton du théâtre qui nous a précédés me déplaît, et il se trouve que je réagis.

Trente ans de rire

— Marguerite Duras disait tout à l'heure que les conflits moraux sont dépassés ; vous, vous parlez du ton. En quoi, pour le ton, est-ce vrai aussi ?

R. PINGET. — Il y a une certaine façon d'aborder le théâtre qu'il ne nous viendrait plus à l'idée aujourd'hui d'utiliser. Par exemple, aujourd'hui, l'histoire du cocu ne fait plus rire de la même façon ; il faut trouver le moyen de le rendre intéressant, ou alors il faut carrément dire que ce thème ne vaut plus rien. Dans les thèmes du théâtre de boulevard, il y a des choses qui ne m'intéressent plus théâtralement parlant. Quant à savoir lesquelles et pourquoi ?...

— Vous pourriez donner un exemple ?

M. DURAS. — Le cocu est un très bon exemple. Pendant trente ans, le cocu a fait rire. Il ne fait plus rire.

R. PINGET. — Il ferait plutôt pleurer.

— Au fond, est-ce que ce n'est pas le dépassement d'un certain code bourgeois ?

R. PINGET. — Oui.

M. DURAS. — Comment l'éviter ? La nouveauté est venue vers nous.

J. MARTIN. — Cela procède aussi d'une espèce d'épuisement du sujet, parce que, vraiment, on a tout dit dans le genre léger.

Au bout du compte, un auteur n'a pas besoin d'expliquer pourquoi il fait ce qu'il fait. Il écrit comme cela, parce que cela s'impose à lui, parce que c'est évident, parce que cela reflète ses préoccupations les plus profondes.

L'aspiration au bonheur

— Quelles sont pour vous ces préoccupations les plus profondes ?

M. DURAS. — Il faudrait prendre quelques pièces les unes après les autres et voir... Par exemple « Les Chaises », c'est le thème de la solitude.

J. MARTIN. — Qu'il s'agisse de « Lettre Morte », du « Square », des « Chaises », ou même de « Godot », il y a toujours le thème de la solitude... Au milieu de l'accroissement continuel de la population, on finit par ne trouver que cette espèce de solitude envahissante.

M. DURAS. — C'est cela qui m'a inspiré « Le Square », cette espèce de silence millénaire dans lequel plonge la majorité des hommes.

— Du fait même que vous le dites millénaire, on peut penser qu'il n'a rien de « nouveau » !

M. DURAS. — Je crois que l'aspiration au bonheur a toujours existé. Seulement, aujourd'hui, elle est devenue active de la part de la société. Cette aspiration active au bonheur est aussi une définition de la politique.

— Adamov, Vinaver, Genet, mettons ces trois-là à part. Mais aucune de vos pièces, celles de Ionesco ou de Beckett, aucune ne me semble avoir une portée ou une signification sociale ou politique. Ce n'est pas un théâtre « engagé », comme on disait il y a quinze ans. Qu'en pensez-vous ?

R. PINGET. — Il faudrait faire une distinction entre social et politique. Il y a des préoccupations sociales dans chacune des pièces que vous citez.

— Sociales, peut-être, mais politiques... On voit mal les personnages du « Square » se lever et chanter « L'Internationale ».

M. DURAS. — Toute la critique, ou à peu près, a reproché à la jeune fille, non pas de chanter « L'Internationale », comme vous dites, mais de chanter tout court. Le fait qu'une soubrette puisse chanter lui est reproché comme une inconvenance. Cette inconvenance sera nommée inconvenance politique par les autres et non, bien sûr, par elle-même.

R. PINGET. — Moi, ce qui me frappe d'abord dans « Le Square », c'est la forme. Que ce soit une réaction contre la société organisée telle qu'elle l'est, c'est certain ; mais je n'irais pas jusqu'à dire que « Le Square » est une pièce à tendance de gauche.

— Je crois que la généralité des spectateurs serait assez de cet avis. Bien sûr, il y a une bonne à tout faire ; mais il ne viendrait à l'idée de personne — et c'est à l'honneur de cette pièce — de prendre « Le Square » pour une pièce sur la mentalité des bonnes à tout faire dans la seconde moitié du XX^e siècle, pour un documentaire sur cette mentalité.

J. MARTIN. — Il y a trente ans, le sujet de ces pièces aurait fait sursauter les spectateurs et les critiques.

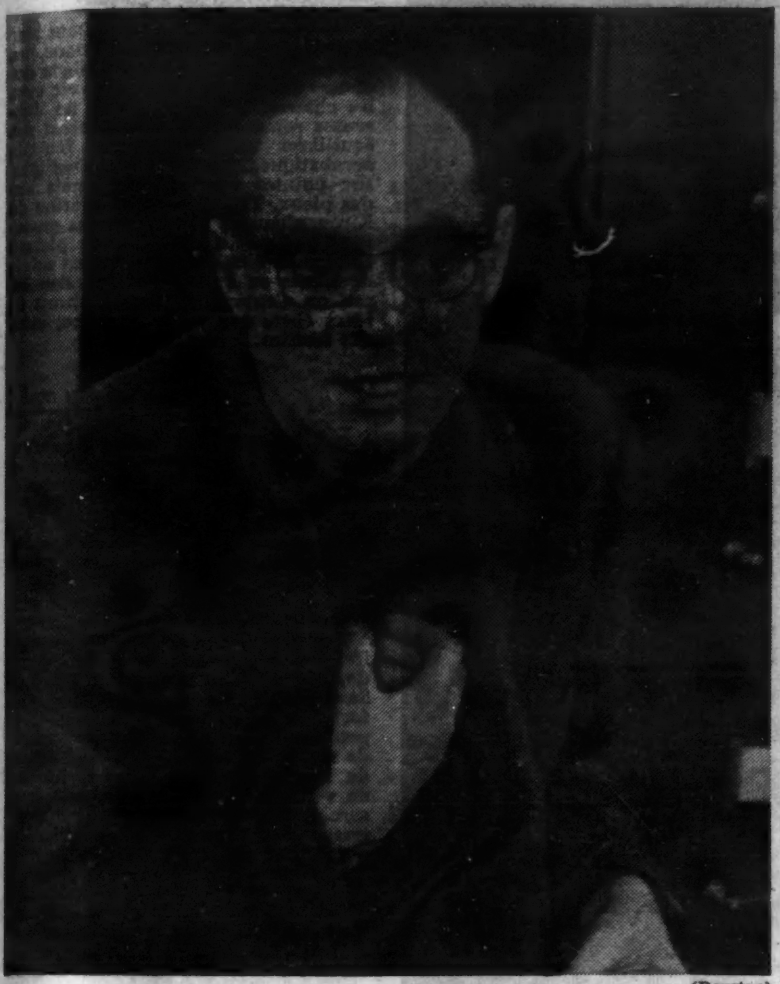
M. DURAS. — J'ai essayé de leur faire tenir une certaine sorte de langage, du fait même qu'ils parlent, prérévolutionnaire, une sorte de langage prérévolutionnaire qui s'ignore.

— Bon, admettons que c'est un théâtre engagé que vous voulez faire, mais il est extrêmement intégré. Si les préoccupations sociales comptent, elles sont intégrées à la vie intérieure et au langage. Pensez-vous qu'elles comptent aussi pour Ionesco ?

R. PINGET. — Je crois.

M. DURAS. — Pour le théâtre d'Adamov, c'est certain.

NOUVEAU THEATRE ?



(Roustan)

JEAN MARTIN.

(Roustan)

MARGUERITE DURAS.

...qui est venue à nous. »

— Pour Vinaver, avec « Les Coréens » ?

M. DURAS. — C'était très visible.

— Et Adamov ?

J. MARTIN. — L'engagement d'Adamov, très particulier à une époque, à un moment donné, me paraît un danger. Son théâtre risque de vieillir beaucoup : à partir du moment où le problème n'existera plus, une bonne partie de la pièce n'aura plus beaucoup de raison d'être.

M. DURAS. — Vous craignez que « Tous contre tous » perde de son intérêt ?

J. MARTIN. — Je le crains. Les pièces d'Adamov que j'ai vu jouer m'apparaissent déjà un peu — je n'ose pas dire dépassées, mais enfin...

La « distanciation »

— Cela risque de rejoindre le théâtre de Brieux... « Les Avariés », c'est une pièce sur la vérole, qui a été certainement une pièce révolutionnaire et courageuse, et qui maintenant...

J. MARTIN. — ...ferait un gros succès de rire.

— Et Brecht, pensez-vous qu'il a été déterminant ?

M. DURAS. — Bien sûr, c'est lui qui a sorti le théâtre de sa fonction divertissante, seulement divertissante, même s'il est un peu fatigant maintenant. Il est didactique ; mais il l'est forcément étant donné la période dans laquelle il a vécu. C'est un aspect inévitable de son œuvre.

— Par rapport à Brecht, comment se situe le théâtre que vous écrivez ou que vous jouez ? Est-ce qu'il lui doit quelque chose ? A première vue, vous posez les problèmes sociaux, politiques et d'engagement de façons totalement différentes.

M. DURAS. — Oui, mais Brecht est passé par là avant. Une de mes plus grandes émotions théâtrales a été « L'Exception est la règle », depuis quinze ans...

— Vous pensez que le fait que Brecht ait existé vous a aidée à écrire la forme de théâtre que vous écrivez maintenant ?

M. DURAS. — Cela ne m'apparaît pas clairement mais je crois que oui.

R. PINGET. — Une influence sur moi ? Je ne crois pas. Mais je suis d'accord avec Marguerite Duras, en ce sens que Brecht a fait sortir le théâtre de sa fonction divertissante.

— Il ne vous a pas influencé directement ?

R. PINGET. — En y repensant...

M. DURAS. — Du fait même qu'on savait que le théâtre pouvait servir à autre chose qu'à amuser le parterre, Brecht a eu de l'influence sur nous.

— Que pensez-vous de la « distanciation » ?

J. MARTIN. — Cela ne veut rien dire. La distanciation est quelque chose qui a toujours existé. On joue extérieur ou pas. Les comédiens qui vont à fond travaillent de la bonne façon. Evidemment, il y a des gens très intelligents qui ont dit des choses extrêmement profondes et définitives sur la distanciation sans que personne sache ce que c'est. Helen Weigel, qui est une merveilleuse actrice, joue suivant des normes établies depuis toujours, mais de bonnes normes.

Je ne crois pas qu'il y ait un seul acteur du Berliner Ensemble qui applique la théorie de la distanciation telle qu'on l'énonce en France.

— Est-ce qu'un comédien qui a fait toute sa carrière ou à peu près dans ce « nouveau théâtre » joue différemment d'un autre ? Est-ce qu'il se comporte de la même façon lorsqu'il joue des pièces de Beckett et lorsqu'il joue du Roussin ?

Tous au paradis

J. MARTIN. — Exactement de la même façon. Il doit avoir une grande sincérité vis-à-vis de l'œuvre. Si le comédien aime Roussin, il doit avoir les mêmes problèmes vis-à-vis de Roussin que moi vis-à-vis de Beckett. Les moyens d'expression sont différents, mais pas les moteurs. Quand un comédien joue un personnage sur une scène, il essaie d'être le plus sincèrement possible ce personnage ; il essaie d'être le plus convaincant possible pour le public.

— Et le public, ses réactions ont-elles changé ? Avez-vous la même impression avec « Godot » aujourd'hui et il y a huit ans ?

J. MARTIN. — Maintenant, les gens n'ont pas le vrai courage de dire : ce genre de chose m'ennuie ou me plaît. Il y a une espèce de snobisme (on en revient toujours à cela). On se dit : avez-vous vu « Godot » ? Il faut aller voir « Le Square » ; ma chère, c'est charmant. Alors, on y va, et on s'y ennuie ferme. Ensuite, quand on en est sorti, on dit : c'est quand même très intéressant.

On finit par grignoter un tout petit peu — c'est un petit progrès. Mais ce sont les jeunes qui s'intéressent à cela. Au paradis, tout est plein. Les gens se disputent entre eux, mais ils viennent.

R. PINGET. — Il arrive même que ces jeunes-là nous font découvrir certaines choses dans nos propres écrits. J'ai eu des réactions très réjouissantes de ce point de vue.

J. MARTIN. — Les gens de 40 ans, les gens du milieu de l'existence sont complètement amorphes. Je crois même qu'ils n'aiment pas du tout cela.

Un public froid

M. DURAS. — Ils sont entre deux eaux.

— Quelles sont les réactions du public étranger ?

J. MARTIN. — Bien meilleures qu'en France. Il faut dire que le public français est très froid. A l'étranger, ils comprennent très bien ; ils sont beaucoup plus ouverts. Je ne suis pas suspect de tendresse vis-à-vis de l'Allemagne, mais je dois reconnaître que jouer la comédie en Allemagne est quelque chose d'extraordinaire.

Je suis allé en Finlande. C'était merveilleux. Ce qu'il y a d'assez triste en France, c'est qu'il y a une sorte de désaffection.

M. DURAS. — Cette année, la grande révolution, c'est le Théâtre de France, qui se consacre pendant un mois au théâtre d'avant-garde.

— Est-ce que cela va amener un changement ?

J. MARTIN. — Je l'espère. Dans la mesure où il y a 1.500 places au Théâtre de France, au lieu de 250, chaque soir on doit bien faire quatre prosélytes au lieu d'un !

— Vous parliez du ton pour les différents auteurs. Est-ce qu'il n'y a pas aussi un ton différent pour le comédien ?

M. DURAS. — Je ne crois pas que Jean Martin aurait pu jouer en 1935, par exemple. Et vous, le croyez-vous ?

J. MARTIN. — Bien sûr. Mais si j'avais vécu en 1935, je n'aurais pas pensé à jouer autrement — exactement comme vous, vous n'auriez pas écrit ce que vous écrivez aujourd'hui. Nos problèmes — comédiens et auteurs — sont très imbriqués. Vous écrivez comme ça ; moi, je joue comme ça. Mais si vous écrivez ou si je joue comme ça, c'est parce que nous sommes des gens qui vivons en 1961.

La semaine prochaine

« AI-JE FAIT DE "L'ANTI-THÉATRE" ? »

par EUGÈNE IONESCO

DANSE

Les Ballets de Léningrad

● ***Qu'importent les flots de tulle et les torrents de perruques, allez voir les danseurs du Kirov : c'est sublime.***

LE plaisir est souvent affaire de manœuvre. En danse, en tout cas. Autrement dit, dans un spectacle chorégraphique, on trouve ce qu'on cherche. Ainsi, quand on va voir un ballet de Balanchine, on sait qu'on en rapportera une longue série de visions cristallines et la conviction que l'alliance entre le geste et la musique peut être parfaite. Plaisir mathématique en quelque sorte, l'un des plus raffinés.

En revanche, lorsqu'on se rendait à un spectacle Cuevas, au temps du marquis, si le cœur du cher homme ne tenait pas la vedette dans l'imagination, celle-ci risquait de tomber de haut. Ce n'était pas la danse qu'il fallait applaudir, mais la prodigalité de celui qui permettait cette danse. Plaisir sentimental : certains s'en contentaient.

Ces deux exemples, aux extrêmes de l'émotion artistique, nous mènent à notre propos : que doit-on demander à des ballets russes ? Que devons-nous attendre de la troupe du théâtre Kirov, de Léningrad, qui se produit en ce moment à l'Opéra avant d'aller, plus démocratiquement, faire les beaux soirs du Palais des Sports ?

Grâce au Bolchoï, grâce au Stanislavski, grâce aux films chorégraphiques exportés de Russie au cours des dernières années, notre lanterne était assez éclairée. Le Kirov ne laisserait pas dans notre esprit de souvenirs-coups de tonnerre. En Russie, la Révolution s'exploite ailleurs que sur une scène. Pas question d'audace, de tentative moderne, pas même de nouveauté. A Léningrad, comme autrefois à Saint-Pétersbourg, et maintenant à Moscou, ce qui compte dans la danse, ce sont les danseurs. Au pays des balades dans le cosmos, le spectateur de ballets ne désire pas être différent de son trisaïeul qui, lui, se baladait plus simplement en troïka ou en berline. Il ne veut pas être surpris, commotionné. Il veut rêver sur des images connues. C'est bien son droit. Et si c'est son plaisir, pourquoi ne pas le partager ?

RUDOLPH NOUREEV. (Pic.)
Un tempo si serein, si doux...

Deux paires d'ailes

Commençons donc par nous débarrasser des réserves classiques. Le goût russe n'est pas celui de Paris en matière de décoration. On nourrit, au théâtre Kirov comme au Bolchoï, une affection immodérée pour les chichis genre patronage. Les Sylphides, les Wilis ont généralement plutôt deux paires d'ailes qu'une, l'Oiseau Bleu a des plumes partout, le Chat Botté ne ressemble pas à un dessin de Leonor Fini, davantage au Raminagrobis des familles. Et les spectacles royaux, la Cour de la Belle au Bois dormant, par exemple, croulent sous des ors, des plumes, des brandebourgs et des broderies qui pourraient très bien avoir été achetés à Brive-la-Gaillarde ou dans le bazar de Trottoir de Bourricos dont parlait Valery Larbaud. Les lacs, les forêts, les palais sont encore ceux qui enchantaient Théophile Gautier quand il alla se promener par là-bas : d'une scrupuleuse pesanteur. Quant aux éclairages, crus, simplistes, ils n'arrangent rien. Et je ne parle pas des perruques, des torrents de perruques enfoncées sur de bien jolies têtes maquillées n'importe comment.

Le bruit des feuilles

Cela dit, la purge avalée, la troupe qui hérita de l'enseignement des plus grands (Petipa, Ivanov, Fokine créèrent la plupart de leurs ballets au Kirov, qui s'appelait alors théâtre Marie), cette troupe, qui lança l'admirable Oulanova et qui créa le « Roméo et Juliette » de Prokofiev, n'a plus que des leçons à donner aux autres compagnies du monde. Ceux qui ont pu assister à quelques-unes de ses répétitions me disent qu'ils n'ont jamais vu tant de respect dans le travail. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la discipline du corps de ballet est si frappante, si convaincante dans l'harmonie. Il est rare également de voir des solistes, des étoiles plus pénétrés de leur art que ceux du Kirov. Etonnante conception que celle des Russes, où le style doit constamment l'emporter sur l'effet, où la technique, pourtant sans failles et maîtrisée, on le sent, au prix d'entraînements implacables, doit être à tout instant soumise à l'esprit. Pour employer un truisme, s'il y a un lieu où souffle l'esprit, c'est bien sur la scène où se produisent ces danseurs. La danse, grâce à eux, retrouve sa vraie signification, celle d'un songe qui s'échafaude et se dénoue, celle d'un langage dont la force et la célérité relèvent de la magie.

Un détail ? Les chaussons. Dans leur désir de briller par la technique, les danseuses d'ici portent aux pieds des choses qui n'ont plus rien à voir avec les chaussons inventés pour les danseuses romantiques. Elles veulent des équilibres surprenants, des fouettés acrobatiques. Résultat : ce n'est plus sur pointes qu'elles sont, mais sur des pieux. Tandis que la ballerine du Kirov, chaussée comme sur les gravures de Deveria, traverse un plateau comme un elfe et, quand elle est suivie de trente ou quarante autres danseuses, on n'entend pas plus le bruit de leurs ébats que, sous un arbre, celui des feuilles.

Au vol !

Oui, au Kirov, les jeunes filles s'envolent et les garçons les attrapent au vol. Se lassera-t-on jamais des « portés » russes ? Regardez, par exemple, ce divertissement qui s'appelle « Les Ombres », extrait de « La Bayadère », de Minkus. La musique en est plutôt pataude, les costumes, où pleuvent la gaze et le tulle, pourraient nous braquer. Eh bien ! c'est un chef-d'œuvre. A travers une forêt de créatures comme irréelles, un danseur poursuit sa danseuse. C'est tout. C'est sublime. Sans jamais donner l'impression d'effort, ces deux êtres accomplissent des prodiges. Tantôt, il la brandit au bout de son bras, tantôt il l'enroule autour de lui, tantôt il la berce à hauteur de son visage et dans un tempo si serein, si doux qu'il ne peut y avoir image de l'amour plus complète, et puis ils se séparent. L'un après l'autre, chacun exécute sa variation, son morceau de bravoure. Le spectateur s'aperçoit alors que ces « ombres » sont aussi directement séduisantes que l'homme ou la femme de sa vie. Lui est aussi fort que gracieux. Il a un cou et des jambes d'athlète, avec cela un visage tartare échappé du film « Alexandre Newsky » ; les pommettes hautes, le nez court, un sourire trop grand. Il s'appelle Rudolph Noureev (n'oubliez pas son nom). Elle s'appelle Olga Moiesseva. Il est difficile de combattre la pesanteur avec moins de souci et plus d'allègre gravité.

Ils sont près de cinquante à danser de la sorte. Je nommerai les plus ardents, les plus recueillis : Youri Soloviev, Inna Zoubkovskaya, Alla Ossipenka. Quoi qu'ils interprètent, « La Belle au Bois dormant » aux parfums vieillots, le sempiternel « Lac des cygnes » ou ces pots-pourris de bravoure dont la qualité est inégale, allez les voir. C'est bon quelquefois de rencontrer des âmes.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

Restaurants

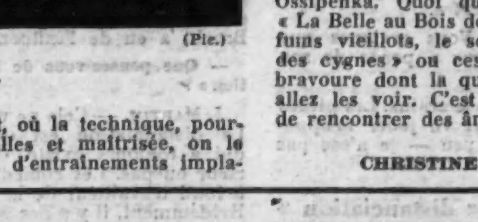
CAVES de GRENADE 6, r. St-Séverin ODE. 69-69
DINERS parmi les GITANS FLAMENCO

TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.-L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

MERVEILLEUX
de déjeuner ou de dîner
sur la terrasse ou à l'intérieur
au milieu de la nature à
quelques minutes de l'Etoile au
RESTAURANT BIEN PARISIEN
DU BOIS DE BOULOGNE
LA CASCADE
Un cadre unique par tous temps
Son menu avec les vins : 29 NF
et sa grande carte
TRO. 83-00 - Parking illimité

METRO
MOTTE-PICQUET-GRENELLE
(lignes 6, 8 et 10)
KINOPANORAMA
60, AV. LA MOTTE-PICQUET
Tél. FONTENOY 50-50
PARKING ILLIMITÉ
SUR 3 ÉCRANS GÉANTS
l'URSS à cœur ouvert



LA VIE QUOTIDIENNE A MOSCOU
LE BOLCHOI ET SES COULISSES
MOISSEIEV ET SON BALLET MOLDAVE
MATINÉE SEMAINE 15 H 30
TOUS LES JOURS 2 SOIRÉES : 19 H 15, 21 H 35
SAM., DIM. ET FÊTES : 2 MATINÉES : 14 H 30 et 16 H 50
LOCATION 13 JOURS D'AVANCE DE 11 h. A 19 h. ET DANS TOUTES LES AGENCES
Places : 4,45 et 7,50 NF
Aujourd'hui, demain et lundi : 2 MATINÉES - 2 SOIRÉES

EXPOSITIONS

Manet à Marseille

● ***Pour la première fois depuis 1934, à Marseille, une rétrospective du grand peintre, à la fois célèbre et méconnu de son vivant.***

LE Capitaine Besson, commandant « Le Havre et Guadeloupe », était très ennuyé. Son navire faisait voile vers Rio de Janeiro. Encore quelques jours et l'on jetterait l'ancre. Et, dans la cale, les fromages de Hollande embarqués au Havre, le 9 décembre 1848, avaient pris l'aspect de grosses boules blafardes, répugnantes, le beau rouge de leurs croûtes rongé par l'air marin.

C'est alors que l'homme de mer se souvint d'avoir, en même temps que ses fromages, embarqué au Havre un pilotin de seize ans, blond, râblé, le geste vif et la répartie prompte. Ses appointements figuraient sur les comptes du voyage pour la somme de 15 francs par mois. Fils de famille, cependant. Son père, digne et fortuné magistrat parisien, l'avait accompagné jusqu'à la passerelle et s'était même laissé aller à quelques confidences en le présentant au capitaine : *« Voici l'aîné de mes fils. Hélas ! ce pauvre garçon s'est fourré dans la tête d'être peintre ! Je ne puis y consentir, cela va de soi. Il paraît qu'il voudrait aussi être marin, mais il a échoué à Navale. Dès qu'il ne crayonne plus, il rêve. Au retour de cette campagne, nous le représenterons au concours de l'Ecole. Le changement d'horizon lui aura remis la tête sur les épaules. Je l'espère, du moins. »*

Toujours obsédé par l'état de ses fromages, le capitaine fit convoquer son pilotin de bonne famille :

— *Puisque vous vouliez être artiste, vous devez pouvoir m'arranger ça.*

Et le jeune Edouard Manet se mit au travail, armé d'un pinceau et d'un pot de peinture rouge. On l'avait poussé à embarquer pour le distraire de sa manie, mais le destin veillait :

« A notre arrivée en rade, racontait-il beaucoup plus tard, *les fromages luisaient comme des tomates. Ce furent là mes débuts en peinture. »*

Trois frères

Du 5 de la rue des Petits-Augustins (la rue Bonaparte, aujourd'hui) où étaient nés en trois ans — de 1832 à 1835 — les trois frères : Edouard, Eugène et Gustave, la famille Manet avait déménagé dans un appartement plus vaste de la rue du Mont-Thabor.

Sans doute eut-elle de la peine à reconnaître en ce marin vigoureux et hâlé l'enfant qui, six mois auparavant, les avait quittés pour une lointaine Amérique. Edouard se présenta de nouveau à Navale comme il avait été convenu et, comme il l'avait décidé, fut recalé.

Perdu pour perdu, pourquoi ne serait-il pas peintre, après tout ? M. le Conseiller Manet finit par l'accepter et c'est ainsi qu'en janvier 1850, Edouard fut admis dans l'atelier de l'illustre Couture, rue de Laval.

C'était un bonhomme trapu, presque obèse. Antonin Proust, le camarade d'enfance d'Edouard qui, plus tard, devait être ministre des Beaux-Arts, le décrit avec une certaine indulgence. Deux fois par semaine, Couture *« qui n'était pas un esprit grossier et banal »* apparaissait rue de Laval, examinait d'un œil distrait les études de ses élèves, ordonnait un repos, roulait une cigarette, racontait quelques histoires sur son maître Gros, puis s'en allait, non sans avoir cependant glissé dans le cours de son bavardage quelque bonne vieille « recette » sur la façon de tenir son pinceau ou de préparer sa toile.

Ce professeur débonnaire jouissait d'une immense renommée. Il avait été le triomphateur du Salon de 1847, avec une gigantesque toile intitulée : « Les Romains de la décadence ». C'était ce qu'on appelait avec respect un « peintre d'histoire ». La gloire de Delacroix n'avait pas encore troublé la naturelle sérénité et, de façon générale, il s'entendait assez bien avec ses élèves. Sauf avec Edouard Manet.

Il est vrai que ce dernier envenimait les choses à plaisir, préparant sans vergogne des esquisses dont il savait fort bien qu'elles déplairaient à Couture ou proclamant à haute voix que la « peinture d'histoire » avait vécu. Bref, comme Courbet de cinq ans son aîné et dont le nom commençait à être connu, il faisait figure de « réaliste », c'est-à-dire, à l'époque, d'anarchiste iconoclaste. L'atelier grondait. Manet trouva des partisans. Et le drame éclata.

Un beau jour que Couture faisait à Raffet les honneurs de son atelier, il s'aperçut avec horreur qu'au lieu de faire poser nu le bon modèle Gilbert dans les postures académiquement admises, « on » s'était permis de le faire poser dans son costume de tous les jours.

La mesure était comble. Couture, congestionné par l'indignation, tendit un doigt vengeur vers le coupable — Manet, bien entendu — et s'écria :

— *Payez-vous donc Gilbert pour qu'il ne soit pas nu ? Allez, mon pauvre garçon, vous ne serez jamais que le Daumier de votre temps !*

Avec horreur

Si Manet fréquente malgré tout six ans durant l'atelier Couture, ce n'est pas pour le seul plaisir de le faire enrager. C'est parce que M. Manet père tient à ce que son fils apprenne son métier. Et l'anarchiste Edouard n'a jamais songé à se révolter contre l'autorité paternelle. Enfant sage, il rentre tous les soirs, sagement, chez son papa.

En fait, ses meilleurs professeurs sont Le Titien, Frans Hals, Rembrandt, Velasquez, Zurbaran et Goya, surtout Goya. Il copie leurs tableaux dans les musées ou cherche à en réinventer de mémoire la manière et le charme. Ces toiles « à la manière de » ne sont pas les moins intéressantes des quelque quarante œuvres connues ou peu connues de Manet qui sont accrochées sur les cimaises du Musée Cantini, à Marseille, jusqu'à la fin juin. Cette exposition, qui représente une prouesse (il n'y a guère que 350 Manet dispersés à travers le monde et le plus souvent intransportables pour des raisons diverses), est la première rétrospective organisée depuis 1934.

Dès que Manet commence à voler de ses propres ailes et à peindre ce qu'il a envie de peindre, c'est-à-dire — comble de l'audace ! — ce qu'il voit tout simplement autour de lui, et dès que les critiques s'aperçoivent de cette monstruosité, les insultes commencent à pleuvoir. Paul Mantez, dans « La Gazette des Beaux-Arts » parle de *« tableaux qui, dans leur bariolage rouge, bleu, jaune et noir, sont la caricature de la couleur et non la couleur elle-même »*. Son « Buveur d'absinthe » est repoussé avec horreur par le jury du Salon, en 1859.

« FEMME ASSISE » (1880), D'EDOUARD MANET. (Archives)
« La lumière est grande et Manet est son prophète. »

Une dame dévêtue

Le plus grand de nos critiques d'art, Charles Baudelaire, ne s'y trompe pourtant pas. Il devient, quelques mois après cet échec, l'ami de Manet, admire les premiers tableaux où son art est déjà tout entier contenu. Le portrait de Lola de Valence, par exemple, au sujet duquel il célébrera, dans « Les Fleurs du Mal », *« le charme inattendu d'un bijou rose et noir »*. Zola ne s'y trompe pas non plus qui sera mis à la porte de « L'Evénement » pour y avoir écrit, le 7 mai 1866 : *« Il est impossible, impossible, entendez-vous, que M. Manet n'ait pas un jour de triomphe et qu'il n'écrase pas les médiocrités timides qui l'entourent. »* Ni Mallarmé ni le bon critique Théodore Duret, non plus, ne s'y tromperont.

Grand bourgeois de cœur, d'esprit et de comportement, Manet ne tenait pourtant pas à passer même pour un simple novateur : *« M. Manet n'a prétendu ni renverser une ancienne peinture ni en créer une nouvelle »*, écrira-t-il pour présenter à ses frais, comme Courbet deux ans plus tôt, ses œuvres dans une baraque montée sous le pont de l'Alma, en marge de l'Exposition Universelle de 1867.

Révolutionnaire malgré lui, il eut avant tout à souffrir d'un destin qui dépassait ses ambitions.

« Il a des facultés si brillantes et si légères, qu'il serait malheureux qu'il se décourageât, écrit de lui Baudelaire à Marc-Paul Meurice. *Jamais il ne comblera absolument la lacune de son tempérament. Mais il a un tempérament. »*

Courtois mais vindicatif, il fut, toute sa vie, célèbre et méconnu. La plupart des toiles exposées à Marseille sont restées dans son atelier jusqu'à sa mort. On en parlait, on en riait ou on les admirait, mais personne ne les achetait. Et sa fortune, peu à peu, s'amenuisait. On ne lui pardonnait pas d'avoir mis un chat noir (il adorait les chats et avait besoin là d'une masse sombre) au pied du lit de l'Olympia. On ne lui pardonnait pas non plus cette dame dévêtue parmi des messieurs costumés, dans « Le déjeuner sur l'herbe », son chef-d'œuvre qu'il peignit à 31 ans.

Napoléon III, qui protégeait déjà Courbet sur les conseils du duc de Morny, avait pourtant fait ce qu'il pouvait pour « lancer » Manet. Désireux, comme aujourd'hui André Malraux, de limiter l'emprise excessive de l'Institut sur la Villa Médicis en particulier et sur la vie des arts en général, il s'était rendu de bon matin au Palais de l'Industrie et s'était fait montrer par les gardiens les toiles refusées par le jury officiel. Parmi elles : « Le déjeuner sur l'herbe ». Une ordonnance impériale fut aussitôt promulguée : en complément du Salon de 1863, les toiles écartées seraient exposées sous le titre : « Salon des Refusés ». Fantin-Latour, Jongkind, J.-P. Laurens, Pissaro, Whistler y figuraient aux côtés de Manet.

Escale à Rio

Ce fut un scandale inouï. Le nom de Manet, « ce fumier énorme » (Edmond About), était sur toutes les lèvres. Il est dur de connaître à la fois la gloire et l'insuccès.

Il est dur aussi de rencontrer trop tard ceux avec lesquels on aurait pu « faire front » mais qui vous considèrent plus comme un maître que comme un camarade.

C'est ce qui arriva à Manet, dix ans après « son » scandale de 1863. Monet, Pissaro, Sisley et beaucoup d'autres qu'il avait connus grâce à Berthe Morisot, devenue la femme de son frère, venaient d'exposer ensemble. On les avait dérisoirement traités d' « impressionnistes ». Ils eurent le bon goût de revendiquer avec fierté ce qualificatif.

Manet, plus encore que Courbet, le dernier de nos grands « peintres de musée », avait introduit la lumière dans le réalisme humaniste qu'il avait hérité de la tradition classique. Les impressionnistes allaient plus loin encore. Abandonnant les ateliers, ils plantaient leurs chevalets dans la nature, à la source même de la lumière qu'ils entendaient surprendre sous son aspect le plus mouvant, le plus vivant aussi.

« La lumière est grande et Manet est son prophète », proclamaient-ils. Impressionniste sans l'être tout en l'étant, Manet allait peu à peu modifier sa palette sous l'influence des jeunes gens qu'il avait tant influencés. Ce citadin convaincu rôda même à travers la campagne et ses derniers tableaux représentent des jardins.

Après avoir été pendant deux ans frappé d'ataxie, il mourut, à 51 ans, d'un mal contracté — dit-on — lors de son escale à Rio du temps qu'il était pilotin et que les médecins d'alors ne savaient pas encore soigner.

Quatre-vingts ans après, Jean Cassou (1) pouvait écrire : *« On peut dater de Manet la rupture qui marque la naissance de l'art moderne. Et cela pour deux raisons. D'abord, parce qu'avec Manet commence le divorce entre le public et l' « art maudit »... Ensuite, parce que la peinture de Manet ne prétend pas à autre chose que d'être peinture. Et c'est là une notion neuve... »*

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN

(1) Jean Cassou : « Edouard Manet », collection « Le grand art en livre de poche ». Flammarion.

SONORAMA

le magazine sonore s'excuse auprès de ses nombreux lecteurs qui n'ont pu se procurer le n° 30 « Spécial Alger » qui a été épuisé en quelques jours. Le deuxième tirage qui a été fait doit permettre de satisfaire toutes les demandes. Mais il est prudent de retenir votre numéro chez votre marchand de journaux.

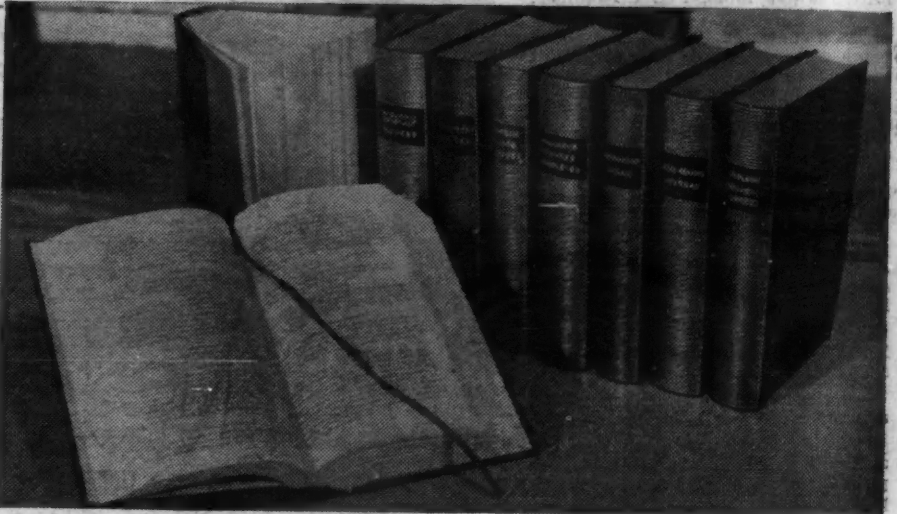
« L'EXPRESS » ET VOUS

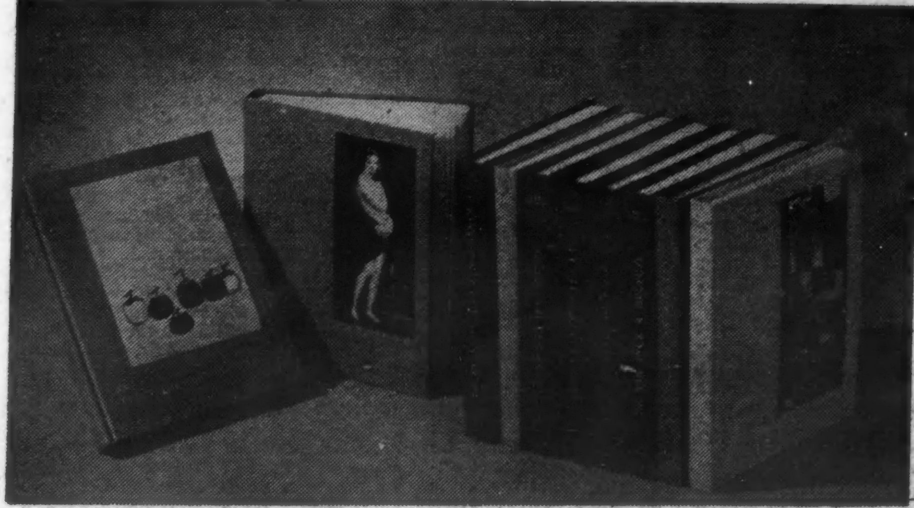
Si vous voulez, dans les mois qui viennent, pouvoir former librement votre jugement, connaître ce qui est caché derrière les événements quotidiens, le moyen le plus sûr, et le plus simple, est de recevoir automatiquement chez vous L'EXPRESS chaque semaine.

En témoignage de reconnaissance à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express », ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami, nous sommes en mesure d'offrir l'un des ouvrages ci-dessous. A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Un volume à choisir dans le catalogue (envoyé sur demande) de la célèbre « Bibliothèque de la Pléiade ». Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans une présentation luxueuse et agréable à consulter.





Un volume au choix de la luxueuse collection PICTURA : « De Van Eyck à Brueghel », « La peinture hollandaise », « La peinture en Belgique », « L'école anglaise », « La peinture italienne », « La peinture allemande », « La peinture chinoise », « La peinture française au XIX^e^ siècle », « Les peintres impressionnistes », « Les peintres du XX^e^ siècle ».

Textes des plus grands spécialistes d'art. 60 planches en couleurs. Reliure pleine toile.

LIVRES D'ART PIERRE TISNE

bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

- ☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....
- ☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi) ....

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

Nos Petites Annonces seront reçues désormais :

AUX GUICHETS

Régie - Presse

85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

PAR TELEPHONE

GUT. 50-94 - GUT. 56-20

PAR CORRESPONDANCE

Service des Petites Annonces
Régie-Presse « L'EXPRESS »
85 bis, rue Réaumur - PARIS (2e)

•

Tous les jours de 9 à 12 heures et de 14 à 18 heures sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - Tél. : BAL. 19-68
42 lettres, signes ou espaces par ligne (payable d'avance)

OFFRES D'EMPLOI

Recherche jeune femme grand stand. pour courtage publ. Revue tech. et prof. Gros % avec ass. S.S. Se prés. 91, Fg-St-Denis, bur. 133

CENTRE REGIONAL D'OBSERVATION POUR JEUNES INAPTES, banlieue DIJON recherche
PSYCHOLOGUE
Ecrire avec curriculum vitae à « LES CEDRES » 7, rue Ch.-Poisot, CHENOVE (Côte-d'Or)

REVUE TECHNIQUE recherche COURTIERS EN PUBLICITE
Se présenter
91, rue du Faubourg-Saint-Denis, bureau 133

Monsieur [illegible] ans, excellent vendeur, réf. 1er ordre et sa femme, parf. collaboratrice, recherchent
Représentation exclusive
région Ouest ou France itinérante. Disposent vaste demeure utilisable éventuellement pour stocks, voitures, tél. et standing. L'Express transmettra.

DEMANDES D'EMPLOI

J. F. parlant cour. anglais espagnol cherche situation. Ecrire n° 7583 ELY. Publ., 21, Champs-Elysées.

Ami de L'Express 51 ANS
cherche un emploi secrétariat ou comptabilité. Ecrire n° 8177 L'Express, 29, rue de Marignan-8e

J. H. ATTACHE DE PRESSE, sér. références. Prof. : Information, Rel. Ext., Publ. (angl. cour.) recherche situation Presse, Synd., Tour. Ecr. n° 8210 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

COLLABORATRICE AG. PRESSE, journaliste, lic. droit, cult., litt. et artist., gr. habit. rédig., angl. cour., allem., ital. bonnes not., dynam., mémoire, méthode, initiat., tr. b. prés., voyager. Cherche situation. Tél. WAG. 14-47 de 16 h. à 18 heures.

VACANCES

ENFANTS VACANCES EN **ITALIE**
Séjour encadré en HOMES grand confort
MONTAGNE - BORD DE LAC - PLAGE
PISCINE - TELE-SIEGES
Participation voyage compris :
4 semaines : 450 NF
LOISIRS ET PLEIN AIR
OBS. 47-03

PROPOSITIONS COMMERCIALES

AGENCE REPRESENTATIONS
Marques françaises et étrangères
PHOTO-CINE
14 ans d'existence
LANCANT
Nouveaux articles importation premières marques offre 1.000 nouvelles parts à souscrire à 100 NF + prime 50 %
Ecrire à AJAX PUBLICITE (n° 18-CT)
15, rue Taitbout - PARIS (9e) qui transmettra

PROPRIETES (Ventes)

MANTES (à 5 kilom.), très belle maison de campagne, 7 pièces, tout confort + maison gardien + petit bungalow. Grand parc, terrain 1 ha. 700. COTEN, 20, rue du Colisée. BAL. 84-92.

BONNES ADRESSES

REMISE ASSUREE de 15 %
HORLOGER
BIJOUTIER
ORFEVRE
Francis JAVITT
115 bis, av. du Général-Leclerc, PARIS (XIVe)
GOB. 36-97
OUVERT LE LUNDI TOUTE LA JOURNEE
(A 100 mètres du métro Porte d'Orléans)

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
PLACE MALESHERBES
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PLACE MALESHERBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et de tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale Lecteurs Express 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois !) Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES. Ouvert du lundi au samedi : MAC. 21-67.

TEINTURE SUR CUIR
Sacs, chaussures, vêtements, etc.
NETTOYAGE DAIM
en trois jours
Germaine LESECHE - ANJ. 12-28
11 bis, rue de Surène

BERYL habille la Femme
Un choix considérable d'imperméables et de vêtements de peau
115 bis, avenue du Général-Leclerc
PARIS (14e) GOB. 55-66

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - TAI. 67-85

OCCASIONS

ANTIQUAIRE se déplace dans ttes régions pour l'achat de tous meubles anc. et objets d'art. LES BELLES EPOQUES, [illegible], bd de Courcelles. WAG. 04-89

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE POUR L'EXPORTATION
73, rue des Vignes - JAS. 25-65

HOTELS ET PENSIONS

Désintoxiquez-vous
PENDANT 15 JOURS
A 1.200 M. D'ALTITUDE
en profitant du forfait pension toutes taxes et service compris 495 NF dans un hôtel 3 étoiles en écrivant à G. BOISSON
HOTEL MONT-BLANC
MEGEVE Tél. 02. 03. 04

HOTEL DOISY
près Etoile, 95, avenue des Ternes, PARIS (17e)
ETO. 21-86
Entièrement neuf

Ouverture 1er septembre 1961 d'une
Pension pour nourrissons
DEFICIENTS
pl. camp. norm., résid. classée, surveill. médic. perm. Soins par puéric. « L'Express » fera suivre.

LOCATIONS (Demandes)

Secrétaire de L'Express cherche **Chambre indiv.** avec l'eau courante. Paris.
Ecrire n° 8266 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

URGENT - Jeunes mariés cherchent meublé **UNE PIECE** W.-C. Possibilité 200 à 250 NF mensuels. Ecrire n° 8265 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

APPARTEMENTS (Achats)

PAIE Comptant Petit appartement même sans confort
Rive gauche de préfér. MERCIER « AU VAL »
PLOUGUENAST (Côtes-du-Nord)

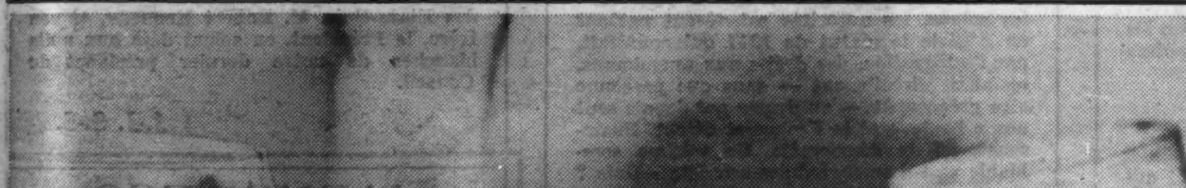
APPARTEMENTS (Ventes)

Près GDS BOULEVARDS
Appartement de CARACTERE - 5 pièces - 160 m2
PRO. 95-24

Face au PARC MONCEAU
App. 5 p. gr. stand. 64, bd Courcelles (2e ét. g.) pr. 340.000 NF. Mercr. 14-17 h. COTEN. BAL. 84-90

DIVERS

AOUT EN INDE
Recherche participants pour compléter groupe.
Conditions intéressantes. Tél. SAE. 88-20



"SURPRENANTE PEER EXPORT QU'ON TROUVE MÊME A PARIS"...

" Avant de quitter New York ou une autre ville du monde, j'avais pour habitude de prendre quelques paquets de Peer Export: on n'en trouvait pas à Paris. C'est curieux comme on peut s'attacher à un certain arôme de tabac ! Celui des Peer Export en particulier... cette légère nuance irremplaçable... Eh bien, la première chose que j'ai vue en débarquant l'autre jour à Orly fut un paquet de Peer Export ! Ces mêmes Peer Export (avec leur bout-liège et leur filtre, et tout...) qui remplissaient ma valise...

A propos ... vous en voulez une ?"

Mélange des plus riches tabacs du monde — Cigarette King Size à bout liège et à filtre : voici PEER EXPORT pour vous

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub. Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

L'ALGÉRIE DE L'AMÉRIQUE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

EN Amérique il y a encore un Parlement que le pouvoir présidentiel ne peut pas atteindre, qu'aucun article 16 ne peut museler. Nous avons donc vu cette semaine une commission d'enquête du Sénat des Etats-Unis convoquer les chefs d'état-major de l'Armée américaine pour les interroger sur les dessous de l'affaire cubaine, la tentative d'invasion et son échec.

Les sénateurs sont sortis de cette séance — à huis clos — tellement abasourdis que l'un d'eux, démocrate d'ailleurs, a aussitôt demandé publiquement que « les chefs actuels de l'armée américaine soient remplacés ». Les autres, moins radicaux, ont cependant demandé audience au Président « pour être tout à fait sûrs qu'il était vraiment au courant de ce qu'ils venaient d'entendre ». Il apparait déjà que la C.I.A. (2e Bureau) est loin d'être la seule en cause, c'est tout l'état-major qui a trempé dans la préparation et les erreurs du fiasco cubain.

En Amérique, il y a encore une presse libre, qu'aucune saisie, en aucun cas, ne peut briser ni intimider. Une presse, donc, qui imprime ce qu'elle sait. Par elle nous avons découvert que le coup d'Etat en Corée du Sud, la semaine dernière, a bénéficié de la passivité, voire de la complicité de certains chefs militaires américains et des services secrets. Conformément à la doctrine exprimée par M. Allen Dulles, dont nous avons déjà fait état ici : « Au fond il n'y a que les régimes militaires sur lesquels on puisse vraiment compter. »

AINSI le cancer qui ronge la démocratie occidentale fait-il des ravages : au nom de l'anticommunisme on détruit rapidement les fondements mêmes de ce qui faisait la démocratie. Les communistes n'ont même pas à intervenir, l'Occident se charge de la besogne.

On croyait avec Cuba et la Corée avoir vu le pire — pour cette année du moins. Non. C'est en plein cœur des Etats-Unis, dans l'Alabama, que la tragédie la plus préoccupante s'est déclenchée. Un éditorial du « New York Times », pourtant bien modéré, n'en fait aucun mystère : « A Birmingham, à Montgomery (Alabama) les Etats-Unis ont perdu une nouvelle bataille dans la guerre froide. Les voyous, les femmes hystériques, les citoyens qui ont assisté sans réagir aux scènes de racisme, ont bien servi la cause du communisme dans le monde. Les lynchages incontrôlés de l'Alabama sont un drame national. Jamais pour nous le glas n'a sonné si clairement. »

Et il ajoute : « L'Afrique, le Moyen-Orient, l'Amérique latine ne pourront interpréter que de la pire manière ce qui s'est passé dans l'Alabama... Il n'y aura nul besoin de propagande russe pour qu'on se demande partout quels sont les principes que représente encore l'Amérique... Que restera-t-il du prestige, du rayonnement des Etats-Unis si, aux yeux du monde entier, des faits peuvent se produire comme ceux dont nous venons d'être témoins en Alabama ? »

Quels faits ? Chacun sait que des Noirs des Etats du Sud ont été battus, blessés, estropiés par des foules saisies de délire raciste chaque fois qu'ils ont essayé de faire respecter l'égalité des droits (dans les restaurants, les autobus, etc.) qui leur est due aux termes de la Constitution des Etats-Unis. Cette situation n'est pas neuve ; mais deux faits sont intervenus. D'abord le réveil des Noirs américains qui, dociles jusqu'à présent, s'élèvent maintenant — comme partout dans le monde — contre l'inégalité. Ensuite, et surtout, le refus des autorités légales (gouverneurs, policiers, juges) de protéger les Noirs contre la violence des Blancs.

QUAND le Gouverneur Général, quand l'administration française, les colons, les autorités sabotèrent partout en Algérie le statut de 1947 qui conférait, par l'intégration, des droits aux musulmans, on allait directement — sans que personne s'en préoccupât — au drame qui depuis sept ans a bouleversé la France et détruit finalement, ici, la démocratie. Un schéma semblable va-t-il se reproduire aux Etats-Unis ?

Un lien étroit relie la Chine, le Vietnam, la Guinée, l'Angola, l'Algérie et l'Alabama : la révolte raciale.

Face à la société communiste, la démocratie occidentale ne peut pas revendiquer la justice sociale. Mais, pour excuser et couvrir l'injustice, l'inégalité des fortunes, les privilèges de classes, elle s'est appuyée sur un autre principe vital, celui de la liberté. Les droits individuels protégés, garantis par la loi, le respect de la loi, le caractère inviolable de la Constitution légitime d'une nation, c'est ce qui restait au crédit des démocraties qui ont gagné les deux dernières guerres mondiales contre la dictature avec, à leur côté, la conscience du monde.

Si l'explosion raciale fait sauter ce peu, essentiel, pour lequel tant d'hommes ont accepté de mourir, nous assisterons à la fin d'une civilisation.

LES maquisards algériens auraient pu remporter leur victoire, arracher leur patrie au néant, sans que la démocratie en France sombrât pour autant. A l'issue de la lutte contre les nationalistes musulmans ce n'est pas l'indépendance de l'Algérie qui est pour nous une défaite ; c'est le 13 Mai, le coup d'Etat contre les institutions légitimes de la République, et finalement l'article 16.

Qu'est-ce qu'a perdu la France à Dien-Bien-Phu ? Des illusions. Rien. Dans la bataille d'Alger elle a perdu son histoire, ses lois, ses principes.

Un 13 Mai peut-il se produire, sous une autre forme, aux Etats-Unis ?

L'affaire cubaine a été une première étape. Pour maintenir par la force le colonialisme (là-bas le colonialisme économique), la société américaine a sécrété ce premier poison, que nous avons, nous aussi, connu d'abord : le comportement illégal, factieux, autonome, de certaines puissances liguées contre le pouvoir légitime : les grandes sociétés financières, une partie de l'Armée, les services secrets. Le Président a été roulé, son autorité bafouée. Nous en sommes à Laniel.

Restent la Constitution, la loi républicaine, le régime démocratique. Nous n'en sommes pas encore — peut-être pas encore — à Pflimlin. Bien que le ministre de la Justice des Etats-Unis, M. Robert Kennedy, et son frère, le Président, en soient déjà aux nuits blanches de notre dernier président du Conseil.

J.-J. S.-S.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

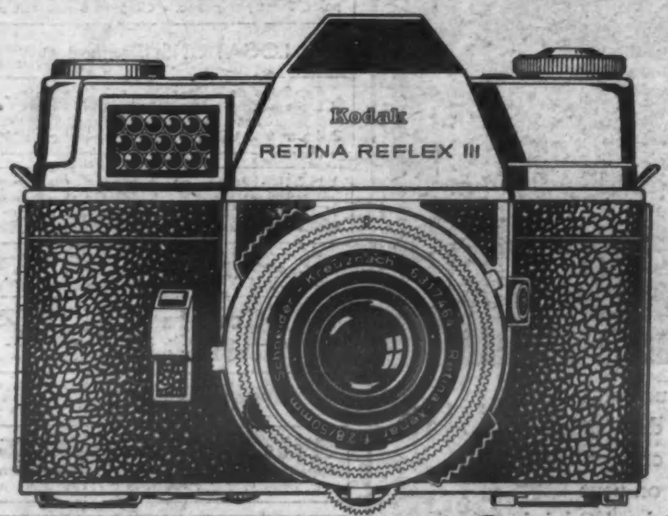
Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange
81, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 68-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : ELY 23-89
(angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02



à STUTTGART

(République Fédérale Allemande)

Kodak Aktiengesellschaft fabrique les Appareils Retina et Retinette célèbres dans le monde entier pour leur extrême précision.

Tous les Appareils et Accessoires de la gamme Retina, notamment les nouveaux modèles entièrement automatiques, sont désormais disponibles en France sans limitation d'importation.

Demandez une démonstration à votre Négociant Kodak.

RETINETTE IB
395 NF

RETINA AUTOMATIC I
595 NF

RETINA III S
870 NF

RETINA AUTOMATIC II
795 NF

RETINA REFLEX III
1275 NF

RETINA AUTOMATIC III
895 NF

Retina

Kodak

CRÉATION PUBLICITÉ KODAK

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE

Direction :
Pierre MENDES FRANCE

Le numéro 32 (mai 1961) est paru :

Demain :
Crise dans l'automobile
Pierre Mendès France
A. Sauvy - A. Berle
E. Germains - Nicole Esnault - D. Macbeth

Ce numéro : 3,50 NF

Abonnement France : 36 NF
Abonnement étranger : 45 NF

8, rue Henner - PARIS (9e) - PIG. 39-76
C.C.P. 13.693-09 Paris

Spécimens gratuits sur demande